

Le Monde de l'Eternité



**M.A.
RAYJEAN**



★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Editions
"Fleuve Noir"

LE MONDE DE L'ÉTERNITÉ

N. B. — *Les noms des personnes de ce roman sont purement fictifs. Toutes similitudes avec des personnes vivantes ou mortes ne seraient que coïncidences.*

Sujet envers lequel l'auteur décline toute responsabilité.

M.- A. R.

MAX-ANDRÉ RAYJEAN

LE MONDE DE L'ÉTERNITÉ

COLLECTION
« ANTICIPATION »

ÉDITIONS « FLEUVE NOIR »

69, Boulevard S^t— Marcel, PARIS-XIII^e

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Mac Kerreck réprima un imperceptible tressaillement. Les commissures de ses lèvres se pincèrent si peu qu'aucun de ses compagnons de voyage ne s'en aperçut. N'empêche qu'une sourde nervosité agitait le commandant du *Firstar*, remuant en lui des vagues impondérables d'angoisse et d'anxiété.

Ses yeux gris, d'un éclat métallique, s'orientèrent vers le calendrier électronique du bord. Il atténua la portée de son geste par une expression d'indifférence blasée. Un drôle de bonhomme, ce Mac Kerreck. Un dur, opiniâtre, inflexible envers lui-même comme envers les autres. Un visage buriné par vingt ans de vie spatiale et d'émotions répétées, au front prématurément ridé, au menton volontaire, d'une rare énergie. Une voix plutôt cassante, rude, autoritaire. Et, naturellement, dans sa bouche aux dents saines, un éternel chewing-gum vitaminé qu'il mâchait aussi discrètement que possible, machinalement, sans même s'en rendre compte.

Une carrure athlétique achevait le portrait de cet Américain du Kentucky. Sa combinaison de vol, d'un jaune pâle, collante, sculptait sa musculature et l'avantageait. En fait, à quarante ans, Kerreck était l'un des meilleurs commandants d'astronef de la Confédération des Nations Occidentales.

Il ne tirait même nulle vanité de ses capacités. Au contraire, la plus morne modestie le caractérisait et il ne racontait jamais ses exploits passés. Pourtant, Dieu sait si cet homme avait roulé sa bosse dans tout le système solaire. Sa vie n'était qu'une succession d'aventures qu'il aurait été difficile de consigner en un seul livre, tant les anecdotes abondaient.

Ce pionnier chevronné de l'ère spatiale s'inquiétait, pour l'instant, du retard de l'expédition. Son regard ne se détachait pas du calendrier électronique dont les numéros sautaient sur le compteur à une vitesse affolante, pourtant rythmée mathématiquement.

« Dix-sept jours que nous aurions dû arriver, songeait-il sans éluder la possibilité d'une aggravation. Or, à trois cent mille kilomètres à la seconde... »

Il se lança mentalement dans d'invraisemblables calculs et, rebuté par l'imbroglio des chiffres, abandonna. Mais il supputa approximativement

que cela représentait un nombre respectable de milliards de kilomètres, de quoi atterrir un novice du vol interstellaire.

John Mole, un Américain au ventre bedonnant, aux cheveux roux, absorbé depuis quelques minutes dans l'étude de l'astronavigraphe, se leva pesamment de son siège, avec une lassitude caractérisée, comme si ce simple geste constituait pour lui un effort bien au-dessus de ses possibilités.

Depuis un moment, Mole observait Kerreck, sans que celui-ci s'en rendît compte. C'était un type extraordinairement intuitif, psychologue, malgré son expression apathique. Le manège de Kerreck, malgré sa discrétion, ne lui avait pas échappé.

— Inquiet, commandant ?

Kerreck cessa de mâchonner son chewing-gum. Ses yeux d'acier foudroyèrent Mole, mais sa contrariété s'apaisa graduellement et finit par s'estomper. Sa bouche se dérida, sans pour cela sourire.

— Non, dit-il, hochant la tête. Je note simplement un retard de dix-sept jours sur l'horaire.

Mole ne trouva pas ce retard excessif. Il est vrai qu'il lui fallait un événement plus conséquent pour l'émouvoir. L'absence d'émotivité, chez lui, devenait à la longue irritante pour ses compagnons de voyage.

L'argument de Kerreck ne le frappa pas outre mesure.

— Que représentent dix-sept jours sur un temps de 4,3 années-lumière ? Une paille. Vous vous alarmez à tort, commandant.

— D'abord, ai-je l'air d'un homme en proie à l'inquiétude ? Je note simplement les faits, je les enregistre comme une anomalie. J'ai traversé d'autres situations beaucoup plus alarmantes. Mais, à cette époque, je n'avais pas la responsabilité d'un astronef. Surtout pas d'un vaisseau interstellaire.

— Evidemment ! Evidemment ! marmonna John Mole, convaincu qu'il se trompait sur l'attitude de son chef.

— D'autre part, poursuivit Kerreck, aimant les points sur les « i », tout le monde ne possède pas votre système nerveux, Mole. Ceci dit, sans vous froisser, car, au contraire, j'admire votre impassibilité, frôlant l'insouciance. Vous représentez un modèle de maîtrise, de sang-froid, de calme. Vous restez l'élément modérateur de l'expédition.

Les louanges, pas plus que les critiques acerbes, n'entamaient l'imperméabilité de John Mole, véritable catalyseur de la surexcitation. Mole exerçait, à bord du *Firstar*, les fonctions d'astrophysicien. Si

quelqu'un ne devait pas ignorer le retard de la contexture du temps, c'était bien lui.

Il l'expliqua d'ailleurs, posément, selon sa déplorable habitude. Les mots semblaient sortir avec difficulté de sa bouche et il s'exprimait toujours avec une lenteur désespérante pour ses interlocuteurs.

— Une pluie de micrométéorites nous a obligés à freiner notre vitesse. D'autre part, l'attraction solaire nous a détournés légèrement de notre route au départ, et nous avons dû, pour remédier à cet inconvénient, perdre quelques jours avant de nous remettre dans l'orbite initiale.

— D'accord, concéda Kerreck. Mais n'oubliez pas qu'au moment où nous échappions au système solaire, peu après la mise en route des moteurs photoniques, nous avons déjà comblé une partie de ce retard. Il est vrai que notre vitesse n'a fait qu'approcher trois cent mille kilomètres à la seconde, sans jamais atteindre complètement cette vitesse absolue.

Mole tapota son ventre rondelet.

— Eh bien ! commandant, de quoi vous plaignez-vous ? Notre retard s'explique.

Kerreck crispa les poings. A nouveau, il foudroya son compagnon.

— A la fin, Mole, cessez donc de me traiter comme un homme en proie à l'inquiétude ! Votre psychologie m'ennuie. Dites-moi plutôt quand atteindrons-nous Alpha du Centaure.

— Dans quelques heures, tout au plus. Notre voyage touche à sa fin. Après quatre ans et trois mois de course à travers l'espace, nous aurons enfin atteint l'étoile la plus proche du système solaire. Grâce à Stangin.

— Stangin ?

— Oui, Philip M. Stangin, l'inventeur de la propulsion photonique, seule capable d'imprimer à un astronef la vitesse absolue de la lumière. Une victoire de la Confédération Occidentale.

Au même moment, une lampe rouge clignota impérativement sur un panneau de la cabine centrale, où logeaient Kerreck et Mole.

Le commandant se précipita et pressa sur un bouton. Un écran fluorescent montra le visage d'Elisabeth Lewis. Lisbeth rayonnait, car un sourire fleurissait sur ses lèvres charnues.

— Ça y est, commandant ! Alpha du Centaure est en vue ! claironna-t-elle.

Kerreck maîtrisa son émotion. Il douta encore de la proche victoire. Son chewing-gum gonflait sa joue droite. D'un coup de langue, il l'expédia

sur ses incisives.

— Vous ne vous trompez pas, Lisbeth ? Les mirages existent, même dans l'espace. Plus d'une fois, au cours du voyage, nous en avons fait l'expérience.

La jeune femme secoua la tête, un peu vexée par le scepticisme trop affiché du commandant.

— Nullement. Du reste, observez vous-même sur votre écran panoramique.

Kerreck acquiesça. Sa main frôla une touche et, derrière lui, un immense carré de verre convexe s'alluma. Un judicieux réglage élimina la blanche luminosité. Un point brilla dans l'espace, noyé dans un halo imprécis.

— O.K. ! dit Kerreck, penché sur l'écran d'intercommunication. Réunissez tout le monde.

Nous allons sabler le Champagne et fêter l'événement.

Lisbeth disparut, comme par magie. Le commandant se retourna vers Mole, dont le visage n'avait pas sourcillé.

— C'est tout l'effet que cela vous produit ? s'étonna-t-il.

Mole haussa les épaules.

— Depuis plus de quatre ans, nous nous préparons à cette minute. Maintenant qu'elle est arrivée, je n'y trouve aucun attrait. Convenez que ce qui advient est normal.

— Bien sûr, opina Kerreck qui eût volontiers envoyé son poing dans l'impassible figure du physicien. Mais nous fêtons un événement unique dans les annales de la conquête spatiale : la réussite de la première expédition interstellaire... Vous prendrez quand même une coupe de Champagne ?

Mole se lécha les lèvres, gourmand.

— Hum ! Je ne refuse pas. Cela nous changera des liquides nutritifs et des pilules supervitaminées d'Elisabeth Lewis !

Par la cheminée verticale, qui circulait d'un bout à l'autre de l'astronef et permettait l'accès aux multiples organes du cargo, les deux hommes rejoignirent leurs compagnons.

*

* *

Ils étaient six, réunis autour des coupes. Le Champagne coulait à flots et rosissait délicieusement les joues de Françoise Jamot, la doctoresse, déléguée spéciale des Nations Occidentales.

Françoise, Française d'origine, vivait depuis plus de dix ans dans la province des Etats-Unis. Elle ne dépassait pas trente ans. Des cheveux blonds, légèrement bouclés, retombaient sur un front constamment rembruni. Cette grande fille au teint pâle ne manquait pas de gaieté, certes, mais elle prenait à cœur son métier. Consciente de ses responsabilités au sein de l'expédition, elle s'efforçait, par ses soins éclairés, d'entretenir le moral de la petite troupe, confinée trop longtemps à bord de l'astronef et dont les nerfs, plus d'une fois, avaient failli lâcher.

Chaque fois, Françoise Jamot avait relevé la situation, s'occupant de tous, négligeant même sa propre santé pour se consacrer exclusivement à ses compagnons. La présence de deux femmes à bord du vaisseau avait été jugée indispensable par les sélectionneurs de la Confédération, car l'élément féminin constituait, aux dires des experts, un facteur psychologique d'équilibre dans une communauté.

Outre Mac Kerreck, John Mole, Elisabeth Lewis et Françoise Jamot, déjà cités, l'équipage du *Firstar* se complétait d'un biologiste, James Lewis, mari d'Elisabeth, et d'un mécanicien, William Stockwell, de la province anglaise.

James Lewis était le type même du savant consciencieux. Il passait son temps derrière l'oculaire du microscope, à traquer les mystères de la biologie. Il espérait que la première expédition interstellaire lui ouvrirait un champ de travail immense, passionnant. A quarante-cinq ans, il avait accepté d'enthousiasme sa sélection. A l'encontre de Mole, le lymphatique, il opposait une pétulance hystérique. Il ne tenait pas en place et l'exiguïté de sa prison de métal lui pesait. Aussi avait-il accueilli avec le soulagement que l'on devine l'apparition, sur les écrans panoramiques, de l'étoile visée.

Quant à William Stockwell, natif de Londres, il était plutôt flegmatique, typiquement Anglais. Il aimait le thé, principalement. Sorti cinq ans plus tôt de l'école des hautes études mécaniques, il veillait sur le *Firstar* comme sur un fils, avec la dévotion d'une mère. Fêré d'électronique, les cerveaux-robots n'avaient plus de secrets pour lui.

Elisabeth « Lewis, dans l'histoire, jouait le rôle le plus ingrat et le plus antipathique. Diététicienne depuis de nombreuses années, elle complétait la tâche de Françoise Jamot en apportant ses connaissances, mettant au point

des liquides nutritifs et des dragées vitaminées, équilibrant l'alimentation du bord. Bien entendu, ses pilules et ses sirops ne plaisaient pas à tout le monde et la malheureuse était souvent l'objet de récriminations. Elle s'efforçait de créer des aliments aux goûts de chacun, ce qui s'avérait difficile du fait de la complexité des mixtures.

L'organisme réclamait journellement des calories, en plus ou moins grande quantité, selon ses besoins. Lisbeth, toujours souriante, confectionnait ses vitamines avec un soin méticuleux, un dosage adéquat, tandis que Françoise Jamot surveillait constamment le degré de nervosité de l'équipage. Les deux femmes se complétaient donc admirablement.

Du reste, les responsables de l'expédition n'avaient pas sélectionné au hasard. Ils s'étaient penchés scrupuleusement sur une multitude de dossiers et, par une élimination méthodique, n'en avaient conservé que six.

Les six élus avaient subi des tests. Reconnus aptes au voyage, ils étaient partis vers Alpha du Centaure, pour une réclusion de quatre longues années au cours desquelles les nerfs seraient mis à rude épreuve.

Aussi, les sélectionneurs avaient-ils minutieusement choisi des caractères qui se complétaient, formant ainsi une équipe à l'homogénéité parfaite et qui devait assurer l'équilibre psychologique.

Aujourd'hui, quatre ans, trois mois et douze jours après le départ, les pionniers interstellaires fêtaient un jour solennel, en sablant le champagne.

Elisabeth Lewis convenait que le liquide pétillant était autrement fameux que ses breuvages nutritifs, à base d'hydrocarbure ou de protéine.

— Vous ne buvez presque pas, remarqua Lisbeth, tournée vers Françoise dont la coupe restait pleine entre ses mains.

La doctoresse hésitait à tremper ses lèvres dans le verre. Ses compagnons durent insister. Elle but à contrecœur.

— Je n'aime pas l'alcool, plaida-t-elle.

— Nous savons, fit Kerreck, que vous menez une vie exemplaire, parfois austère, mais aujourd'hui il est permis de faire une dérogation à la règle.

— Cela fait ma deuxième coupe ! s'excusa la jeune Française.

Mole leva les bras au ciel. L'alcool effaçait son calme légendaire et l'excitait. Il parlait plus vite que de coutume. Ses lèvres s'agitaient.

— En voilà des manières, docteur !

Françoise sourit.

— Monsieur Mole, je sens que dans quelques minutes il faudra que je vous administre un sédatif. Cette excitation passagère risque de vous provoquer des désordres circulatoires. N'oubliez pas que votre cœur bat au-dessous de la normale.

Mole simula de poser sa coupe, mais en fait, il l'absorba d'un trait. Puis il se composa une attitude de gamin pris en faute. Il joignit les mains, déchaînant l'hilarité.

— C'est le dernier verre, docteur, je vous le jure !

Françoise, devant cette pantomime, ne put conserver son sérieux. Elle éclata de rire.

— Je ferme les yeux, monsieur Mole, dit-elle à mi-voix. Mais ne venez pas m'appeler si vous êtes malade dans la nuit.

Malgré la réprobation, toute symbolique, de la doctoresse, les coupes se choquèrent. Un toast fut porté à la réussite de l'expédition. Sur les écrans panoramiques, disséminés à l'intérieur de l'immense nef, Alpha du Centaure grossissait à vue d'œil, et, lentement, perdait de sa nébulosité pour devenir une image de plus en plus précise.

Alors, sous l'impulsion de Mac Kerreck, les moteurs photoniques cessèrent de cracher leur formidable énergie. La vitesse du vaisseau diminua sensiblement. Bientôt, des calculatrices électroniques déclenchèrent la mise en route des réacteurs à propulsion contraire, qui freinèrent la marche de l'engin.

Dans l'éclat aveuglant du nouveau soleil, d'un blanc bleuâtre, la fusée en provenance de la Terre cherchait une planète accueillante.

CHAPITRE II

Le *Firstar*, posé crânement sur ses amortisseurs, dressait sa haute et massive structure vers un ciel légèrement orangeâtre, où brillait un soleil aveuglant, coloré de bleu.

Il offrait sa bedaine arrondie à la chaleur bienfaisante, infiniment agréable, des rayons perpendiculaires distribués gratuitement et à volonté par Alpha du Centaure. Tout juste si la coque de l'immense nef, au terme de sa randonnée fantastique à travers les espaces interstellaires, ne frémissait pas sous cette caresse voluptueuse, qui dissipait la froideur du vide sidéral.

Pour l'instant, le plus absolu silence régnait sur ce monde inconnu, sur lequel des hommes venus de la lointaine Terre posaient le pied pour la première fois.

Une herbe rougeâtre, courte, aux reflets métallisés, folâtrait autour de la fusée, couvrant une large superficie, moutonnant jusqu'aux montagnes dont les sommets déchiquetés par le ciseau géant du ciseleur universel, se tordaient convulsivement dans la lumière bleutée, comme des bras décharnés.

A l'opposé, à une distance inappréciable, un trait sombre ourlait l'horizon : l'orée d'une forêt, probablement.

Kerreck avait donc magnifiquement choisi son aire d'atterrissage. Cette vaste plaine offrait une sécurité absolue. Le sol semblait consistant, non sableux. Le *Firstar*, une fois posé, ne s'était pas enfoncé d'un pouce. De plus, le terrain découvert permettait une visibilité avantageuse.

Pourtant, le sas de la nef demeurerait obstinément clos. Par les hublots, les astronautes observaient ce nouveau monde, avec ravissement bien sûr, car une légitime fierté les animait, mais aussi avec une espèce d'anxiété, de crainte. Quels dangers inconnus recélaient cette terre ? Les conceptions humaines, propres au système solaire, ne risquaient-elles pas de se trouver bouleversées ?

Kerreck se méfiait. Son expérience des explorations sidérales lui conseillait de ne pas s'emballer et de s'entourer de sévères garanties.

Il remonta dans son « home », cette cabine axiale qu'il occupait avec Mole et qui constituait son quartier général. Divers écrans le mettaient en relation, s'il le désirait, avec n'importe quelle partie du vaisseau.

Il déplia un chewing-gum à l'orange, le plaça dans sa bouche, et commença sa lente mastication. Son maxillaire inférieur allait et venait, de droite à gauche, d'avant en arrière, sans aucune fatigue.

Mole l'observait avec mansuétude. Depuis quatre ans, il voyait Kerreck mâchonner du chewing-gum, en bon Américain, et il finissait par ne plus y faire attention. Mais, en lui-même, il désapprouvait cette déplorable manie, car elle manquait d'élégance pour un commandant d'astronef.

Mais Kerreck se fichait éperdument des bonnes manières, même devant Françoise Jamot ou Elisabeth Lewis. Il avait roulé sa bosse aux quatre coins du système solaire et comme les pionniers de jadis, il croyait que l'univers lui appartenait. De ses multiples pérégrinations, il conservait des habitudes un peu rustres, sans gêne apparente, mais sans aller toutefois jusqu'à l'insolence.

Il appuya sur une touche de plastique. Un panneau coulissa dans la coque du vaisseau et, lentement, une rampe de lancement pour fusée miniature émergea. Mole et Kerreck suivaient toutes ces opérations sur un écran téléviseur.

Mole brancha une fiche. Les calculatrices électroniques se chargèrent du reste. La petite fusée d'exploration atmosphérique gicla de son alvéole et fonça vers le ciel orangeâtre. Elle disparut de l'écran, mais un radar suppléa à la défaillance de la télévision. La fusée emportait dans ses flancs divers appareils de contrôle, ainsi qu'une caméra automatique.

Sur l'écran-radar, peuplé de points lumineux au langage inexpressif pour un novice, le sillage de l'engin s'établissait avec une précision rigoureuse. Stockwell entra dans la cabine :

— Quoi de neuf ? interrogea-t-il.

Il aperçut le radar en action et comprit. Il hocha la tête.

— A mon avis, nous ne rencontrerons pas des difficultés d'adaptation sur cette planète, dont la masse avoisine celle de la Terre.

Kerreck continua de fixer l'écran.

— O.K., mais la fusée ramènera des indications précieuses au point de vue panoramique. Rien ne prouve que cette planète ne soit pas habitée. La caméra nous l'apprendra.

Stockwell s'installa devant le tableau de télé guidage. Il manœuvra divers boutons, vérifia des aiguilles ultra-sensibles qui oscillaient constamment sur des cadrans gradués.

— Si une civilisation avancée existe sur cet astre, notre fusée d'exploration sera rapidement repérée, sinon abattue.

Mais les minutes s'écoulèrent sans apporter la moindre modification dans la course de l'engin atmosphérique, dont la vitesse dépassait sensiblement celle du son.

Au terme d'une randonnée d'une vingtaine d'heures, Stockwell put annoncer :

— Attention. La fusée revient vers son point de départ après un périple d'un peu moins de quarante mille kilomètres. Retour prévu dans l'alvéole dans trois minutes. Ce qui laisse supposer que le diamètre de cette planète équivalait sensiblement celui de la Terre.

Admirablement protégés des bruits extérieurs par d'épaisses cloisons insonorisées, les observateurs terriens demeurés à l'intérieur du *Firstar* ne décelèrent point le rugissement de la fusée d'exploration, sinon un léger vrombissement, à peine audible.

L'écran téléviseur se chargea de leur indiquer le retour du petit engin. Guidé par des faisceaux d'ondes porteuses, celui-ci regagna son alvéole. Le panneau obturateur glissa et l'étanchéité de la coque redevint à nouveau homogène.

Kerreck, Mole et Stockwell quittèrent hâtivement la cabine axiale et, par la cheminée d'accès, gagnèrent les étages inférieurs. Ils ouvrirent une porte et restèrent sur le seuil.

— N'approchez pas, conseilla Kerreck, écartant les bras. Attendons que les rayons réfrigérants opèrent leurs effets. La traversée d'une atmosphère chauffe toujours un corps. D'autre part, la fusée émet peut-être des radiations absorbées au cours de son périple.

Les compteurs Geiger ne signalèrent aucune radioactivité. De plus, la faible vitesse à laquelle se déplaçait l'engin n'avait pu chauffer considérablement le métal. Aussi, les rayons réfrigérants eurent tôt fait de ramener la température de la coque à la normale.

Kerreck ouvrit le cône de la petite fusée et retira les instruments. Il plaça la caméra dans les mains de Mole :

— Dégrouillez-vous de me développer les microfilms, Mole.

Le physicien acquiesça et disparut vers le laboratoire, sans trop se presser, selon son habitude. Kerreck haussa les épaules et étudia les bandes sensibles, perforées suivant un code étrange, inaccessible à un observateur non spécialisé.

James Lewis encadra son visage dans l'entrebâillement de la porte :

— Je viens aux nouvelles, dit-il. Peut-on circuler librement, sans scaphandre, sur cette planète ? Les femmes n'ont pas l'air de s'intéresser à ça. Lisbeth est en grande conversation avec Françoise au sujet des hydrocarbures.

— Attendez donc, Lewis, maugréa Kerreck. Je suis en train de déchiffrer les bandes.

La lecture des instruments prit plusieurs minutes. Finalement, Kerreck annonça :

— Voici des données éloquentes : circonférence, trente quatre mille kilomètres. Pesanteur : 0,96. Température 292° (^[1]). D'autres renseignements figurent, mais il faut que je me livre à des calculs.

Le commandant distribua la besogne. Il tendit au biologiste plusieurs ballonnets de plastique, gonflés.

— Tenez. Examinez les prélèvements de l'atmosphère et revenez immédiatement me faire votre rapport.

— O.K. ! approuva Lewis, disparaissant à son tour, mais avec beaucoup plus de vivacité que Mole.

Kerreck s'enferma dans sa cabine et s'isola. Il aligna des chiffres et des équations sur du papier. Il eut même recours à une machine à calculer. Finalement, celle-ci livra le résultat.

— *Volume : 0,94, lut Kerreck. Masse : 0,88. Densité, par rapport à l'eau : 4,99. Valeur du jour sidéral : vingt-cinq heures, dix-huit minutes. Durée de Vannée : trois cent soixante et onze jours.*

Il cracha son chewing-gum, qui n'avait plus aucun goût, hésita à en reprendre un autre, et alluma une cigarette qui empestait le tabac blond de Virginie. Il se caressa le menton et résuma :

— Nous avons abordé une planète sensiblement de même type que la Terre. Reste à savoir les constituants de l'atmosphère. C'est l'affaire de Lewis. Mais j'ai surtout hâte de connaître le développement des microfilms.

Le premier, Lewis apporta son rapport. Il ressortait que l'atmosphère se composait en grande partie d'oxygène et d'azote, en proportions sensiblement égales à celles de la Terre. Le biologiste avait noté aussi la présence, en infime quantité, de gaz carbonique, de vapeur d'eau, d'argon, d'hélium, ainsi que la trace d'un gaz totalement inconnu, mais nullement nocif pour les poumons.

— Que diable fabrique Mole ? vitupéra Kerreck, marchant à grandes enjambées dans sa cabine.

Au même moment, Mole apparut. Il brandissait les microfilms.

— Voilà les développements.

Kerreck lui arracha presque impoliment les bandes des mains. Il masqua le hublot d'un rideau opaque et l'obscurité envahit la cabine. D'une armoire métallique, il tira l'appareil de projection et adapta la première bobine. Une grande nervosité l'animait. Plus que le rapport de Lewis, l'examen des microfilms le préoccupait.

*

* *

Un cratère volcanique, éteint, dominé par des pics squelettiques hérissés de lichens et de mousse, défilait sur l'écran. Le panorama, pris souvent au téléobjectif, à une altitude voisinant parfois dix mille mètres et s'abaissant souvent au-dessous d'un kilomètre, n'apportait guère d'éléments informateurs concernant la présence d'une civilisation.

Jusqu'à présent, les microfilms déroulaient une succession de décors variés. Des montagnes à l'aspect sauvage alternaient avec des plaines couvertes de cette herbe rougeâtre, si particulière. Vallées et plateaux, aux riches coloris, s'intercalaient entre les pics aigus, les arêtes vives des sommets. Quelques calottes blanches, aux pôles, coiffaient les éminences.

— De la glace, dit Mole, au passage.

Dans la cabine, imprégnée d'un silence religieux, rompu seulement par le ronronnement de la bobine en se dévidant, les observateurs gardaient les yeux rivés à l'écran. Le faisceau du projecteur trouait l'obscurité, sculptait les six silhouettes haletantes. Même Mole, l'apathique, semblait attentif.

— Si une civilisation comparable à la nôtre existait sur cette planète, estima Kerreck sans prendre de trop gros risques, les microfilms nous en auraient déjà révélé un échantillon. Or, mêmes agrandies, les vues aériennes ne détectent aucun signe de vie organisée. D'où j'en conclus que cet astre est inhabité.

— Hé ! Là, vous allez un peu vite, fit Lewis. Rien ne prouve que les habitants de cette planète – s'ils existent du moins – aient un mode de vie analogue au nôtre. Les lois de la biologie moderne ont démontré que l'intelligence pouvait se développer sous n'importe quelle forme et,

s'adapter à n'importe quelle nécessité. Vénus nous en a donné la confirmation avec ses insectes géants doués d'un raisonnement humain. A différentes planètes correspondent des types différents de mode de vie. A plus forte raison si l'on change de système solaire.

Les arguments de James Lewis ébranlèrent l'optimisme hâtif de ses compagnons qui voyaient déjà, en l'absence d'autochtones, fondre les difficultés d'exploration. Kerreck, notamment, ne pris guère le discours du biologiste. Il le montra par une grimace expressive.

— Au diable vos théories, Lewis ! grommela-t-il. Moi j'affirme qu'il n'existe ici aucune vie organisée, du moins aucune collectivité capable de nous mettre des bâtons dans les roues.

Lewis haussa les épaules :

— Je ne veux pas vous contrarier, Kerreck, et je souhaite que vous ayez raison. De ce fait, vous pourrez prendre possession de cette planète au nom de la Confédération des Nations Occidentales. Une victoire à ajouter à notre actif sur l'Orient.

L'ultime microfilm acheva de se dérouler, mais pas plus que les précédents, il n'apporta d'éléments nouveaux. Il résultait que cet astre, du système d'Alpha du Centaure, était un monde désertique, tel que l'entendaient des civilisés, c'est-à-dire un monde où s'excluait toute vie intelligente.

Le point de vue du commandant rallia la majorité des suffrages. Seul, Lewis ne démordit pas de son idée. Il mûrissait sa petite vengeance personnelle et souhaitait avec ardeur la rencontre d'indigènes, sous quelque forme que ce soit.

Les six astronautes, n'ayant plus rien à apprendre de l'étude des microfilms, quittèrent la salle de projection et se précipitèrent au-dehors. Ils foulèrent avec un plaisir évident d'évasion l'herbe rougeâtre.

Ils respiraient sans aucune difficulté, l'air s'adaptant parfaitement à leurs poumons. La pesanteur, légèrement plus faible que sur la Terre, leur assurait une légèreté voluptueuse dont ils ne se privaient nullement.

Ils s'ébattaient joyeusement, après une réclusion de plus de quatre ans. Certains experts, avant le départ, s'étaient demandé avec inquiétude comment les astronautes supporteraient un tel emprisonnement. Il faut croire que l'organisme humain sait magnifiquement s'adapter aux circonstances, grâce à un parfait équilibre psychique, et, surtout, grâce à une volonté exceptionnelle.

Kerreck, soucieux de prémunir ses compagnons contre d'éventuels périls, conseilla de ne pas s'éloigner. Le *Firstar* constituait un refuge sûr, inexpugnable, non seulement à cause de l'armement du bord, mais surtout grâce à l'épaisseur des cloisons qui avaient su résister à l'échauffement produit par une vitesse frôlant celle de la lumière. Dans ce cas, on ne voyait pas beaucoup quel danger menaçait les pionniers, à l'abri derrière l'épais blindage.

Stockwell, le premier, émailla la journée du premier incident. Kerreck le vit bondir vers le vaisseau, tenant son poignet gauche serré dans sa main droite. De plus, il hurlait comme un démon.

Kerreck se précipita vers lui, le sourcil froncé :

— Que vous arrive-t-il, Stockwell ? Pourquoi diable criez-vous comme ça ?

L'Anglais exhiba son poignet gauche. Il était visiblement enflé. Une petite estafilade rougeâtre marquait la base du pouce.

Mac Kerreck pensa tout de suite à une piqûre d'insecte. Mais Stockwell branla négativement la tête, en grimaçant de douleur.

— Vous souffrez ? interrogea le commandant.

— Oui. Mon poignet me lance terriblement. Je dois avoir une fièvre de cheval.

— Allons, ne dramatisez pas. Comment avez-vous fait ça ?

— J'ai voulu cueillir un brin d'herbe. Je ne savais pas que ce machin rougeâtre coupait aussi facilement. Une vraie lame de rasoir ! Tout de suite, mon poignet s'est mis à enfler et à saigner.

Kerreck grommela d'inintelligibles paroles.

— Je vous avais pourtant conseillé de ne toucher à rien, avant les analyses préliminaires.

Il appela, mettant ses mains en porte-voix :

— Hé ! Mademoiselle Jamot !

Le son portait très bien. La jeune Française, en conversation avec Lisbeth, à moins de trois cents mètres de là, entendit parfaitement et se retourna. Elle aperçut le commandant qui lui adressait des gestes.

— Kerreck m'appelle, dit-elle, se tournant vers Lisbeth. Excusez-moi.

— Ce doit être au sujet de Stockwell, souligna Elisabeth Lewis. Je l'ai entendu crier. Il a probablement besoin de vos services. Je vous accompagne.

Les deux femmes revinrent vers la monstrueuse fusée dont la masse interceptait les rayons du soleil. L'Anglais montra son poignet à la doctoresse.

Kerreck guettait la réaction de Françoise.

— Alors ?

— L'herbe rougeâtre contient sûrement des éléments microbiens ou, du moins, une substance vénéneuse. Je pense que les antibiotiques élimineront les toxines. Suivez-moi à l'infirmerie, Stockwell, je vais arranger ça.

L'Anglais nota avec soulagement que la douleur régressait. Il n'avait plus ce masque tourmenté, grimaçant. Bien que son poignet fût encore enflé, il pouvait remuer ses articulations.

La doctoresse lui fit une piqûre sédatrice et lui administra un antibiotique. Par surcroît, elle désinfecta la plaie et la recouvrit de gaze aseptisée. La coupure, très visible, n'excédait pas trois centimètres, mais elle était assez profonde.

Cependant, l'application d'un coagulateur stoppa l'hémorragie.

— Ce ne sera rien, fit Françoise, rassurante. Mais un conseil : couchez-vous. Vous avez un peu de fièvre.

Tandis que l'Anglais obtempérait, la doctoresse revint vers Kerreck, soucieux. Elle eut des paroles apaisantes :

— Tranquillisez-vous, commandant. Je ne crois pas que les jours de Stockwell soient en danger. Le traitement énergique que je viens de lui infliger doit suffire à stopper la prolifération microbienne, s'il s'agit de bactéries, ou à neutraliser la virulence des toxines, si l'herbe sécrète un venin.

L'Américain branla la tête.

— Stockwell manque d'expérience, soupira-t-il. Nous ne sommes pas sur Terre et toutes nos conceptions s'en trouvent bouleversées. La méfiance doit entourer tous nos gestes. Par bonheur, les bottes de nos combinaisons nous protègent des coupures de cette herbe, apparemment anodine, mais en réalité redoutable.

Françoise fouetta l'herbe d'un coup de pied irascible. Quelques brins tombèrent, fauchés par la botte.

— Dans quelques heures, lorsque je referai le pansement de Stockwell, je procéderai à une analyse. Ainsi déterminerai-je avec exactitude la nature du poison inoculé par cette herbe tranchante.

— Je demanderai à Lewis qu'il vous donne un coup de main, proposa Kerreck.

Ce léger incident provoqua le regroupement des pionniers. Ceux-ci se réunirent à l'infirmerie, au chevet du mécanicien, abruti par le sédatif.

Yeux mi-clos, Stockwell semblait inconscient. Il somnolait. Son visage était un peu pâle, mais le pouls battait normalement. La fièvre était tombée et tous les symptômes de la guérison stigmatisaient les traits du malade.

Chez ses compagnons, l'inquiétude se dissipait. La doctoresse consulta sa montre. Elle désigna le pansement, au poignet gauche de l'Anglais, et Kerreck approuva silencieusement.

Lisbeth approcha les flacons d'antiseptiques et déchira l'enveloppe hermétique renfermant un coton hydrophile imbibé de liquide coagulateur.

Lentement, avec de multiples précautions, afin de ne pas éveiller le malade, la jeune Française défit la bande qui retenait le pansement. Ses doigts experts ôtèrent le coton souillé.

Alors, cinq exclamations fusèrent, spontanément.

— Regardez ! hoqueta Kerreck, le doigt tendu vers le poignet du mécanicien, immobile.

CHAPITRE III

Fascinés, les cinq observateurs se demandaient s'ils ne rêvaient pas. Leurs yeux hagards ne se détachaient pas du poignet gauche de William Stockwell. Celui-ci, loin de se douter qu'il était l'objet de la curiosité et de la stupeur générale, demeurait dans l'état léthargique, occasionné par la piquêre sédatrice.

Le premier, Kerreck reprit son aplomb. Il se frotta vivement les paupières, comme pour effacer un cauchemar tenace, mais il ramena sa conviction rapidement à des proportions phénoménales. Incontestablement, « quelque chose » de prodigieux s'était produit.

Il soupira.

— Vous y comprenez quelque chose, docteur ?

Françoise Jamot secoua négativement la tête. Elle avait saisi avec un peu d'appréhension la main de Stockwell et elle l'examinait avec minutie. L'Anglais ne portait plus la moindre blessure au poignet. Sa peau était nette, normale. En vain, on eût cherché la trace de la coupure, produite par l'herbe rougeâtre qui folâtrait autour du vaisseau.

— Je n'ai encore jamais assisté à une cicatrisation aussi rapide, s'étonnait la jeune Française. Pourtant, au cours de ma carrière, Dieu sait si j'en ai soigné, des blessures ! Or, même dans les cas les plus bénins et avec l'appui des antibiotiques, la cicatrisation demande toujours au moins quarante-huit heures, sinon davantage.

James Lewis, à son tour, examinait le poignet du mécanicien. La plus intense stupéfaction se peignait sur son visage.

— Le cas de Stockwell constitue une énigme indéchiffrable. Normalement, en admettant que la plaie se soit refermée, nous devrions au moins retrouver une trace de la blessure récente, une marque rougeâtre.

— Oui, appuya John Mole, hébété. Pour un peu, nous penserions que Stockwell ne s'est jamais coupé avec l'herbe de la plaine. Pourtant, sa blessure était assez profonde.

Kerreck se secoua. Il se mit debout et commença une longue marche à travers l'infirmerie. Fréquemment, il jetait un coup d'œil anxieux à l'Anglais.

Il s'arrêta, face au lit, s'appuya sur les montants blancs, et se caressa le menton.

— Croyez-vous qu'il pourra expliquer la chose ? fit-il, désignant le malade.

— Cela m'étonnerait, répondit la doctoresse. Pendant son sommeil, Stockwell a été victime d'un phénomène biologique, que nous devons attribuer à la nouvelle planète. Je suis certaine que ce monde nous réserve encore d'autres surprises.

Kerreck se tourna vers Lewis.

— Vous avez entendu, Lewis ? Un phénomène biologique. Vous devriez pouvoir nous donner des tuyaux.

Le mari d'Elisabeth haussa les épaules.

— Je le voudrais bien. Mais nous débarquons à peine sur cette planète et vous voudriez déjà en connaître tous les secrets. Il me faut d'abord effectuer des prélèvements, puis examiner au microscope les échantillons.

— Attelez-vous à cette tâche, ordonna le commandant, dépliant un chewing-gum.

— O.K. ! acquiesça le biologiste. Je m'en occuperai. Je crois que je découvrirai des choses intéressantes.

Lewis allait se retirer lorsque Stockwell remua faiblement. L'Anglais ouvrit les yeux et aperçut cinq visages anxieux penchés sur lui. Il s'étonna même de la gravité de ces visages. Son étonnement grandit en examinant le décor austère de l'infirmerie.

Il se souleva sans difficulté sur son séant.

— Que m'arrive-t-il ?

Françoise lui prit la main. Elle sourit et expliqua, d'une voix étonnamment douce :

— Ne vous inquiétez pas. Je vous ai administré une piqûre sédatrice et, maintenant, l'effet de la drogue s'atténue. Vous sentez-vous mieux ?

Malgré les efforts de la doctoresse pour le retenir, le mécanicien posa ses pieds sur le sol caoutchouté. Il se dressa, un peu chancelant, mais retrouva parfaitement son équilibre. Il fit jouer ses articulations et ne ressentit aucune douleur particulière.

Tour à tour, il scruta les figures attentives de ses compagnons.

— Qu'avez-vous donc à me regarder comme ça ? Je ne suis pas malade. Je me sens, au contraire, en pleine forme.

Kerreck s'approcha, mastiquant son chewing-gum avec une ardeur inaccoutumée. Il posa sa main rude sur l'épaule du mécanicien.

— Tant mieux, Stockwell ! Nous sommes tous heureux que cet incident se soit terminé ainsi. Franchement, vous ne ressentez rien d'anormal ?

— Ce que je trouve anormal, c'est que vous insistiez sur mon état de santé. Puisque je vous dis que je me sens en pleine forme !

Kerreck cala son chewing-gum dans sa joue droite.

— Vous ne vous souvenez de rien ?

L'Anglais pivota sur ses talons. D'un seul coup, son regard embrassa la scène affligeante constituée par ses compagnons muets et immobiles, près du lit vide.

Il s'énerva :

— Bon Dieu ! Qu'avez-vous à me dévisager ainsi ? On dirait que je suis devenu un phénomène.

Lewis toussa, gêné.

— Rappelez-vous, Stockwell... L'herbe rougeâtre...

Un trait de lumière fulgura dans l'esprit, encore obscurci par le sédatif, du mécanicien. Il porta ses yeux à son poignet gauche. Le fait de n'y découvrir aucune blessure, alors qu'il se souvenait maintenant d'une profonde entaille due à l'herbe rougeâtre, l'accabla.

Ses épaules se voûtèrent.

— Que diable m'avez-vous fichu sur ma plaie pour que la cicatrisation s'opère aussi rapidement ?

— Rien, dit Kerreck, la mâchoire crispée. Du moins rien de sensationnel, hormis les antibiotiques courants.

L'Anglais resta sceptique.

— Allons, vous n'allez pas me faire croire que les antibiotiques usuels cicatrisent en moins de deux heures ! Je suis certain que vous avez essayé sur moi un nouveau produit.

Françoise s'avança vers le mécanicien.

— Ecoutez-moi, Stockwell. Je vous ai fait un pansement aseptisé, sans plus, puis une piqûre sédatif. Je vous jure que nous n'avons pas expérimenté sur vous un nouveau produit. Vous savez très bien que notre but est purement d'exploration. Me croyez-vous ?

Les yeux clairs de l'Anglais brillèrent.

— Je suis obligé de vous croire, mademoiselle Jamot. Votre loyauté exclut toute possibilité de mensonge. Du reste, en deux heures, comment

auriez-vous eu le temps de mettre au point une pommade cicatrisante ? J'aurais été au courant de vos travaux.

Il observa à nouveau son poignet, le secoua afin de l'éprouver et, ne ressentant pas la moindre douleur, fronça les sourcils.

— Que m'est-il arrivé ? balbutia-t-il, vaguement inquiet devant ce mystère inexplicable.

Quelques gouttes de sueur se formèrent à ses tempes. Il les essuya rapidement du dos de la main. L'étrange attitude de ses compagnons le convainquit qu'il était bien un phénomène parmi les humains. L'anxiété le gagna. Conscient de son extraordinaire odyssée, il se rapprocha du lit. Françoise s'écarta.

L'Anglais se laissa choir sur la couche, les bras ballants. Ses yeux fixes avaient quelque chose d'inexpressif, de pénible. Face à la réalité prodigieuse, il s'effondrait.

— Croyez-vous que... bégaya-t-il, pitoyablement.

— Ça ne va pas, Stockwell ?

Hagard, le mécanicien se passa la main sur le front.

— Si... si. Mais ce qui m'arrive est étrange. Cette cicatrisation spontanée prouve que je suis atteint par un phénomène dont il me sera impossible de me débarrasser. J'ai... j'ai peur, voilà.

Peur que d'autres incidents analogues se reproduisent.

Kerreck s'assit à son tour sur le lit.

— Vous avez eu au contraire une veine étonnante, mon vieux ! Vous voilà rétabli en moins de deux heures et vous pourrez reprendre votre activité. De quoi vous plaignez-vous ?

L'enfant de Londres grimaça, la gorge nouée. Il comprenait que le commandant tâchait de le rassurer par des paroles optimistes, dont la dose de conviction frôlait la cote zéro.

— Allons, reprit Kerreck, secouez-vous, Stockwell. Les microbes, sur cette planète, ne sont peut-être pas aussi mauvais que sur la Terre. De plus, ce soleil d'un blanc bleuâtre possède sûrement des propriétés que nous ignorons encore et dont vous avez été le premier à subir les bienfaits. Une fois pour toute, ôtez-vous de l'idée que vous êtes devenu un phénomène à nos yeux. Votre guérison nous a surpris, voilà tout, du fait de sa promptitude, mais croyez bien que nous en sommes tous satisfaits.

Il se leva et se tourna vers Lewis.

— Alors, entendu, Lewis. Occupez-vous de cette affaire. Pendant ce temps, nous pousserons une exploration vers la forêt, dont nous distinguons la ligne sombre sur l’horizon.

*

* *

Avant de monter à bord de son aérobulle personnel – genre de globe en plastique, muni d’un siège et actionné par la force atomique — John Mole se retourna vers Kerreck, déjà aux commandes de son appareil.

— A propos, commandant... Nous avons peut-être pris possession de cette planète au nom de la Confédération des Nations Occidentales, mais nous ne l’avons encore pas baptisée. Or, tout pionnier a le droit de donner son patronyme à l’astre qu’il découvre. En définitive, nous pourrions appeler cette terre planète Kerreck.

Kerreck ne sembla pas particulièrement touché par cette marque de déférence, de la part de John Mole. Bien au contraire, il trouva maussade, un peu désuète, cette suggestion. Il décela même une certaine ironie atténuée dans la voix du physicien. Peut-être, après tout, se faisait-il des idées et John Mole était-il rempli de bonnes intentions, nullement désobligeantes.

Le commandant du *Firstar*, en dépit d’une incontestable fierté intérieure, tarda à refermer son cockpit semi-sphérique. Il lança à Mole une grimace éloquente que le physicien enregistra avec amertume.

« Faites donc plaisir au commandant ! pensa-t-il. Voilà comment l’on est remercié : par une grimace ! De quoi vous dégoûter de vous montrer aimable pour le restant de vos jours ! »

Les paroles de Kerreck dissipèrent un peu la mauvaise expression de sa bouche et assouplirent la rigidité de pensée de l’apathique John.

— Merci, Mole, d’avoir songé à moi comme parrain de cette planète d’Alpha du Centaure. Mais je ne vois pas les raisons motivant ce privilège. Tous les six avons le droit de revendiquer le parrainage de cet astre. Aussi m’abstiendrai-je de me mettre sur la liste. J’espère que vous en ferez autant. D’autre part, ce nom patronymique n’aurait aucune valeur symbolique et ne pourrait figurer, en aucune façon, sur une carte officielle de la Galaxie. Vous savez très bien que l’Office International de Topographie Céleste ne tolère la présence, sur ses cartes, d’aucun nom, hormis ceux des étoiles. L’O.I.T.C.

préfère de beaucoup l'utilisation des chiffres. Chaque planète est numérotée. Il paraît que c'est plus pratique. Moi, je n'ai pas d'opinion là-dessus.

Mole coiffa son casque à écouteurs. Ainsi affublé, il campait une attitude grotesque. De plus, sa combinaison de vol lui seyait mal, à cause de son gros ventre. Mais les sélectionneurs attachaient moins d'importance à l'esthétique de la silhouette qu'à l'intelligence de l'individu. On pouvait être mal bâti et plein de capacités. C'est ce que recherchaient avant tout les responsables des expéditions sidérales.

Mole acheva de fixer les sangles de son casque. Il grommela :

— Je suppose que l'O.I.T.C. juge très mal les pionniers qui aimeraient être récompensée de leurs efforts. Nous sommes constamment frustrés d'une satisfaction légitime. Mer Kerreck, Mont Lewis... Cela sonne très bien. Or, depuis quelques années, les experts ont la manie des matricules. Je me demande si un jour les patronymes ne disparaîtront pas complètement et ne seront pas remplacés par des numéros.

Kerreck partit d'un franc éclat de rire. Il découvrit ses dents blanches, bien plantées, parfaitement nettoyées par l'incessante mastication du chewing-gum.

— J.M.2.312 ! Cela aussi sonne très bien, Mole. Figurez-vous que cela soit votre nom. Croyez-vous que vous vous en porteriez plus mal ? Pour ma part, ces considérations passent au second plan. Nous n'avons pas parcouru 4,3 années-lumière pour épiloguer sur les matricules de l'O.I.T.C. Le gouvernement central nous paie, royalement, reconnaissons-le, et nous gagnons actuellement notre retraite. De quoi nous plaindrions-nous ? Le plus humble citoyen n'aspire-t-il pas à terminer paisiblement ses jours ? Au contraire, nous sommes privilégiés, nous, les pionniers. Les éditeurs s'arrachent à prix d'or nos mémoires. Un pécule pour nos vieilles années.

Stockwell partageait le point de vue du commandant. Les considérations administratives lui importaient peu et la gloire aussi. N'empêche qu'il pensait au livre qu'il pourrait écrire, à son retour dans sa province d'Angleterre, et qui lui vaudrait un succès fou. Ses lecteurs seraient rudement stupéfaits, sinon sceptiques, quand ils apprendraient que l'auteur avait été victime d'un phénomène incroyable de cicatrisation spontanée.

Suivis du regard par Françoise Jamot et Elisabeth Lewis, toutes deux debout sur l'échelle amovible du *Firstar*, les trois aérobulles bondirent dans

les airs avec la souplesse de grosses balles en caoutchouc. L'éclat du soleil bleuâtre les enroba rapidement, frappant les cockpits d'une multitude de lances lumineuses.

Les bulles disparurent bientôt aux yeux des deux observatrices demeurées au sol. Elles se dirigeaient en droite ligne vers le trait sombre qui barrait l'horizon, à une distance inappréciable.

Kerreck entra en contact-radio avec ses compagnons.

— M'entendez-vous, Mole ? Tout va bien ?

— O.K. ! Je vous entends L'appareil se comporte admirablement. Je règle ma vitesse sur la vôtre.

Kerreck grogna de satisfaction. Il appela le mécanicien.

— Allô ! Stockwell ? Rien à signaler ? Comment va votre blessure ? Je me demande si vous n'auriez pas mieux fait de rester auprès des deux femmes et de Lewis.

— Vous savez très bien commandant, riposta l'Anglais, que ma blessure n'est plus qu'un mauvais souvenir. Je me suis porté volontaire pour cette exploration en aérobulle.

— D'accord, concéda Kerreck, mais...

— Forêt en vue, mon commandant ! interrompit Stockwell, brusquement attentif au spectacle se déroulant sous lui.

Kerreck sourit. Le mécano, malgré son flegme inné, était un type sur lequel on pouvait compter. Mac se félicitait de l'avoir emmené. Il aimait une équipe solide autour de lui. Voilà pourquoi il avait éludé habilement la proposition des deux femmes qui désiraient participer à la mission.

— Nous ne pouvons laisser le *Firstar* à la seule garde de Lewis, du reste occupé au labo, avait prétexté Kerreck, non sans raison.

Rapidement, il avait su dissuader Françoise et Elisabeth. De plus, certains dangers, peut-être plus redoutables que celui de l'herbe coupante, guettaient les trois hommes. A aucun moment, le commandant ne tenait à faire courir de risques aux deux femmes, reconnues « d'indispensable nécessité à bord ».

Kerreck parla dans son micro :

— Perdons progressivement de l'altitude. Gardons cependant une marge de sécurité, au cas où un incident surviendrait. Ne frôlons à aucun moment la cime des arbres. Il n'est pas question, pour l'instant, de s'enfoncer dans cette forêt.

Sous les trois aérobulles défilait un spectacle grandiose. Des arbres de taille gigantesque, aux coloris les plus inattendus, se lançaient à l'assaut du ciel orangé. Il émanait du moutonnement de cette végétation colossale une impression de puissance, de majesté. Un fouillis indescriptible de lianes, d'épines, de buissons, de fougères, s'amalgamaient, rendant une pénétration quasi-aléatoire.

Kerreck compara cette sylve à la jungle vénusienne, probablement aussi épaisse, aussi inextricable, mais aux couleurs plus uniformes. Les hommes se sentaient un peu dépaysés, réduits à l'état de nains, à côté de ces arbres immenses, dont les plus grands devaient atteindre une trentaine de mètres de hauteur. Certains troncs, au bas mot, mesuraient plus de dix mètres de circonférence. Massifs, noueux, ils s'implantaient fortement dans un sol sans excès d'humidité, recouvert d'une épaisse couche d'humus qui étouffait tout bruit.

Des caméras automatiques, fixées au-dessous des aérobulles, filmaient ce décor amazonien, frappé de gigantisme. Les bandes seraient examinées plus tard, agrandies. Pour le moment, les trois hommes se contentaient d'une exploration aérienne.

Brusquement, un appel vibra dans les écouteurs de Kerreck, dont les yeux se repaissaient des couleurs chatoyantes, allant du mauve au rouge, en passant par le vert et le marron, de la pittoresque fresque sylvestre.

Stockwell, dont la vue perçante lui allouait une supériorité sur ses compagnons, signala la présence, à moins de deux kilomètres, d'une vaste plaque scintillante qu'il identifia comme étant de l'eau.

Aussitôt, Kerreck donna des ordres. Les trois appareils individuels se portèrent aussitôt dans la direction indiquée par l'Anglais. Bientôt, ils survolèrent une vaste étendue d'eau, d'un bleu indigo, cicatrice ronde et colorée dans l'homogénéité de la forêt.

Une mince plage de sable fin bordait ce lac investi de tous côtés par les arbres dont certains, plus audacieux, miraient même leurs basses branches dans les eaux, apparemment calmes, désertes.

Les aérobulles, oubliant toute prudence, se balancèrent à trois mètres de la surface. Une sonde tomba de l'appareil de Kerreck et plongea dans les eaux limpides, nimbées de soleil. Une pompe aspira plusieurs gorgées de liquide, emplissant un récipient en plastique. Cet échantillon serait examiné plus tard par Lewis.

Sur un manomètre de contrôle, le commandant nota que le récipient était plein. Il déclencha la remontée de la sonde et celle-ci regagna son alvéole, sous la coupole de verre synthétique.

C'est à ce moment que Stockwell, bien avant ses compagnons, aperçut la créature qui venait d'émerger de la forêt et contemplait les trois machines volantes des Terriens de ses deux yeux quasi inexpressifs.

Kerreck tâta le pistolet à bio-rayons qu'il portait au côté. La présence de l'arme le rassura et dénoua sa gorge, soudain privée de salive. Il parla rapidement dans le microphone :

— Ne bougez pas. Stabilisez vos appareils à l'altitude actuelle. Dégagez vos pistolets à biorayons, mais n'en faites pas usage sans mon ordre. Je vous recommande le sang-froid le plus absolu.

Le triple regard des Terriens se riva sur la première créature vivante de la planète encore non cataloguée par l'Office International de Topographie Céleste, et qui, dans un proche avenir, figurerait probablement sous un numéro minéralogique dans le répertoire Universel.

CHAPITRE IV

James Lewis jaillit du sas comme un diable hors de sa boîte. Il apparut au sommet de l'échelle amovible et son attitude prouvait qu'il venait de faire une découverte sensationnelle.

Une mèche de cheveux retombait sur son front. Ses lèvres tremblaient convulsivement, trahissant une animosité intense. Son regard chercha les deux femmes et les aperçut à cent mètres de là, au milieu de l'herbe rougeâtre, leurs jambes protégées par les robustes bottes de leurs combinaisons spatiales, collantes.

Le biologiste, déjà excité naturellement, était en proie à une émotion motivée par son examen microscopique. Visiblement, il avait une nouvelle à communiquer et il cria :

— Lisbeth ! Mademoiselle Jamot ! Arrivez en vitesse !

Les deux femmes furent frappées par l'intonation pressante de la voix de James Lewis. Elles se concertèrent et optèrent pour la solution la plus logique.

Elles revinrent sur leurs pas, le cœur un peu anxieux. Parvenues au bas de l'échelle métallique, elles s'arrêtèrent, sourcils froncés.

— Des nouvelles de Kerreck ? demanda Lisbeth qui, non sans raison, songeait que le commandant avait peut-être envoyé un message radio.

Lewis secoua négativement la tête.

— Non. Mais je viens d'examiner au microscope un brin de cette herbe rougeâtre. Savez-vous ce que j'ai découvert ?

Françoise Jamot gravit les échelons.

— Dites vite, monsieur Lewis.

— Eh bien ! suivez-moi. Vous verrez de vos propres yeux.

Les deux femmes ne se firent pas répéter l'invitation. Présageant une nouvelle énigme, elles se dirigèrent hâtivement vers le laboratoire de biologie, dont la porte était demeurée ouverte.

En entrant, elles aperçurent immédiatement le microscope électronique, branché. Le biologiste invita la doctoresse à observer la préparation.

Un peu inquiète, la jeune Française prit place sur le siège amovible et amena son regard à hauteur du binoculaire. Elle opéra un réglage et pénétra dans l'infiniment petit de la matière organique.

Elle localisa rapidement, l'habitude aidant, les créatures qui s'agitaient sous la lamelle, grouillaient, se contorsionnaient, cherchaient visiblement à s'échapper.

Pas une n'affectait la même forme. A vrai dire, on se demandait si ces êtres microscopiques possédaient véritablement une structure propre, définie. Ils ressemblaient à des amibes, de couleur vaguement blanchâtre, se détachant avec une étrange netteté sur le réactif coloré qui imbibait le fragment d'herbe.

Contrairement à l'amibe, on ne distinguait aucun noyau, mais seulement une multitude infinie de vacuoles contractiles qui rendaient la structure poreuse. Ces êtres, animés d'une vie intense, qui se manifestait par mille contractions, changeaient constamment de forme. Des genre de pseudopodes hérissaient brusquement le corps protoplasmique, puis se résorbaient aussi rapidement. Mais, à aucun moment, la doctoresse n'assista à un cloisonnement, c'est-à-dire à la séparation en deux parties égales d'une de ces étranges créatures, et qui caractérisait le mode de reproduction des protozoaires.

Françoise cessa son examen. Elisabeth lui succéda, puis, lorsqu'elle eut terminé à son tour, le biologiste hocha la tête.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Des protozoaires, n'est-ce pas ? avança la jeune Française, hésitante, incapable de donner un nom précis à ces êtres microscopiques.

— Certainement pas, affirma Lewis. Peut-être ces créatures sont-elles monocellulaires, mais, pour l'instant, nous n'en possédons pas la confirmation. Incontestablement, en tout cas, il s'agit de micro-organismes, d'animalcules, dont il reste à définir les propriétés. J'ai constaté que l'herbe rougeâtre était le terrain de prédilection de ces corps microscopiques.

Françoise jeta un coup d'œil légèrement craintif vers le puissant appareil d'optique, capable d'atteindre des grossissements fabuleux.

— Croyez-vous que la cicatrisation de la blessure de Stockwell soit imputable à ces... heu... à ces monocellulaires ?

— Je ne le pense pas, répondit le biologiste, marquant une légère hésitation. Incontestablement, ces corps ne sont pas des cellules humaines, mais bien des animalcules indépendants. Pour ma part, j'attribue la cicatrisation spontanée de Stockwell à des effets régénérateurs, d'ordre biologique, engendrés par Alpha du Centaure, type de soleil particulier.

— Alors, ces micro-organismes ? insista Elisabeth.

Lewis leva les bras au ciel.

— Alors, que sais-je ? soupira-t-il, impuissant. Sur Terre, il existe une multitude de corps microscopiques dont nous ignorons encore les véritables caractéristiques. Le monde de l'infiniment petit est un monde mystérieux, dans lequel nous n'avançons qu'à pas balbutiants. Comment voulez-vous que je connaisse les propriétés des animalcules de cette planète d'Alpha du Centaure ?

La bouche d'Elisabeth se crispa.

— Je ne te demande pas l'impossible, James. Mais as-tu au moins une idée ?

— Bien sûr, tout le monde a des idées. L'imagination renverse toutes les barrières. Mais ces points de vue purement personnels ne dépassent pas le stade des hypothèses. Ils n'offrent, par conséquent, aucune garantie.

— Très bien, James, maugréa Lisbeth froidement, comprenant que son mari se dispensait de tout commentaire. Mais il faudra que tu t'expliques devant Kerreck.

La menace ne parut guère impressionner le biologiste qui haussa les épaules.

— Kerreck, lui aussi, aura son idée. Il en déduira ce qu'il voudra. Pour ma part, je n'ai pas encore d'opinion, faute de preuves concrètes. La biologie, comme toutes les branches de la Science, doit s'appuyer sur des arguments pondérables.

Ecœurée par l'intransigeante détermination de son mari, la diététicienne tourna le dos au microscope et quitta le laboratoire. Lewis, navré par cette attitude, adressa à la doctoresse un coup d'œil impuissant, puis lança un profond soupir.

— Occupez-vous de ma femme, mademoiselle Jamot. Faites-lui comprendre que, pour le moment, il m'est impossible de tirer des conclusions. Je dois réfléchir sérieusement, me livrer à des tests.

Françoise abaissa affirmativement les paupières. Elle approuvait la conduite de Lewis.

Mieux valait s'abstenir plutôt que d'émettre des suppositions absurdes.

La doctoresse, sans proférer la moindre parole mais de cœur avec le biologiste, quitta à son tour le labo et rejoignit Elisabeth. Quant à Lewis, délivré de la présence des deux femmes, il ferma la porte et revint vers le microscope.

*
* *

La créature, pétrifiée, parfaitement immobile, le museau tendu, observait les trois aérobulles suspendus au-dessus du lac. L'inquiétude n'illuminait même pas son regard aux prunelles phosphorescentes. Plutôt une espèce d'étonnement à la vue des trois étranges machines, totalement inconnues.

L'animal – car, de toute évidence, la créature appartenait à cette catégorie – n'avait évidemment rien de commun avec les espèces terrestres. Néanmoins, il était permis de faire quelques rapprochements.

C'est ainsi que la tête ressemblait vaguement à celle du gnou. Comme cette antilope africaine, la bête possédait un museau allongé, où s'ouvraient deux narines frémissantes. Deux cornes recourbées, apparemment solides, bien plantées, redoutables, achevaient la comparaison qui, du reste, se terminait là.

Le corps de l'animal étrange était recouvert d'une épaisse carapace écailleuse, scintillante, d'un vert pâle, probablement à l'épreuve des épines de la forêt. Quatre courtes pattes, musclées, hérissées de poils, soutenaient cet ensemble bizarre. L'absence de queue classait la bête hors de la catégorie des antilopes. Au reste, la lourdeur de ce corps l'éloignait considérablement de la finesse, de la grâce et de la vitesse des gazelles terrestres.

Pour l'instant, le premier représentant vivant de la nouvelle planète ne bougeait pas. Il avait émergé de la forêt, sans doute attiré par le désir de boire, et la présence au-dessus du lac des trois bulles transparentes l'avait surpris, fasciné.

Kerreck, lentement, appuya sur le bouton-coulisseur du cockpit. La coupole de verre synthétique s'ouvrit sans bruit.

Avec des gestes méthodiques, sans hâter tout en ne quittant pas du regard l'animal, le commandant du *Firstar* amena le canon de son revolver dans son champ de vision. Une microcalculatrice détermina avec exactitude l'angle de la cible et Kerreck appuya sur la gâchette.

Un faisceau incolore gicla silencieusement du cône éjecteur et frappa la curieuse antilope caparaçonnée. Celle-ci exécuta sur elle-même un bond fantastique, mais, ses cellules nerveuses détruites par les bio-rayons, elle retomba, foudroyée, et s'immobilisa sur le côté.

Spectateurs impassibles de cette scène rapide et imprévue, Stockwell et Mole réalisèrent que Kerreck venait de prendre une initiative toute personnelle qui n'engageait que sa responsabilité.

Mole se pencha vers son microphone :

— Pourquoi avez-vous tiré, commandant ?

Kerreck grinça des dents.

— Je ne sais pas. Un réflexe instinctif. Je tiens à ramener ce spécimen au camp. Vous ne pensiez tout de même pas que nous allions l'emmener vivant !

— Sans doute, estima l'Anglais, mais rien ne prouvait que cet animal était sauvage. Peut-être aurions-nous pu le domestiquer.

— Bien sûr, grommela le commandant avec ironie, vous lui auriez donné un nom et cette bestiole serait devenue la mascotte de l'expédition !

— Sans aller jusque-là... ! protesta Stockwell.

— Suffit ! trancha Kerreck, autoritaire. Je me moque de ce que vous pouvez penser. Je vais atterrir sur la plage de sable et Mole m'imitera. Quant à vous, Stockwell, vous évoluerez au-dessus de nous à basse altitude et jetterez le filet. Compris ?

— O.K. ! dit le mécanicien, prouvant son entière soumission.

L'aérobulle du commandant exécuta un léger bond de côté, sous l'impulsion de son pilote. Elle se balança un instant, reprit sa stabilité et s'approcha de la rive sur laquelle gisait l'animal.

Kerreck, parvenu à la verticale de la plage, hésita quelques secondes, puis, certain qu'aucun danger ne le menaçait, posa son appareil sur le sol. Une fine poussière sableuse, impalpable, voleta au moment de l'atterrissage, soulevée par le réacteur.

Mac, pistolet au poing, sauta à terre. Ses pieds s'enfoncèrent légèrement dans le sable, mais trouvant néanmoins une assise solide, il esquissa quelques pas en avant, en direction de l'antilope à carapace, toute proche. Rassuré, d'abord par l'immobilité cadavérique de l'animal, ensuite par le silence de la forêt, il fit signe à Mole de se poser à son tour.

Mole rangea son aérobulle à côté de celle de Kerreck. Puis, rejoignant ce dernier, il contempla plus attentivement le cadavre de la bête.

— Curieux spécimen, n'est-ce pas ?

Kerreck acquiesça silencieusement. Il tournait autour du corps de l'animal, s'assurant que celui-ci était bien mort. L'antilope à carapace avait les yeux vitreux, grands ouverts.

Le commandant leva la tête. Il aperçut l'aérobulle de Stockwell qui, suivant ses directives, tournoyait à moins de dix mètres.

Mac mit ses mains en porte-voix.

— Larguez le filet !

La nasse tomba de l'appareil, retenu à ce dernier par un câble s'enroulant sur une poulie. Mole et Kerreck échangèrent un bref coup d'œil, puis, sans plus d'hésitation, ils empoignèrent la bête foudroyée par les bio-rayons.

— Plus de cent kilos, évalua Mole, le visage congestionné par l'effort.

Par bonheur, la pesanteur étant légèrement inférieure à celle de la Terre, les deux hommes n'eurent pas trop de mal à charger l'animal dans le filet. Essuyant son front ruisselant de sueur, Kerreck fit un signe.

Le câble se tendit et lentement, la nasse remonta, soulevant le cadavre dans les airs. Ce surcroît de poids obligea l'Anglais à modifier le régime du réacteur. La turbine rugit davantage.

— Destination : le *Firstar* ! ordonna Mac, remontant à bord de son aérobulle.

Bientôt, les trois appareils quittaient les bords du lac et s'élevaient majestueusement au-dessus de la forêt. La nasse oscillait doucement sous la bulle de Stockwell, nullement gêné par ce balancement.

Comme on s'en doute, l'arrivée des trois hommes et de leur « prise » suscita immédiatement la curiosité des deux femmes. Lewis, prévenu, abandonna précipitamment son labo pour se pencher sur le curieux représentant de l'espèce animale.

Le biologiste se caressait le menton :

— Je serais bien ennuyé s'il me fallait classer ce spécimen dans l'une des catégories zoologiques actuellement existantes. Probablement nous trouvons-nous en présence d'une créature mitigée d'antilopiné et de chélonien. Ma perplexité à son sujet rejoint celle que j'éprouve vis-à-vis des animalcules découverts sur les brins d'herbe rougeâtre.

— Des animalcules ? sourcilla Kerreck.

— C'est vrai, vous ne savez pas. Venez donc jeter un coup d'œil au labo. Le déplacement en vaut la peine.

Un crépuscule mauve tombait sur la plaine. Bientôt, la plus totale obscurité enroba le *Firstar*. L'absence de satellite rendait les ténèbres plus épaisses. On n'y voyait pas à cinq mètres.

Kerreck, Mole et Stockwell écoutaient attentivement les explications données par Lewis :

— Mes prélèvements confirment que les animalcules pullulent sur les brins d'herbe rougeâtre. Je ne sais s'il s'agit là de leur terrain de prédilection, mais je ne le pense pas. Les micro-organismes doivent foisonner également sur les autres végétaux de la forêt.

Mole retira son œil de l'oculaire du microscope.

— Comment se reproduisent ces corps organiques ?

Lewis haussa les épaules.

— Je l'ignore, car, malgré ma patience, je n'ai pu assister à leur prolifération. Je suppose qu'ils se reproduisent comme les protozoaires, en se scindant en deux. Mais, jusqu'à présent, il m'a été impossible de distinguer un noyau dans leur masse protoplasmique.

Kerreck ce gratta la joue :

— Je crois que nous avons besoin de réviser entièrement nos conceptions, tant biologiques que physiques. Attendons-nous à d'autres mystères, plus fascinants les uns que les autres. Armons-nous aussi d'une bonne dose de sang-froid, de maîtrise, car nos nerfs risquent d'être mis à rude épreuve.

Mac achevait à peine ces mots quand un long hurlement, strident, retentit, provenant de l'extérieur où étaient demeurées les deux femmes.

Lewis bondit, identifiant immédiatement l'origine de l'appel :

— C'est la voix de Lisbeth !

Le premier, revolver au poing, Kerreck devança le biologiste. A grandes foulées, il se précipita dans le couloir et se heurta à Françoise Jamot qui arrivait en courant.

Elle était pâle, presque livide. Ses lèvres tremblaient et, visiblement, elle était sous le coup d'une émotion intense.

Le commandant présagea un malheur :

— Qu'est-il arrivé à Elisabeth ?

— Rien... rien, balbutia la doctoresse, reprenant haleine. Mais l'animal que vous avez ramené...

Mole, Lewis et Stockwell firent cercle autour de la jeune Française. L'impatience et l'anxiété burinaient leurs traits.

— Eh bien ? glapit Kerreck, presque brutalement.

Françoise avait repris son aplomb, mais le terrible choc illuminait encore son regard d'une flamme craintive.

— L'animal a disparu ! acheva-t-elle dans un souffle.

CHAPITRE V

Ces paroles, au sens encore sibyllin, plongèrent les astronautes dans la plus vive consternation, mais une vague de scepticisme assaillit aussitôt l'auditoire et chacun se demanda si la jeune Française n'était pas demeurée un peu trop au soleil aujourd'hui.

Kerreck se fit l'interprète de ses compagnons :

— Voyons, mademoiselle Jamot, remettez-vous. Je conçois qu'il se passe de curieuses choses sur cette planète, mais réfléchissez : l'antilope-tortue a été tuée aux bio-rayons. Si elle a disparu, comme vous le prétendez...

— Vous ne me croyez pas ? interrompit la doctoresse d'un ton glacial.

— Mais si, mais si... opina le commandant avec un léger sourire légèrement ironique. Seulement je me demande s'il est bien indispensable de s'affoler avant d'avoir procédé à des recherches.

Tous les cinq apparurent au sommet de l'échelle amovible. Ils plongèrent leurs regards interrogateurs dans le puits insondable de la nuit et ne distinguèrent rien d'autre qu'un amalgame compact de ténèbres absolues.

Kerreck tira sa grosse lampe de poche de sa ceinture et en pressa le commutateur. Un puissant faisceau jaillit, crevant le matelas d'obscurité, déchirant aussi une partie du mystère.

Elisabeth Lewis se tenait immobile au pied de l'échelle. Très pâle, presque livide, elle se retourna à l'arrivée des hommes. James se précipita et serra sa femme dans ses bras. Il poussa un immense soupir de soulagement en constatant que Lisbeth était sauvée.

— Dieu soit loué, tout se termine très bien ! Mais pourquoi as-tu crié ?

Lentement, Elisabeth reprenait son sang-froid. Elle contempla les graves visages de ses compagnons qui l'entouraient et qui attendaient d'elle des explications. En fait, elle ne savait pas grand-chose et elle sentait que Kerreck et les autres seraient dépités.

Elle récita, maîtrisant son émotion toute récente :

— Françoise et moi devisions au pied de l'échelle. Nous étions assises sur l'un des barreaux et nous contemplions la nuit magnifique. Brusquement, notre attention fut attirée par un bruit insolite, provenant de l'endroit où, peu de temps auparavant, vous aviez laissé l'antilope-tortue.

Intriguées, nous nous levâmes et nous nous dirigeâmes de ce côté. Seule, Françoise possédait une lampe de poche et elle l'alluma.

— Félicitations à toutes les deux pour votre sang-froid ! reconnut Kerreck qui aimait les prouesses et le courage.

Sensible au compliment, Lisbeth lança au commandant un coup d'œil reconnaissant, puis, prenant une inspiration profonde qui chassa ses ultimes alarmes, elle poursuivit :

— Alors, dans le faisceau de la lampe, nous aperçûmes un spectacle incroyable. La place qu'occupait précédemment la bête était vide, sinistrement vide. Ce fait extraordinaire jetait un tel défi aux lois biologiques – car nous savions que l'animal était mort – que je ne pus m'empêcher de hurler ! Précipitamment, nous revînmes vers le *Firstar*. Mais je n'en pouvais plus, les jambes coupées par l'émotion. Françoise courut vous prévenir. Moi je demeurai au pied de l'échelle, le cœur battant follement.

Lentement, Kerreck s'approchait de l'endroit où, une dizaine de minutes plus tôt, gisait l'antilope-tortue. Son regard d'acier brillait intensément et mille controverses se pressaient dans son esprit saturé de stupéfaction.

Il n'en croyait pas ses yeux. Prévenu de la bouleversante énigme, il faisait bonne contenance devant ses compagnons, s'efforçant à une indifférence blasée. Mais son cœur sautait dans sa poitrine, sa gorge se nouait et en fait, une pénible impression l'étreignait.

Comme un policier sur la piste, il tenta de clarifier la situation pétrée d'angoisse pour tous.

Il se baissa, imité par Lewis. Les deux hommes passèrent leurs mains gantées sur l'herbe rougeâtre, pilée, couchée, par les cent kilos de la bête. Leurs gants les protégèrent de la coupure mais toutes leurs investigations restèrent vaines. L'herbe ne portait aucune trace particulière, rien qui pût mettre les astronautes sur la voie de la vérité.

Kerreck se releva, s'épongeant le front. Il se tourna vers Lisbeth. Les lampes dessinaient de gros cercles de lumière sur le sol et sculptaient les silhouettes présentes, silencieuses, figées.

— Vous avez entendu du bruit, dites-vous ? Comment était ce bruit ?

Elisabeth ouvrit la bouche mais, déjà, plus prompte, Françoise précisait :

— Tênu, amorti par l'herbe épaisse. On aurait juré le galop d'un animal.

Stockwell, homme de décision, auquel l'inaction pesait, suggéra de prendre les aérobulles et de se lancer à la poursuite de l'antilope-tortue. Les véhicules sphériques étaient munis de puissants phares et leur vitesse étant supérieure à celle de l'animal le plus rapide à la course, nul doute que les bulles rattraperaient la bête fugitive.

L'Anglais, ayant achevé de brosser ce tableau optimiste, se heurta à la froide hostilité de ses camarades. Personne ne semblait bien chaud pour cette mission nocturne et chacun attendit la décision du commandant, seul habilité à donner des ordres.

Kerreck se rangea à l'opinion générale. Du reste, sa conception de l'aventure ne l'incitait guère à se lancer en pleines ténèbres, d'autant plus que les chances d'insuccès n'apparaissaient nullement négligeables.

— Je m'oppose à tout départ des aérobulles. L'animal possède déjà une certaine avance appréciable qu'il ne serait certes pas difficile de combler, mais je ne veux courir aucun risque. La nuit est épaisse. Peut-être nous faudrait-il plusieurs heures pour découvrir la retraite de l'animal, s'il n'a pas déjà atteint la forêt profonde. Nous organiserons une seconde expédition de chasse. Je pense que cette antilope-tortue n'est pas le seul spécimen de la planète.

— Certainement pas, acquiesça le mécanicien qui tenait à son idée. Mais nous aurions su si l'animal était bien seul.

Tous sondèrent des yeux le visage imperméable de Stockwell.

— Que voulez-vous dire ? s'informa John Mole, brusquement tiré de son apathie coutumière par les inconcevables événements.

— A mon avis la bête était bien morte. Seulement, profitant des ténèbres, QUELQU'UN s'est approché du *Firstar* et a ENLEVÉ l'antilope-tortue.

— Eh bien ! rugit Kerreck, vous ne manquez pas d'imagination ! Sur quoi diable vous basez-vous ?

— Sur la logique, car je crois, moi, en l'efficacité des bio-rayons.

— Pas nécessairement, intervint James Lewis. N'oubliez pas que nous sommes ici sur une planète autre que la Terre, éclairée par un soleil nullement comparable à celui que nous avons l'habitude de voir. Nos conceptions biologiques doivent être révisées. Rien ne prouve l'efficacité absolue des bio-rayons. Peut-être nos armes trouvent-elles ici d'autres

propriétés, celles d'annihiler provisoirement, par exemple, les centres nerveux, au lieu de les détruire.

— C'est possible, admit Stockwell, ébranlé. N'empêche que nous aurions eu des éclaircissements immédiats en nous lançant à la poursuite de l'antilope-tortue.

Kerreck déplia son inséparable chewing-gum et le logea habilement dans sa bouche. Il le mastiqua avec satisfaction, tandis qu'un goût de menthe sucrée humectait son palais.

— Nous aurons l'occasion, dit-il, d'expérimenter à nouveau nos biorayons. Somme toute, il n'y a pas lieu de s'affoler et ce qui arrive présente des symptômes normaux...

— Normaux ! coupa l'anglais avec un gros rire. Comme vous y allez !

— ...des symptômes de parfaite logique, poursuivit Kerreck, ignorant l'interruption du mécanicien, si l'on admet une bonne fois pour toutes que les lois de la biologie qui régissent cette planète sont incompatibles avec celles de la Terre. L'exemple fourni par la guérison spontanée de Stockwell le démontre du reste clairement.

Mole se caressait le menton. Il trouvait l'incident fort curieux, mais nullement alarmant. Il retomba vite dans son indifférence habituelle et marmonna entre ses dents :

— Je ne vois pas d'autre solution. Les biorayons n'ont qu'un effet passager et l'antilope-tortue a repris conscience quelques heures plus tard. Son premier mouvement a été la fuite. Logique ! Extrêmement logique !

Le commandant estima que l'heure n'était plus aux discussions, mais au repos. Il conseilla à ses compagnons de regagner leurs couchettes. Elisabeth distribua la ration de comprimés nutritifs et lentement, les astronautes réintégrèrent l'intérieur du *Firstar*.

Sur le dernier échelon, Kerreck se retourna, lançant un regard d'hostilité à la nuit gluante. Le faisceau de sa lampe balaya une dernière fois l'espace d'herbe rougeâtre.

Il grinça des dents et murmura, à part lui :

— Il faudra déblayer cette herbe sur un large périmètre. Demain, nous nous attellerons à la tâche.

Le dernier, il pénétra à bord du vaisseau. Il referma derrière lui le sas, épais, étanche, d'une solidité à toute épreuve, et une puissante impression de sécurité l'envahit. Isolé derrière les parois pratiquement invulnérables de

la nef, il pouvait tenir en échec la charge de toutes les antilopes-tortues réunies de la planète.

Il se dirigea d'un pas las vers le dortoir qu'il occupait avec John Mole. Le physicien, qui l'avait précédé, était déjà allongé sur la couchette. Il observa Kerreck, visiblement absorbé, et se souleva sur son séant.

— Ennuyé, commandant ?

Mac quitta ses bottes, les jeta dans un coin et s'assit sur son lit. Jambes pendantes, il médita quelques secondes, puis achevant de se déshabiller, hocha la tête.

— Pas précisément, Mole. Je comprends que les deux femmes se soient affolées en constatant la disparition de l'animal, mais le hurlement de Lisbeth ne se justifie pas.

— Elle est émotive, plaida le physicien.

— Ce n'est pas comme vous ! ironisa le commandant. Je me demande pourquoi les sélectionneurs vous ont choisi. Votre apathie me désarçonne, parfois, je dois le dire. Tout à l'heure, alors que la stupéfaction burinait tous les visages, je vous ai observé discrètement. Vous contempniez, certes, comme les autres, la place foulée, aplatie, précédemment occupée par l'antilope-tortue. Mais vous étiez le seul à manifester une certaine maîtrise. A aucun moment, vous n'avez succombé à l'affolement. J'appelle ça un parfait contrôle de soi.

Mole sourit.

— Franchement, vous m'observez mal, commandant. Je suis comme les autres. Seulement, je ne montre pas mes sentiments. Croyez bien que l'histoire de l'animal m'a profondément impressionné. D'accord, j'ai un caractère lymphatique, mais je possède surtout un système nerveux bien équilibré, que je peux dominer sans trop de difficulté. C'est du moins le rapport du spécialiste qui m'a examiné à la visite de présélection.

Kerreck s'enfila dans les draps et éteignit la lumière. Le dortoir fut plongé dans l'obscurité. Seules, les aiguilles lumineuses d'une pendule électrique trouaient les ténèbres.

— En effet, Mole, je vous connaissais mal. Bonne nuit !

— Bonne nuit, commandant !

Kerreck resta un bon moment éveillé. Il fixa la pendule lumineuse, halo vert dans le noir de la cabine. Son esprit vola à la surface de l'herbe rougeâtre, poursuivant abstraitement l'antilope-tortue.

Il songea à la réflexion de Stockwell. Quelqu'un aurait-il pu s'approcher sans bruit du *Firstar*, à l'insu des deux femmes, et dérober la carcasse de la bête ?

Quelqu'un...

Homme ou animal ?

Les deux hypothèses s'admettaient. L'antilope-tortue n'était peut-être pas le plus gros spécimen zoologique de la planète. Un autre animal était sans doute friand de la chair d'antilope. Attiré par l'odeur, rassuré par l'immobilité de sa proie, il s'était jeté sur le cadavre encore chaud, puis l'avait emporté au loin dans un galop triomphant.

Le regard de Kerreck abandonna la pendule et se fixa au plafond. Des hommes, aussi, aimaient peut-être la chair d'antilope. Des humanoïdes à l'intelligence primitive qui, sournoisement, s'étaient glissés vers le *Firstar*, nullement effrayés par l'imposante masse de l'engin se découpant dans la nuit.

Des humanoïdes !

Mac ferma vivement les yeux et chercha le sommeil. Il ne le trouva pas immédiatement. Pourquoi la planète ne serait-elle pas habitée par dès primitifs, vivant à l'état sauvage comme jadis nos ancêtres de la préhistoire, au début du Quaternaire ?

De beaucoup, il préféra s'en tenir à l'explication logique à laquelle se rangeaient unanimement les avis, hormis celui de Stockwell. Les bio-rayons n'engendraient pas la mort sur ce monde infiniment curieux, mais seulement une catalepsie passagère avec immobilisation des centres moteurs.

Il était trois heures du matin lorsque Kerreck s'assoupit.

*

* *

Dès l'aube, Kerreck s'attela à la tâche qu'il s'était assignée. Aidé de Stockwell et de Mole, il mit en batterie plusieurs pulvérisateurs qui répandirent sur l'herbe rougeâtre une pellicule de matière corrosive.

Sous les douches incessantes d'acide, l'herbe ne tarda pas à perdre sa couleur initiale. Elle passa au rouge pâle, vira au rose, blanchit, puis finalement se dessécha instantanément. Un espace de plus de cent mètres

carrés, entourant le *Firstar*, fut ainsi défriché. Des rayons thermiques achevèrent de calciner le terrain qui devint noir.

Kerreck, chaussé de bottes, foulait avec une intense satisfaction le sol assagi, rendu à sa volonté. Sa marche puissante de conquérant soulevait une poussière noirâtre, impalpable, qui souillait les vêtements. Mais cet inconvénient s'atténuerait vite après la prochaine pluie.

Avant de procéder au défrichage, le commandant avait longuement examiné l'endroit où, quelques heures plus tôt, gisait l'antilope-tortue, encore sous l'effet nocif des bio-rayons. En vain, il avait cherché des traces d'animaux ou d'humanoïdes. Le sol herbeux ne conservait aucune empreinte. Même l'herbe n'était pas foulée, piétinée.

Mac avait grommelé, furieux :

— Jusqu'à la nature qui pactise avec les êtres vivants de cette planète !

Maintenant, vainqueur, dominé par un sentiment de fierté, il arpentait l'aire d'atterrissage, nue, dépouillée, sondant d'un œil dédaigneux la barrière d'herbe rouge qu'il avait repoussée de plus de cent mètres.

Rageur, il brandit le poing vers le soleil bleuâtre, filtrant au travers de nuages violacés.

— Monde inconnu, je percerai tes mystères, car je suis ici par la volonté de la Confédération Occidentale. Je ne faillirai pas à mon devoir de pionnier, qui consiste à éclairer les expéditions futures.

Un pas retentit derrière lui. Il se retourna et aperçut Lewis.

— Satisfait, commandant ? s'enquit le biologiste.

— Pleinement. Je préfère cette herbe rougeâtre à plus de cent mètres d'ici plutôt que de la voir folâtrer autour de notre vaisseau, constituant un danger permanent... Je n'oublie pas l'aventure qui est arrivée à Stockwell.

Lewis haussa les épaules.

— Bah ! elle n'a rien eu de tragique et s'est terminée au mieux des intérêts de Stockwell.

— N'empêche, je préfère qu'un tel incident ne se renouvelle pas, ne serait-ce que pour une question psychologique. A propos, vos micro-organismes, rien de nouveau ?

— Rien. Ils n'ont toujours pas proliféré. Cette absence de reproduction est déconcertante. On dirait qu'ils sont soumis à une volonté.

Le regard de Kerreck étincela :

— Cette volonté serait-elle une forme d'intelligence ?

— Je ne vais pas jusque-là. Mais je n'exclus pas cette possibilité, toutes proportions gardées, bien entendu. N'oublions pas qu'il s'agit d'êtres microscopiques. Leur intelligence ne dépasserait pas le stade d'une parfaite organisation, qui n'est autre, chez les animaux, qu'un sens naturel.

— Nourrissez-vous ces animalcules ?

— Plus exactement, je leur fournis un liquide nutritif, semblable à celui en usage dans n'importe quel laboratoire biologique. Mais mes pensionnaires n'en veulent pas. Je suppose que leurs organismes d'assimilation diffèrent de ceux de leurs congénères terrestres. Le plus curieux est que ces animalcules, malgré leur diète forcée, conservent une vitalité surprenante.

Mac marqua son étonnement par un sifflement. Il mâchonna plus nerveusement son chewing-gum.

— Par quel miracle se conservent-ils donc en vie ?

— Oh ! je ne vois guère qu'une explication : les micro-organismes de cette planète se contentent d'assimiler l'air ambiant, sans doute pourvu d'éléments nutritifs.

— Hum ! Hum ! grommela Kerreck Cet astre, du système d'Alpha du Centaure, n'a pas fini de nous stupéfier.

L'après-midi, une pluie fine, presque impalpable, tomba sans discontinuité. L'analyse révéla l'absence de toute trace radioactive. Une forte humidité envahit l'atmosphère, même après que la pluie eût cessé, et malgré une température supérieure à vingt degrés. Le climat prenait un caractère équatorial.

Les hublots du *Firstar* ne parvenaient pas à sécher. Mole dut mettre en route les anti-buées à infrarouge pour absorber les gouttes qui, tenaces, perlaient sur le verre comme des larmes cristallisées.

— Les pluies doivent être rares sur la planète, tout au moins de courte durée, comme nous venons d'en avoir un échantillon. Aussi le sol se gorgé-t-il d'humidité, comme une éponge, et constitue-t-il des « réservoirs » pour les périodes sèches.

— Argile, certainement ? fit Elisabeth, assez experte en géologie.

— Du moins une consistance analogue, opina Kerreck. Le terrain rend donc son excès d'humidité suivant les nécessités.

La journée s'acheva, marquée par nul incident. Ce fut seulement le lendemain matin que la nouvelle courut de bouche en bouche, éveillant

l'effarement général. Certes, depuis l'arrivée sur la planète, on avait assisté à bien des phénomènes, mais celui-ci dépassait tous les autres en ampleur.

Par un hasard providentiel, Mole fut debout le premier. D'ordinaire, il n'était pas matinal, mais aujourd'hui, comme il se sentait d'attaque, il s'était glissé tout naturellement hors de sa couchette. Kerreck dormait encore.

Mole apparut au sommet de l'échelle. Il lança un coup d'œil au dehors et, brusquement, il se frotta vivement les yeux, se demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve ou d'une hallucination.

Il se pinça et se convainquit qu'il était bien éveillé. Il hésita à descendre les échelons, puis s'y résolut. Le cœur anxieux, l'œil craintif, il parvint au bas de l'échelle et se baissa. Sa main effleura le sol...

Sa stupéfaction ne connut plus de borne. Il se redressa vivement, comme si un serpent l'avait piqué. De grosses gouttes de sueur perlèrent à son front. Il les essuya d'un revers de la main. Ses paupières s'agrandirent. Il ne sut dire les sentiments qui l'animaient. Il ne sut distinguer l'ébahissement de la peur !

En tout cas, il frémit de la tête aux pieds. Puis, domptant sa fascination, il rebroussa hâtivement chemin, gravit les échelons quatre à quatre.

Il était pâle, le front soucieux. Que diable se passait-il pour mettre en émoi un homme aussi impassible que John Mole ?

CHAPITRE VI

Lorsque Kerreck, réveillé le premier, parut à son tour au sommet de l'échelle amovible, il reçut un choc formidable en pleine poitrine, l'un de ces coups du sort qui vous désarçonne et vous sape votre cran, si admirable soit-il.

On a beau s'appeler Mac Kerreck et avoir roulé sa bosse dans tout le système solaire, il existe des phénomènes qui dépassent rapidement l'imagination et vous plongent dans la plus grande fascination : le désarroi.

Actuellement, Kerreck éprouvait sans doute la plus belle surprise de sa vie aventureuse. Figé à l'entrée du sas, le regard d'une fixité démentielle, il eut le même geste que John Mole. Il essuya la sueur qui inondait son front.

Puis il prononça d'incompréhensibles paroles, subjugué. Enfin, dominant la situation, il descendit un à un les échelons et, parvenu au pied du Firstar, il se baissa lentement.

Sa main gantée frôla l'herbe rougeâtre, vivace, drue qui, en une seule nuit, avait repoussé par larges plaques lépreuses. Nul doute qu'à l'aube prochaine, tout l'espace balayé par les acides et les rayons thermiques serait de nouveau envahi par la végétation colorée.

Sous les gants caoutchoutés, l'herbe s'amollit, se courba. Elle se redressa sitôt que le commandant relâcha sa pression.

Kerreck respira bruyamment, se dressa et contempla pensivement John Mole, à côté de lui. Un peu de poussière noirâtre adhérait à l'extrémité de ses gants. Il tapa ses mains l'une contre l'autre. La poussière voltigea, nuage impalpable, dans les premiers rayons du soleil dont l'énorme masse émergeait à l'horizon rosâtre.

— Comment expliquez-vous, Mole, interrogea Mac, que cette herbe ait pu résister à la double action des acides et des rayons thermiques ? Vous n'ignorez pas la pleine efficacité des éléments employés. Le corrosif attaque même les racines et les détruit.

Le physicien demeura un moment silencieux, puis :

— Je n'y comprends franchement rien ! avoua-t-il.

Kerreck tira un paquet de cigarettes de sa poche et en alluma une. Il observa pendant quelques secondes la fumée odorante qui stagnait dans l'air limpide, formant de curieuses arabesques.

— Un mystère de plus, conclut le commandant, les dents serrées. Normalement – mais le terme, ici, doit être exclu du vocabulaire – l’herbe n’aurait pas dû repousser sur la cendre noirâtre. Cette régénérescence rappelle la cicatrisation spontanée de Stockwell.

La comparaison recueillit une vigoureuse approbation de la part de Mole. Il était curieux de noter, effectivement, la similitude des deux énigmes malgré l’opposition de certains éléments, Stockwell représentant l’élément humain.

— Lewis a du pain sur la planche, dit Kerreck, achevant sa cigarette.

— Vous croyez donc que... intervint Mole.

— Evidemment ! interrompit Mac avec une certitude absolue. A mon avis, les micro-organismes découverts par Lewis sur les brins d’herbe ne sont pas étrangers au phénomène.

— Mais les acides ont dû détruire les animalcules !

— Pas forcément, puisque les bio-rayons, suivant nos déductions, n’ont pas réussi à tuer l’antilope-tortue. Ces animalcules, malgré leur taille microscopique, sont plus résistants que vous ne le pensez. Je vais demander à Lewis qu’il se livre à quelques expériences.

Mole posa sa main sur le bras du commandant.

— Vous ne croyez pas que ce soleil bleuâtre puisse posséder des propriétés stimulantes ?

— Sans doute, opina Kerreck, mais si le soleil joue un facteur biologique, il ne résout certainement pas à lui tout seul les effets régénérateurs constatés.

Un à un, les astronautes apparurent au sommet de l’échelle. La même stupéfaction les assaillit devant le prodigieux spectacle de l’herbe rougeâtre à nouveau enracinée sur le périmètre noirci la veille par les rayons thermiques.

Réunis autour du commandant, piétinant sauvagement le sol, les pionniers devisaient avec animation. Kerreck coupa court à leur péroraison :

— Toutes les hypothèses que vous avancez s’avèrent sans fondement. Alors, pourquoi se casser la tête devant des problèmes quasiment insolubles ?

— Je ne renonce pas à éclaircir ces différentes énigmes, proféra Lewis d’une voix vibrante. La science a son mot à dire dans l’histoire. Or, je représente la science.

— Mettez-vous donc au travail ! ironisa Stockwell. Nous vous souhaitons bon courage !

Le biologiste redressa fièrement la tête. Une flamme d'orgueil illumina ses prunelles et stigmatisa son visage de plaques rouges. Il riposta :

— Parfaitement, je vais m'atteler à la tâche, et immédiatement. Il est inadmissible que certains esprits malveillants doutent encore de mes capacités.

Visé, l'Anglais pâlit et crispa les poings. Françoise, psychologue, comprit que la situation, déjà tendue, risquait de s'envenimer. Elle s'interposa :

— Je vous en prie, messieurs, cessez de vous chamailler. Pendant plus de quatre ans, enfermés dans les flancs du *Firstar*, prisonniers de l'espace, vous avez fait preuve d'un cran admirable. Vos nerfs, pourtant soumis à rude épreuve, n'ont jamais failli à leur équilibre. Voudriez-vous perdre votre sang-froid maintenant que vous avez posé les pieds sur la terre inconnue, but de notre randonnée stellaire ?

La voix de la doctoresse ne tremblait pas. Elle était au contraire empreinte de sérénité, d'un calme extraordinaire, apaisante. Elle provoqua une salubre détente entre le mécanicien et le mari d'Elisabeth.

Le premier, Stockwell eut honte de son ironie envers l'éminent biologiste qu'était réellement Lewis. Il tendit une main spontanée :

— Je m'excuse, Lewis, de vous avoir froissé, mais je ne l'ai pas fait méchamment. Une simple boutade. J'aimerais que vous ne m'en portiez pas rigueur. Faisons la paix.

— O.K. ! approuva le savant, serrant la main tendue. Vous êtes un chic type, Stockwell. Mais je vous assure que je ferai tout mon possible pour percer le mystère de cette planète.

Les visages se déridèrent. Kerreck en profita pour suggérer :

— Une nouvelle expédition, vers les montagnes cette fois, s'impose. Pendant ce temps, Lewis, faites du bon boulot.

Elisabeth plaça son mot :

— Si je comprends bien, nous sommes encore tenues, nous, femmes, à l'écart de cette expédition. Vous nous traitez donc comme des bouches inutiles !

Les lèvres de Mac grimacèrent un sourire. Comme il s'attendait un peu à ces paroles saturées d'acrimonie et d'acidité, il avait eu tout le temps nécessaire de préparer sa réponse. Elle ne différa guère de la précédente :

— A certains moments, madame Lewis, je me demande si vous ne vous écartez pas trop de votre rôle assigné au départ. Vous oubliez les conventions établies, ratifiées par tout l'équipage, donc par vous-même. Chacun est censé ne pas empiéter sur l'attribution du voisin, c'est-à-dire qu'il doit se borner à sa spécialité. Les sélectionneurs vous ont choisie comme diététicienne. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement, acquiesça Lisbeth d'une voix sifflante. En d'autres termes, plus atténués, parce que vous êtes quand même un galant homme, commandant, malgré vos antécédents aventureux, en d'autres termes, disais-je, vous m'ordonnez de m'occuper de mes oignons !

Mole se tapa le ventre et éclata de rire. L'hilarité se communiqua à tous les membres de l'équipage, y compris James Lewis qui observa sa femme avec bonhomie :

— Le commandant a raison, Lisbeth. Vois-tu, malgré le désir que j'éprouve à accompagner les autres en aérobulles, je m'abstiens volontairement, car je sens que mon utilité est ici, dans mon laboratoire. De plus, les missions d'exploration ne sont pas du ressort des femmes, tu devrais aisément le comprendre.

— Très bien, dit Elisabeth, glaciale. Je constate que tout le monde est contre moi. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Elle ponctua sa déclaration d'un regard étincelant et joignit le geste à la parole. Elle tourna les talons et s'éloigna.

Kerreck n'attacha guère d'importance à cette saute d'humeur qui caractérisait la femme du biologiste. Il haussa les épaules :

— Préparez donc les aérobulles, Stockwell.

Tandis que le mécanicien s'empressait d'exécuter cette besogne, Françoise s'approcha de Mac. L'homme rude tressaillit à ce contact.

— Ne vous inquiétez pas au sujet d'Elisabeth Lewis, commandant. Je saurai, une fois de plus, la convaincre. En vérité, Lisbeth demeure une âme sensible. Il s'agit de la comprendre. La perspective d'être inutile lui rend la vie intolérable. Tout le monde, ici, assure un travail d'équipe. Sans Elisabeth, un morceau du puzzle – ce puzzle constitué par l'homogénéité – manquerait.

Il attira la jeune fille à l'écart. Jamais ses paupières n'avaient distillé un regard d'une telle douceur, d'une telle mansuétude.

Il prit la main de la doctoresse et la serra très fort. La jeune Française ne chercha pas à se soustraire à cette étreinte et elle sentit même

confusément qu'un tournant de sa vie se dessinait.

— Nous vous devons beaucoup, chère Françoise, dit Kerreck, un léger tremblement dans la voix. Non, ne protestez pas. Vous représentez le symbole de la vigilance, de l'affection. Vous êtes le trait d'union indispensable entre les cœurs, les âmes. Vous l'avez montré par votre constante sollicitude à l'égard de tous. Permettez que je sois le premier à vous dire merci.

La jeune fille rougit. En face de Kerreck, de ce visage d'ordinaire si dur, elle se sentait toute petite, en état d'infériorité. L'émotion ne la quittait pas, car Kerreck restait pour elle le commandant du *Firstar*, l'homme autoritaire, sans aller jusqu'à la tyrannie, bien sûr, mais ferme dans ses ordres, intransigeant dans ses attitudes, inflexible dans son comportement.

Doucement, elle retira sa main de la paume rude de l'Américain. Elle avait l'impression que ses doigts sortaient d'un étau.

— Je vous souhaite bonne chance pour votre expédition, commandant. La première, je serais navrée s'il vous arrivait quelque chose. Montrez-vous donc vigilant, pour vous et vos compagnons.

Kerreck vit la doctoresse s'éloigner rapidement, sans se retourner. Il hocha la tête et sourit.

Lewis, assis à la table supportant le microscope électronique, examinait depuis plusieurs minutes sa nouvelle préparation. Dans le silence total du laboratoire, seul parvenait le souffle régulier, actuellement un peu accéléré, du biologiste.

Pas à pas, il traquait la vérité derrière les verres grossissants du puissant instrument. Mais il fallait des doses incalculables de patience, de volonté, des efforts constants. Depuis son arrivée sur la planète, James Lewis se heurtait à des énigmes redoutables, déconcertantes, et le chemin conduisant au but se hérissait d'obstacles, de difficultés. Certes, comme tout savant, il ne désespérait pas d'aboutir au résultat final, car son ardeur à la besogne était immense, mais il ne s'illusionnait pas non plus. Il lui restait encore beaucoup à faire.

Il releva la tête et essuya ses yeux rougis par l'effort.

— C'est bien ce que je pensais, murmura-t-il.

Il se leva, se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

Il parut dans le couloir. Sa blouse blanche lui conférait un air docte, éminemment sérieux, qu'il ne cherchait du reste pas à dissiper.

— Lisbeth ! appela-t-il de toute la force de ses poumons.

Sa voix s'infiltra dans tous les conduits de la grande nef interstellaire. Elle parvint aux oreilles d'Elisabeth et celle-ci gravit quatre à quatre la cheminée verticale. Elle courut dans le couloir menant au labo et parvint, essoufflée, devant son mari.

— Que se passe-t-il, James ? s'inquiéta-t-elle, reprenant haleine. J'étais dans la bibliothèque quand j'ai perçu ton appel.

Lewis répondit par une autre question :

— Où est M^{lle} Jamot ?

— Elle remet de l'ordre à l'infirmerie. Elle s'occupe comme elle le peut, mais je crois qu'elle aurait préféré accompagner le commandant. Comme je la comprends ! Rester confinée ici n'est pas drôle.

— Je t'en prie, Lisbeth, assura le biologiste, sévère, ne recommence pas tes récriminations. Tu t'es couverte de ridicule devant Kerreck. Je ne l'admets pas.

— Bref, trancha la diététicienne, préférant couper court à tout commentaire, que me veux-tu ?

— Entre ! invita-t-il, lui désignant la porte du labo. J'ai à te parler de mes examens. Tu vois que je ne répugne pas à t'entretenir de mes travaux.

Elisabeth franchit la porte en soupirant :

— Encore heureux. Je suis ta femme, après tout.

— Merci de me le rappeler ! ironisa Lewis. Mais il ne s'agit pas de nous quereller pour des futilités. Sais-tu ce que je viens de découvrir ?

La diététicienne s'approcha du microscope. Elle hésita à prendre place sur le siège. Pourtant, l'envie ne lui en manquait pas.

— Tes animalcules auraient-ils enfin proliféré ? lança-t-elle au hasard.

— Non, mais il s'agit bien des animalcules. J'ai constaté deux choses : d'abord, les microorganismes ne résistent pas à la double action des acides et des rayons thermiques. J'ai fait un essai. Les acides détruisent instantanément les monocellulaires.

— Tu en doutais donc ? fit Lisbeth, s'installant enfin devant le microscope.

— Je préférerais m'en assurer. Par conséquent, les animalcules qui se trouvaient en quantité considérable sur l'herbe rougeâtre ont été détruits par les acides, calcinés par les rayons thermiques. N'empêche que l'herbe a repoussé là où, quelques heures avant, s'étendait un désert noirâtre. La chose est inexplicable et pourtant, scientifiquement, elle doit s'expliquer.

Elisabeth cessa son examen. Relevant brusquement la tête, elle observa son mari avec un air sarcastique :

— C'est pour me dire cela que tu m'as arrachée à ma lecture ?

— Oui, cela et autre chose encore ! affirma le biologiste d'une voix dure, en se plaçant derrière sa femme, soudain inquiète.

Il désigna le microscope.

— Tu as examiné la préparation ?

— Certainement. Elle contient un groupe d'animalcules dont je ne saurais évaluer le nombre.

— Je ne t'en demande pas autant. Mais sais-tu d'où proviennent ces micro-organismes ?

Lisbeth, impressionnée par la ride profonde qui barrait le front de son mari et la gravité de ses traits en général, hésita :

— Tu les as sans doute prélevés sur des fragments d'herbe rougeâtre, puisqu'il semble là que ce soit leur terrain de prédilection...

Lewis planta son regard dans celui de sa femme :

— Tiens-toi bien, Lisbeth. Je viens d'examiner la poussière en suspension dans toute l'atmosphère : elle grouille d'animalcules, elle aussi ! Ce qui revient à dire que nous sommes environnés par ces êtres microscopiques.

La figure pâle de la diététicienne se crispa. Elle mordit ses lèvres charnues, avivant le sang, et dans son regard fulgura une lueur craintive.

— Mais... Mais à chaque inspiration, nous absorbons de ces micro-organismes. Nos muqueuses, chargées d'arrêter les poussières, en seront bientôt saturées. Crois-tu que nous sommes à la merci d'un danger biologique ?

Lewis eut des paroles rassurantes :

— Je ne le pense pas, car ces monocellulaires ne paraissent pas pathogènes. Ils n'appartiennent ni au règne des microbes, ni à celui des bactéries. Pourtant, ils jouent un rôle primordial, probablement biochimique, dans l'équilibre de la planète. Ce rôle m'échappe encore. Mon but est de le traquer. Je sens que je frôle la plus sensationnelle découverte de ma carrière.

La flamme anxieuse, un instant allumée dans les yeux d'Elisabeth, s'atténua :

— Je ne m'explique pas comment des êtres qui refusent de se reproduire en éprouvette puissent pulluler à l'extérieur. Le contraste est

saisissant.

— J'avoue aussi mon impuissance. Attendons-nous à une surprise de taille qui fera pâlir toutes nos conceptions sur la vie biologique.

A ce moment, la voix de Françoise retentit dans le couloir :

— Monsieur Lewis ! Monsieur Lewis ! Venez vite !

Le savant ouvrit la porte. Il se heurta à la jeune fille.

— Qu'arrive-t-il ?

— Un message de Kerreck et des autres. Je n'ai pas établi la communication, car j'ai préféré vous appeler.

— Vous avez bien fait, approuva le biologiste. Kerreck a peut-être des nouvelles importantes.

Tous trois, en toute hâte, se dirigèrent vers la cabine du commandant. Une sonnerie grésillait impérativement et, seule, la jeune Française l'avait perçue, l'infirmerie étant toute proche.

Lewis abaissa un contacteur surmontant un écran. Celui-ci s'éclaira et le visage de Kerreck apparut. Le contact était établi.

— Allô ! Lewis ? s'informa le commandant dont les traits étrangement pâles suscitaient une nouvelle inquiétude.

Le biologiste avala difficilement sa salive et entra dans le champ du téléviseur.

— Je vous entends parfaitement, commandant.

— O.K. ! Je vous parle depuis mon aérobulle. Nous venons de découvrir la race intelligente de cette planète.

Trois paires d'yeux agrandis d'étonnement se fixèrent sur l'écran. Le silence plana dans la cabine et Lewis le rompit, maîtrisant difficilement son émotion :

— Est-ce possible, Kerreck ? Quelle forme affecte cette race ?

— Elle est incontestablement humanoïde, bien que de profondes dissemblances la classent hors de la catégorie des Terriens. Je vous rappellerai, Lewis. Pour l'instant, j'ai trop à faire. Je tenais simplement à vous prévenir.

Là-bas, dans l'aérobulle, Kerreck avait coupé le contact. L'écran s'éteignit et le silence fut impressionnant. Hébétés, la doctoresse, Elisabeth et son mari se regardèrent, assommés par la nouvelle, incapables d'articuler un son.

CHAPITRE VII

La créature n'avait rien d'humain. Une tête énorme, semblable à celle d'un batracien, se greffait sur un cou épais. Des yeux globuleux, d'une extrême mobilité, éclairaient cette face à la peau légèrement écailleuse, ambrée. Deux ouvertures proéminentes dessinaient l'odorat, soulignées par une bouche assez large, dépourvue de dents.

Des jambes grêles, apparemment chétives, soutenaient un corps massif. Deux bras achevaient de composer à cette créature une attitude grotesque et repoussante.

Il fallait beaucoup de bonne volonté pour qualifier ce spécimen d'humanoïde. Par sa forme générale, incontestablement, il se rapprochait de l'homme. Comme ce dernier, il possédait des yeux, deux bras, deux jambes, une bouche. Mais là s'arrêtait la ressemblance. L'ensemble, pour un observateur terrien, n'était guère agréable à contempler.

Pourtant, Kerreck, Stockwell et Mole ne se lassaient pas d'admirer cet être difforme. Dissimulés derrière des quartiers de roc d'un jaune pâle, ils ne se gênaient pas pour étudier tout à loisir la bizarre silhouette. Ils la disséquaient véritablement du regard et ils notèrent – car certains détails leur échappaient encore – que l'être portait des espèces d'ouïes à la place des oreilles.

Les Terriens remarquèrent que la créature arborait une sorte de costume. Celui-ci, taillé dans une matière inconnue, enveloppait le torse et descendait à mi-cuisse. Sa couleur grisâtre scintillait faiblement, jetant même parfois des lueurs métalliques.

Cette simple constatation jeta un trouble chez Kerreck et ses compagnons. Si l'aborigène savait tisser la draperie qui protégeait son corps, cela dénotait de sa part une certaine culture qui excluait, à priori, l'hypothèse d'une vie primitive.

Bien entendu, il semblait trop tôt pour se faire une opinion définitive. Tant d'éléments se contrariaient ! Par exemple, si une race capable de se tisser une tunique existait sur cette planète, pourquoi une exploration aérienne ne découvrait-elle aucun vestige d'habitation ?

Kerreck se refusait à croire que la créature qu'il avait sous les yeux vivait dans des cavernes. Il émanait de cet autochtone une puissante impression d'assurance, d'intelligence. De plus, la présence, sur les épaules

musclées de l'indigène, d'une curieuse boîte apparemment métallique, fixée par des courroies, renforçait encore cette conviction.

Mac, qui revenait de l'aérobulle abandonné à trois cents mètres de là, après avoir envoyé son message vers le *Firstar*, se pencha à l'oreille de Mole :

— Avez-vous observé la boîte que cet individu porte sur le dos, comme un havresac ? L'utilité m'en échappe.

La boîte, aux formes géométriques, ne semblait pas d'un poids considérable. L'aborigène la véhiculait sans difficulté. Il est vrai que la créature, légèrement inférieure à la taille d'un homme adulte, paraissait animée d'une force herculéenne, malgré la fragilité de ses jambes.

Mole hocha la tête :

— La tunique me paraît découpée dans une substance extrêmement résistante. On dirait une feuille de métal, souple et imperméable. Nous avons devant nous un individu civilisé.

Kerreck mâchonna nerveusement son chewing-gum, comme il avait coutume de le faire en de telles circonstances.

— Un civilisé ! répéta-t-il, sceptique. Dans ce cas, dites-moi donc pourquoi nous n'avons pas encore découvert une seule ville ?

Le physicien eut une réponse acceptable :

— Les indigènes vivent peut-être dans des taupinières !

— Des cités souterraines ? Hum ! Possible... Mais ces agglomérations émergent forcément à l'extérieur par une issue quelconque. Or, les microfilms n'ont rien révélé de ce genre.

— Oh ! les microfilms ! grimaça Mole. Vous savez, je ne m'y fie guère. Certains ont été pris à plus de mille mètres et, malgré les téléobjectifs, les détails s'estompent. De plus, l'entrée des cités peut être habilement camouflée.

Kerreck leva les bras au ciel.

— Vous me découragez, Mole, et vous sapez toutes mes espérances !

Au même moment, Stockwell, d'un geste bref, invita ses compagnons au silence absolu. Une recrudescence d'attention burina brusquement les visages des trois observateurs terrestres.

La créature à tête de crapaud portait devant sa bouche l'orifice d'un tube relié à la mystérieuse boîte dorsale. Ses lèvres remuèrent faiblement et un borborygme incompréhensible s'échappa de son organe vocal.

L'aborigène « parla » brièvement Son colloque n'excéda pas une minute et plongea les trois Terriens dans un abîme de réflexion et de perplexité.

Le premier, Mole comprit la signification de ce message :

— Ils utilisent les ondes radioélectriques ! estima-t-il. La petite boîte n'est autre qu'un walkie-talkie.

Un nouveau sujet d'étonnement accapara l'attention de nos amis. Trois minutes venaient à peine de s'écouler depuis le moment où l'autochtone avait lancé son appel quand une silhouette se détacha dans les airs.

La nouvelle créature ressemblait en tous points à la première. Il eût été vain de chercher une différence de traits sur ces visages inexpressifs.

Le second indigène survint grâce à un mode de locomotion aérien inconnu, qui fascina les Terriens. Sa silhouette grotesque se balançait dans le ciel, à quelques mètres du sol et, détail ahurissant, aucune machine ne soutenait ce corps massif dont le poids atteignait certainement soixante-dix kilos, sinon davantage.

Le voyageur, maintenu par une force mystérieuse, plana avec une certaine grâce, en tout cas avec une extrême légèreté, au-dessus de son compagnon qui levait vers lui ses yeux globuleux. Puis, imposée par une volonté, la force de sustentation s'atténua et le nouveau venu amorça une chute lente. Il prit doucement contact avec le sol rocheux, plia mollement ses jambes grêles et, rétablissant définitivement son équilibre, il s'avança vers son camarade.

— Une onde porteuse ! souffla Mole à l'oreille de Kerreck.

La surprise était de taille. L'utilisation des ondes exigeait un degré de civilisation avancé et l'on se trouvait fort loin de l'intelligence primitive supposée par les Terriens. Les autochtones possédaient donc un sérieux bagage scientifique, peut-être supérieur à celui des hommes du système solaire.

Kerreck resta encore sceptique. Il ne capitula pas.

— La Nature a pu doter ces créatures d'un moyen de transport. La fragilité de leurs membres inférieurs ne leur permet sûrement pas de fournir des marches longues et épuisantes. Pour remédier à cette carence, le Créateur a donné à ces êtres la faculté de voler.

Stockwell, évitant le moindre bruit, rampa vers ses compagnons. Il avait entendu les dernières paroles du commandant.

— Voler ? rétorqua-t-il avec assurance. Certainement pas. Il faudrait une paire d'ailes naturelles. Or, l'examen n'a révélé la présence d'aucun de ces accessoires.

— Chut ! intima Mole, plaçant un doigt sur ses lèvres. Observons plutôt ce que mijotent les deux créatures.

Celles-ci, visiblement, se concertaient. A nouveau, leurs bouches édentées émirent des borborygmes inintelligibles. A plusieurs reprises, le premier indigène tendit sa main – terminée par six doigts – vers l'endroit où se dissimulaient les Terriens. Persuasif, il montrait une sorte de boussole qu'il portait à la ceinture et sur le cadran de laquelle s'allumaient des points lumineux.

« Des bio-ondes ! pensa immédiatement Kerreck à la vue du minuscule appareil. Je suis à peu près certain, maintenant, que nous sommes découverts. »

Du coup, il révisait sa position vis-à-vis des aborigènes. Des créatures utilisant des bio-ondes ne pouvaient pas être des primitifs. Kerreck songeait que c'était son propre détecteur biologique qui lui avait permis de découvrir le premier être humain de la planète. Encore ces appareils étaient-ils souvent imprécis et ne réagissaient-ils pas à n'importe quel organisme biologique.

Kerreck revit, par la pensée, les derniers événements.

Les aérobules, quittant le *Firstar*, s'étaient éloignés rapidement, prenant de la hauteur. Bientôt, après une randonnée sans histoire, ils avaient atteint les montagnes.

Le décor n'avait rien d'engageant. Comme l'avait montré les microfilms d'exploration, des failles profondes alternaient avec des plateaux et des pics hérissés. C'est sur l'un de ces plateaux que Kerreck avait découvert l'autochtone à tête de crapaud.

Le bio-ondes, fixé à son poignet, avait réagi à plusieurs reprises, émettant une pâle luminosité sur le fond noir de la plaque sensible aux radiations corporelles. Mais la sensibilité de l'appareil s'exagérait justement souvent sous diverses influences climatologiques et Mac ne s'y fiait guère. A peine servait-il à titre informateur.

Bref, le bio-ondes avait décelé une masse organique importante, dépassant le stade animal, puisque le rayonnement corporel émanait du cerveau. Kerreck avait eu juste le temps d'immobiliser son aérobule derrière l'ombre d'un pic dénudé et il avait aperçu la créature à peau

écailleuse et ambrée. Il s'était même demandé si l'indigène ne l'avait pas repéré, par réciprocité.

Mac, immédiatement, avait prévenu ses compagnons. Stockwell et Mole s'étaient bien gardés d'entrer dans le champ de vision de l'aborigène. Evoluant à basse altitude, à l'abri d'une corniche surplombant un abîme impressionnant, ils s'étaient posés sur le plateau. Abandonnant leurs véhicules entre d'énormes quartiers de roc, de façon à les dissimuler à tout regard compromettant, ils s'étaient avancés prudemment, de rocher en rocher.

Maintenant, devant les manifestations d'intelligence des deux êtres, ils se perdaient en conjectures sur les intentions de ces humanoïdes. Étaient-ils animés de bonnes idées ou bien se montreraient-ils brusquement hostiles ?

Dans l'expectative, Kerreck vérifia que son pistolet à bio-rayons jouait bien dans sa gaine. Mais il n'était décidé à se servir de son arme qu'à la dernière extrémité.

Mac observait le manège des deux inquiétants personnages, silhouettes saisissantes, figées dans ce décor chaotique, bouleversant symbole de la pluralité des mondes. D'étranges réflexions se pressaient dans son esprit enfiévré. Il ne comprenait pas, par exemple, comment des êtres aussi intelligents n'avaient pu encore localiser le *Firstar*. Or, aucun autochtone ne s'était manifesté dans la grande plaine d'herbe rougeâtre. Aucun d'eux n'avait sillonné le ciel, au-dessus du vaisseau stellaire.

Un soupçon effleura Kerreck. Et si la disparition de l'antilope-tortue...

Mac n'acheva pas sa pensée. Il tressaillit, brutalement ramené au réalisme par la main vigoureuse de Stockwell qui le secouait.

— Attention, commandant... Les aborigènes se dirigent vers nous.

Kerreck, au risque de se démasquer – mais était-ce bien la peine de se cacher maintenant ? — avança encore sur les coudes, en rampant. Un caillou aiguisé lui laboura le ventre et il grimaça de douleur. Se mordant les lèvres pour ne pas gémir, il releva avec précaution la tête et lança un coup d'œil entre les deux gros rochers qui le masquaient encore à la vue des humanoïdes à peau écailleuse et ambrée.

Son champ de vision s'élargit. Il distingua les deux aborigènes qui, côte à côte, progressaient avec lenteur vers lui. Leurs jambes grêles fléchissaient sous le poids de leurs corps massifs, mais ces membres d'aspect débile disposaient en réalité d'une solide robustesse.

A aucun moment, les indigènes n'utilisèrent leurs ondes porteuses. Kerreck nota l'absence de toute arme, soit dans leurs mains, soit à la ceinture. Mais Mac se méfiait des ondes, invisibles, terriblement efficaces et promptes.

Une vive animosité, voisine de l'inquiétude, régna chez les trois Terriens. Mole et Stockwell, conscients d'un danger encore imprécis, tirèrent leurs pistolets de leurs gaines.

— Rentrez ça immédiatement ! proféra Kerreck à voix basse, ponctué d'un geste impératif. Vous allez demeurer ici et vous n'interviendrez que si je vous en donne l'ordre. Compris ?

— O.K., dit rapidement Mole. Mais qu'allez-vous faire ?

Le commandant dévoila ses batteries. Il se releva sur les genoux et frotta son ventre endolori.

— Il ne faut absolument pas donner l'impression d'avoir peur. Je vais me porter à la rencontre des deux indigènes.

— Vous êtes fou ! s'effraya l'Anglais. Nous vous accompagnons.

— Non ! intima Mac froidement. Ce n'est pas une question d'honneur qui me pousse, mais je tiens à assurer ma sécurité. Vous me serez beaucoup plus utiles en demeurant derrière ces rochers qu'en m'accompagnant.

Mole et Stockwell tentèrent vainement de dissuader leur chef. Peut-être allaient-ils employer les grands moyens et le retenir de force, mais Kerreck, brusquement, devinant leurs projets, déjoua leur vigilance. D'un bond, il se démasqua et marcha résolument vers les deux aborigènes qui, à sa vue, s'arrêtèrent net, apparemment surpris.

Les représentants des deux planètes s'affrontèrent Kerreck soutint le double regard globuleux fixé sur lui. Il avait le léger avantage de la taille. De plus, il sentait derrière lui la présence rassurante de ses compagnons, pistolets au poing.

Le mécanicien et Mole retenaient leur respiration. Allongés sur le sol, le doigt sur la détente de leurs armes, ils voyaient dans l'interstice des rochers se découper les larges épaules du commandant, puis, par-delà, les corps massifs à peau écailleuse.

Moins de vingt mètres séparaient Mac des aborigènes, d'abord surpris, puis soudain prodigieusement intéressés. Les yeux globuleux détaillaient l'américain et celui-ci maîtrisait difficilement sa nervosité.

Imperceptiblement, les deux créatures grotesques avancèrent. Leur attitude prouvait qu'elles n'avaient nullement peur du Terrien, bien au

contraire. Peut-être, selon leurs conceptions, le jugeaient-elles même inoffensif.

Kerreck ne perdait pas un mouvement des indigènes. Ceux-ci, lentement, observant les réactions de l'Américain, continuaient leur progression.

Mac serra les poings et resta immobile, le souffle court. Son cœur cognait à grands coups précipités dans sa poitrine. La sueur ruisselait dans son dos et finissait par le glacer.

Brusquement, les deux êtres s'élevèrent de terre. Ils bondirent, probablement de connivence, et le commandant du *Firstar* n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Il se sentit brutalement saisi sous les aisselles et soulevé dans les airs par une force invincible.

Il vit le sol s'amenuiser rapidement. Il gigota avec énergie, mais ses adversaires, nullement gênés par ce surcroît de poids, le tenaient solidement et prenaient encore de l'altitude, se soustrayant ainsi à la riposte de Stockwell et de Mole.

Avec effroi, Mac songea que si ses ravisseurs lâchaient prise, il tomberait dans le vide d'une hauteur de plus de trois cents mètres et s'écraserait sur les rochers.

Il frémit, puis, constatant que les deux indigènes réglaient admirablement leur vol et ne manifestaient visiblement aucune fatigue – bien qu'ils eussent quatre-vingts kilos au bout des bras – il se rassura. Le rythme de ses pulsations s'apaisa et la formidable impression de ce voyage à travers les airs, sans le soutien d'une quelconque machine, lui procura une détente salutaire.

Il se fia à la vigilance des deux créatures. Il songea à la fable de la tortue et des deux canards. Il était la tortue. Ce rôle ne lui plaisait guère mais force lui était de se résigner.

Il commença ainsi un curieux voyage, vers une destination inconnue. L'onde porteuse les véhiculait à une allure assez vive car le vent fouettait rudement les visages.

Kerreck reprit espoir. Stockwell et Mole, très certainement, se lanceraient à la poursuite du trio. Mais les fugitifs possédaient une avance appréciable et les aérobulles étaient assez éloignés. Il faudrait encore perdre un temps précieux pour parvenir jusqu'aux appareils.

Mac sonda le ciel. Il n'aperçut pas les aérobulles. Du reste, de nombreux pics montagneux formaient d'incessantes barrières et les deux

indigènes-volants les contournaient habilement, sans difficulté. Stockwell et Mole risquaient de perdre définitivement la trace des fuyards.

Alors, Kerreck en prit son parti. Il ferma ses yeux rougis par le vent de la course et s'abandonna à son destin.

CHAPITRE VIII

Fascinés de stupeur et d'effroi par l'imprévisible comportement des deux autochtones, Mole et Stockwell demeurèrent un instant désorientés.

Ils avaient bien vu les créatures à tête de batracien avancer imperceptiblement vers Kerreck, mais ils ne supposaient pas que le drame se préciserait avec une telle promptitude.

Lorsqu'ils réalisèrent que le commandant venait tout simplement d'être kidnappé, il était trop tard, désespérément trop tard ! En vain, ils se dressèrent d'un bond, se démasquant brutalement, en brandissant leurs pistolets inutiles.

Ils ne songèrent pas une seule seconde à tirer, du reste. En admettant que les bio-rayons foudroient les deux ravisseurs – et tout permettait de le penser, — cette initiative ne pouvait que hâter la mort de Mac. Celui-ci s'écraserait au sol, achevant ainsi une existence glorieuse sur cette planète d'Alpha du Centaure.

Mole et Stockwell restèrent donc là, racinés à la terre, hébétés, leurs armes à la main. Ils contemplaient l'ahurissant spectacle de leur chef enlevé dans les airs sous leurs yeux impuissants.

Le premier, Mole retrouva son sang-froid :

— Aux aérobulles, vite !

Les deux hommes prirent le pas de course. Rapidement, Stockwell devança le gros Mole, soufflant, transpirant, peu habitué à ce genre de gymnastique. Quand le physicien parvint devant son aérobulle, l'appareil de l'Anglais s'élevait verticalement dans le ciel.

Mole sauta sur le siège, ferma le cockpit, et lança ses réacteurs ascensionnels. La sphère transparente rejoignit celle du mécanicien.

Les recherches commencèrent, aidées par les bio-ondes. Mole et Stockwell ne perdaient pas de vue la plaque ultra-sensible de l'instrument, mais à aucun moment, une luminosité quelconque n'estompa le noir de la plaque.

Le physicien entra en communication radio avec son compagnon :

— J'ai bien peur, Stockwell, que les bio-ondes ne nous servent pas à grand-chose. Kerreck est déjà loin, et ses radiations corporelles ne peuvent plus parvenir jusqu'à nous.

— Possible, admit l'Anglais. Dans ce cas, nous nous passerons des bio-ondes. Il est de notre devoir de continuer nos recherches.

— Evidemment, soupira Mole, pas question d'abandonner le commandant. Mais ces sales pics rocheux gênent la visibilité. Nous jouons à cache-cache entre les sommets déchiquetés et je n'apprécie pas particulièrement ce jeu.

Le silence se rétablit entre les deux hommes. Comme des bulles de savon, légères, translucides, les sphères voletaient de droite à gauche avec une maniabilité extraordinaire. Hop ! Elles franchissaient en souplesse une éminence, d'un bond. Elles contournaient habilement les pics chaotiques, rasaient audacieusement les plateaux, se balançaient au-dessus des abîmes effrayants.

Les yeux des pilotes sondaient constamment le sol. Mais les minutes s'égrénaient sans apporter le moindre soupçon d'espérance. Le découragement entamait déjà les esprits.

Après une vaine heure d'efforts, Mole se pencha sur l'interphone. Sa voix était celle d'un homme déprimé :

— Voulez-vous mon avis, Stockwell ? Kerreck et ses ravisseurs ont atterri quelque part. Peut-être nous épient-ils avec ironie, dissimulés dans quelque anfractuosité de rocher.

— Mais les bio-ondes... intervint l'Anglais.

— Je sais, les bio-ondes n'ont pas réagi. Mais il ne faut mettre en ces appareils qu'une confiance limitée. Pour ma part, je pense que les bio-ondes manquent de précision et ne sont pas encore au point.

— Dites donc ça à Morisson, leur inventeur ! Il sera content.

— Je me moque de Morisson. Ce biologiste n'a jamais quitté la Terre. J'aimerais le voir dans notre situation et il comprendrait rapidement que ses bio-ondes exigent des modifications.

— O.K., grommela le mécanicien, inutile de vous emballer. Que suggérez-vous ?

Mole réfléchit quelques secondes et pour une fois, conscient de ses responsabilités, fit preuve de décision :

— De deux choses l'une : ou bien nous poursuivons de vaines recherches dans le but de retrouver Kerreck, et, dans ce cas, nous risquons de nous éloigner fortement du *Firstar* ; ou bien nous regagnons le camp où Lewis doit du reste s'inquiéter à notre sujet, après l'appel du commandant. Qu'en pensez-vous, Stockwell ?

Mis au pied du mur, l'Anglais hésita, partagé entre les deux alternatives. Mole s'impatientait :

— Alors, votre avis ?

— Heu...

— Allons, Stockwell, prenez carrément position.

— Eh bien ! à parler franc, nous devrions secourir Kerreck. Il est le commandant du bord.

Mole tenta de dissuader le mécanicien. Il démontra le caractère illusoire de la mission :

— Autant chercher une aiguille dans une meule de foin ! Moi aussi j'aimerais retrouver Kerreck, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. La nuit approche. Vous connaissez les nuits sur cette diable de planète. Elles sont épaisses, obscures. Nous risquons de nous égarer. De toute façon, avec l'arrivée des ténèbres, nous serons obligés d'interrompre nos recherches. Nous ferions mieux de regagner le *Firstar*. Dès demain, bien entendu, nous reprendrons l'air.

— D'accord, accepta l'Anglais, je me range à votre suggestion, puisque vous tenez tant à rentrer au bercail.

Le physicien parut ennuyé. Son front s'assombrit :

— Je ne voudrais pas vous imposer un ordre, Stockwell. A aucun moment, je ne tiens à me substituer à Kerreck. Libre à vous, de poursuivre vos investigations. Mais je vous donne ce conseil à titre purement confraternel, et parce que je suis plus âgé que vous.

— En route pour le *Firstar* ! conclut le mécanicien, faisant pivoter son aérobulle.

De conserve, les deux appareils rebroussèrent chemin. L'aridité des montagnes s'estompa sous leurs pas et fit place au déroulement moutonneux de la grande plaine herbeuse.

— Nous nous occuperons de ramener l'aérobulle de Kerreck au camp, dit encore Mole, alors que la puissante silhouette du *Firstar* se découpait sur l'horizon crépusculaire.

L'arrivée de Mole et de Stockwell suscita l'inquiétude chez Lewis qui, depuis un certain temps déjà, scrutait le ciel en compagnie des deux femmes.

A peine les aérobulles touchèrent-ils le sol que le biologiste se précipita, une inévitable question aux lèvres :

— Où est Kerreck ?

Posément, Mole descendit de son appareil et referma le cockpit. Il lança un regard interrogateur vers l'Anglais mais celui-ci, d'un geste, lui suggéra de parler.

Le physicien, sans omettre le moindre détail, raconta les derniers événements. Il narra la rencontre avec les deux créatures à tête de batracien, puis acheva son récit par l'enlèvement spectaculaire du commandant.

Lewis, Françoise et Elisabeth étaient atterrés. Ils portaient beaucoup d'estime au chef de l'expédition et la perspective de perdre à jamais cet homme d'une trempe exceptionnelle qui, plus d'une fois, avait donné la preuve de son courage, leur paraissait intolérable.

Le biologiste ne dissimula pas ses craintes :

— Nous ne reverrons jamais Kerreck, dit-il sombrement.

Mole tenta de ramener la confiance.

— Allons, pas de découragement, voulez-vous ? Demain, nous poursuivrons les recherches. Nous les avons interrompues à cause de la nuit.

— Vous avez bien fait, approuva Lewis. Du reste, votre devoir était de nous prévenir autrement que par radio. Dès l'aube, je me joindrai à vous.

Françoise et Elisabeth s'avancèrent, une inébranlable détermination sur le visage :

— Nous rechercherons, nous aussi, le commandant.

— Mais le *Firstar* ne peut demeurer seul ! s'exclama Mole.

L'argument n'entama nullement l'obstination des deux femmes. La doctoresse montra vite que leur décision s'avérait irrévocable :

— Le vaisseau n'a pas besoin de gardien. Personne ne viendra l'enlever durant notre absence. Songez donc qu'à cinq, nous augmentons notablement les chances de succès.

— D'accord convint le physicien, ébranlé et au fond ému par la volonté de Françoise et d'Elisabeth. Vous nous accompagnerez. Mais n'oubliez pas que désormais nous savons qu'il existe une vie intelligente sur cette planète.

La nuit était maintenant définitivement tombée. Des ténèbres épaisses environnaient l'astronef. Lisbeth sonda l'obscurité d'un œil craintif :

— Pensez-vous que le commandant puisse courir un danger quelconque entre les mains des autochtones ?

— Je l'ignore totalement, dit Mole. Nous ne pouvons que nous livrer à des suppositions. Les aborigènes ont agi sous un motif qui nous échappe.

Peut-être estimaient-ils plus rationnel d'enlever Kerreck, afin de l'examiner plus tard tout à loisir et lui arracher éventuellement des renseignements ? N'oubliez pas que nous autres, Terriens, constituons pour les habitants de cette planète une curiosité biologique. Imaginez que la réciprocité se fût produite, c'est-à-dire qu'un astronef en provenance du Centaure se soit posé sur la Terre. Quelles auraient été nos réactions ?

Stockwell alluma une cigarette.

— Si je me trouvais à la tête de la commission chargée des relations avec les extra-terrestres, j'ordonnerais immédiatement la capture de l'un d'eux. Probablement les spécialistes de la vivisection s'occuperaient-ils de lui afin d'étudier le comportement de ses organes dans notre atmosphère et aussi, il faut bien l'avouer, par sentiment de curiosité physiologique.

— Ah ! Taisez-vous hurla la doctoresse, se dressant brusquement de l'échelon sur lequel elle était assise. Je me demande comment des civilisés – du moins des hommes qui se prétendent ainsi – peuvent concevoir de telles abominations ! A peine oserions-nous disséquer un animal. Comment, Stockwell, pouvez-vous envisager aussi froidement cette inhumaine monstruosité ? Vous n'êtes pas digne de figurer à la tête d'une telle commission.

L'Anglais fuma quelques secondes en silence, il s'amusait fort de l'attitude outrée de la jeune française. Œil hagard, cheveux hérissés, doigts crispés, elle présentait tous les symptômes de la suffocation. Sa respiration était courte, sifflante.

Le mécanicien, en dépit des circonstances dramatiques, esquissa un léger sourire. Habilement, il atténua la portée de son jugement personnel :

— O.K., mademoiselle Jamot, mon absence de compétence ne me permettrait pas de briguer un poste de chef de commission. Mais je connais les savants. Leur boulot est de découvrir la vérité par tous les moyens. D'autre part, je me permets de vous le rappeler, pour certains théoriciens, l'homme ne constitue qu'une branche du règne animal, un animal évolué, certes, intelligent. Qu'ajouter de plus en évoquant les humanités interstellaires ?

Lisbeth prit parti pour la doctoresse. Visiblement, les avis se partageaient et l'on aurait bien aimé connaître le point de vue de James Lewis, mais Mole coupa court à toute scission :

— Un conseil : prenons du repos. Demain, la journée s'annonce rude. Donnez-nous notre ration de vitamines. Monsieur Lewis.

— Le pain quotidien ! psalmodia l'Anglais, écrasant son mégot sous le talon de sa botte.

Françoise haussa les épaules et gravit l'échelle. Un mot obsédant la hantait : vivisection. Elle imagina une multitude d'organes encore mouvants sur une table chirurgicale. Elle eut la nausée.

Puis, tout naturellement, elle songea à Kerreck.

*

* *

Dans l'aube limpide, les cinq aérobulles voltigeaient, gracieux, élégants papillons diaphanes striés des premiers rayons de soleil. Ils bondissaient au-dessus des mamelons musclés, se jouaient des précipices, tournoyaient inlassablement autour des pics décharnés, épines de roc plantées dans la chair vive de la montagne.

Infatigable, la ronde se poursuivait au-dessus du fascinant décor. Mole pilotait l'appareil de Kerreck et cette simple formalité déchaînait chez lui une émotion intense.

Kerreck !

Mole frôlait de sa main des objets familiers au commandant. Dans un boîtier du tableau de bord, il découvrit même un paquet de chewing-gum entamé.

Une vague de nostalgie assaillit le physicien et s'infiltra au plus profond de son être. Il se demanda si Mac reverrait la Terre et s'il récolterait le fruit de ses efforts.

Jusqu'à midi, les recherches se poursuivirent. Chaque bulle fouillait un périmètre assigné à l'avance. Mole coordonnait les investigations, centralisait les renseignements. Mais les bio-ondes, fréquemment consultées, demeuraient désespérément noires. Les regards s'usèrent en vain contre les corniches, les gouffres, les plateaux, partout où Kerreck et ses ravisseurs pouvaient se dissimuler.

Les sphères transparentes prenaient parfois des risques énormes, descendant souvent jusqu'au fond des précipices. A peu près sans interruption, les pilotes actionnaient les sirènes d'alarme, lugubres hurlements dans le silence glacial de la montagne hostile, appels dramatiques et désespérés dans l'espoir de guider le disparu.

Plusieurs fusées à charge de magnésium, lancées des aérobulles, éclatèrent dans le ciel à l'issue d'un sillage de feu. Si le commandant apercevait l'une de ces fusées éclairantes, il saurait au moins que cinq intrépides étaient à sa recherche et ne l'abandonnaient pas.

L'espérance s'effritait au fil des minutes. Déjà, les visages reflétaient le découragement. Et Mole, promu au grade de lieutenant, allait donner l'ordre de rallier le *Firstar* lorsque la voix de Lewis résonna à ses oreilles, par l'intermédiaire de l'interphone.

— Mole ! Mole ! Je viens de découvrir Kerreck. Il gît sans connaissance au fond d'un ravin. J'ai peur que l'irréparable se soit accompli.

— Tâchez de vous poser, Lewis, hurla le physicien, défiguré par l'inquiétude. Je donne l'ordre à tous de vous rejoindre immédiatement.

Bientôt, quatre aérobulles survolaient le ravin tragique. Au-dessous d'eux s'allongeait la cicatrice profonde d'une gorge hérissée d'arêtes rocheuses. Sur un entablement, à moins de cent mètres du fond de la crevasse, Lewis avait réussi à poser son appareil. Mais, par gestes, il fit signe qu'il avait besoin d'aide.

La corniche, par bonheur assez spacieuse, accueillit sans trop de difficulté les quatre autres sphères. Les pilotes, graves, sautèrent sur le sol et rejoignirent hâtivement le biologiste, penché dangereusement au-dessus du vide vertigineux.

Cinq regards sondèrent l'abîme. Kerreck gisait sur le dos au fond du ravin. Il ne bougeait pas.

— L'aérobulle ne peut atterrir près du commandant, mais un pilote expérimenté a des chances de frôler le fond du gouffre et peut y déposer un homme. Nous ramènerons le commandant dans un filet.

Stockwell se porta volontaire. Sa souplesse, son jeune âge et sa robustesse le désignaient, en effet, comme le plus qualifié. Mole se proposa de piloter l'aérobulle.

Les préparatifs commencèrent aussitôt dans un silence religieux. Tous présageaient le drame atroce, mais aucun n'émit le moindre diagnostic. Peut-être restait-il un ultime espoir. Le miracle était-il possible ?

Bientôt, l'appareil piloté par Mole s'éleva, emmenant le filet dans les airs. Stockwell, prisonnier de la nasse, fit signe à ses compagnons demeurés à terre que tout allait bien.

Lentement, l'appareil, piloté par Mole, s'éleva, emmenant le filet dans les airs. Stockwell, prisonnier de la nasse, fit signe à ses compagnons

demeurés à terre que tout allait bien.

Lentement, le physicien amorça sa chute. Il descendit avec prudence, risquant au moindre écart de heurter la paroi verticale. L'entablement se trouvait maintenant au-dessus de lui.

Un terrible soupçon effleura John Mole. Le bio-ondes restait noir. Or, si le cerveau de Kerreck émettait encore des radiations corporelles, elles devraient être captées par l'appareil.

Doucement, sans heurts, le filet se posa au fond du gouffre, non loin du corps du commandant. Prestement, l'Anglais se libéra des mailles et s'approcha de Mac.

Il resta figé par l'horrible spectacle. Kerreck avait les yeux fixes, vitreux. Sa tête renversée portait une plaie béante, affreuse, d'où s'échappait un flot de sang coagulé.

Terriblement bouleversé, Stockwell se baissa. Sa main frôla les paupières de l'Américain et celui-ci retrouva un visage plus paisible. A tout hasard, il tâta le poulx. Il ne battait plus. Le corps était même presque froid. L'accident avait dû survenir pendant la nuit. Kerreck avait peut-être glissé malencontreusement, à moins que ses ravisseurs l'eussent jeté volontairement au fond de ce gouffre.

— Mon commandant ! balbutia le mécanicien, faisant le signe de croix. Vous n'aviez pas mérité une mort semblable. Nous vous regretterons tous.

Une larme perla dans les yeux de l'Anglais. Il l'écrasa furtivement. Il avait passé plus de quatre ans aux côtés de Kerreck et il ne pouvait oublier la rude mais sincère amitié de son chef.

Pâle, il leva la tête et aperçut l'aérobulle de Mole. Déjà, ce dernier avait conscience de la tragédie. Lui aussi se signait.

Stockwell leva la tête beaucoup plus haut, vers l'entablement rocheux. Trois silhouettes anxieuses se penchaient, encore ignorantes du drame, mais préparées à la pire des catastrophes.

CHAPITRE IX

La nuit noire, obscure, de la planète centaurienne, enveloppait le *Firstar*. Un silence pesant ouatait tous les gestes des astronautes. Mole, sur la pointe des pieds, entra dans l'infirmierie transformée en chapelle ardente.

Il se signa, la gorge nouée. Il aurait voulu parler, exprimer tout haut ses sentiments, dire au moins encore une fois : « Mon commandant », mais il y renonça. La vision de ce corps immobile, couché sur le dos, les bras ramenés sur la poitrine, le fascinait.

Kerreck reposait, le visage calme, détendu. On aurait juré qu'il dormait de son sommeil paisible. Seulement, il dormait d'un sommeil éternel, duquel on ne se réveillait jamais. Jamais, non plus, Mole ne reverrait le commandant mâchonner son éternel chewing-gum.

Deux cierges veillaient en permanence sur Kerreck, l'encadrant de leur lueur fumeuse, un peu vacillante. Ils dissolvaient curieusement les ténèbres, sculptant les formes imprécises, tout en versant leurs larmes de cire qui se figeaient aussitôt dans la même immobilité que la mort.

Mole poussa un énorme soupir dont l'écho se répercuta craintivement entre les parois métalliques de l'immense nef. Puis, détournant les yeux du spectacle affligeant, il s'éloigna en refermant la porte, ombre fantomatique dans les couloirs déserts saturés de lumière crue.

Il émergea du sas, s'arrêta en humant la brise nocturne chargée de parfums indéfinissables et, pensif, descendit les échelons. Il s'assit sur la dernière traverse, les pieds posés sur le sol envahi par l'herbe rouge, victorieuse des acides et des rayons thermiques.

Il était seul, immensément seul. Les autres dormaient. Du moins essayaient-ils de dormir. Mais il semblait difficile de trouver le sommeil alors qu'à quelques pas Kerreck attendait d'être enfoui dans cette terre inconnue, mystérieuse, qu'il avait abordée et qui, maintenant, le garderait jalousement à jamais.

Mole alluma une cigarette. Le point rougeoyant de son briquet à auto-combustion troua la nuit comme une luciole. La fumée se dispersa à regret, en s'étirant paresseusement.

Brusquement, le physicien se dressa. Il jeta sa cigarette et l'écrasa sous son talon. Confusément, il avait senti une présence derrière lui.

Il se retourna. Il ne s'était pas trompé. Au sommet de l'échelle amovible, une silhouette s'encadrait, indistincte. Lentement, elle commença à descendre les échelons.

Mole recula de quelques pas. Il ne savait pas bien s'il rêvait. Tout chancelait autour de lui. Il essaya de donner un nom à cette ombre mouvante qui avançait vers lui. L'athlétique corpulence de l'homme le fascinait.

L'être s'arrêta dès qu'il eut posé le pied à terre. Il contempla Mole avec un certain étonnement, puis, paraissant soudain le reconnaître, il ouvrit la bouche :

— Avez-vous une cigarette, Mole ?

Le physicien claquait des dents. Une sueur froide l'inondait. Sa gorge n'était plus qu'un paquet de nœuds. Il resta là, immobile, hagard. Puis, reculant encore d'un pas, il se voila la face.

Jambes écartées, la silhouette le dévisageait. Elle devait trouver déconcertante son attitude.

— Je vous ai demandé une cigarette, Mole. Vous êtes sourd ? Vous fumiez, il y a une minute à peine.

Les lèvres blanches de Mole remuèrent faiblement. Avec difficulté, des sons sortirent :

— Je... heu... Certainement, commandant !

Il tira son paquet de sa poche et le tendit machinalement au fantôme de Kerreck. Car cela ne pouvait être qu'un fantôme. Tout était si bizarre sur cette planète !

La main droite du commandant s'avança, saisit la cigarette et la porta à sa bouché. Il tâta ses poches.

— Je n'ai pas de feu.

Mole approcha son briquet. La flamme tremblait dans sa main. Kerreck s'en aperçut.

— Vous semblez bien nerveux, Mole. Que se passe-t-il ? Et... dites-moi la vérité. Je me suis réveillé à l'infirmerie, entre deux cierges. J'avais l'impression de me trouver sur un lit funéraire.

Le physicien avala sa salive. Sa pomme d'Adam montait et descendait sans cesse dans son gosier asséché. Son regard demeurait d'une fixité effrayante.

— On vous a découvert mort dans les montagnes, mon commandant.

Kerreck expulsa une violente bouffée de fumée. Visiblement, il ne prenait pas Mole au sérieux. L'étonnement se peignait sur ses traits.

— Hein ? J'ai passé l'âge des plaisanteries.

— Je vous assure. Demandez à Lewis ou à Stockwell. Souvenez-vous, commandant... Les montagnes, les humanoïdes ailés, à la tête de batracien.

Un éclair fulgura dans l'esprit du commandant. Il se revit, plusieurs heures en arrière, enlevé dans les airs par des créatures inconnues.

— Je... je me souviens maintenant ! hoqueta-t-il, brutalement replongé dans la terrible réalité. Je me suis échappé de leurs griffes. Puis j'ai glissé vers l'abîme.

— On vous a retrouvé avec une plaie béante, affreuse, à la tête. Françoise Jamot n'a pu que constater votre mort. Nous ne pouvions plus rien pour vous. Aussi jugez de ma stupéfaction en vous voyant réapparaître... vivant !

Kerreck s'assit sur l'échelle. Il avait besoin de réfléchir intensément. Tout se brouillait sous son crâne. Un trou existait dans sa mémoire, qu'il ne parvenait pas à combler.

— Voyons... voyons. Une blessure à la tête, dites-vous ?

— Oui... et qui a entraîné votre décès.

Le commandant tira sur sa cigarette. Il passa la main dans ses cheveux et ne ressentit aucune douleur particulière.

— Je... Je n'ai pas de blessure, confia-t-il.

— Vous n'avez PLUS de blessure, rectifia Mole. Voilà toute la différence. Rappelez-vous Stockwell et sa coupure occasionnée par l'herbe rougeâtre.

— Oui... je... je comprends. Moi, aussi, j'ai subi une guérison instantanée, miraculeuse. Toutes mes cellules détruites ont été régénérées par un processus que j'ignore. Mais, si comme vous l'affirmez, j'avais cessé de vivre...

— Vous étiez mort, incontestablement. D'autre part, Lewis assure que l'atmosphère de cette planète grouille d'animalcules, genre de monocellulaires dont il reste à définir les propriétés. Une sorte d'intelligence semble animer ces êtres microscopiques qui ne se manifestent que sous certaines conditions biologiques, en faveur d'éléments exceptionnels.

— Des animalcules... répéta Kerreck, songeur. Nous en avons déjà découvert sur l'herbe rougeâtre. Il en existe partout et ces bestioles ont le

pouvoir de se reproduire à volonté. Quelle place exacte occupent-ils sur cette planète ?

Kerreck jeta sa cigarette. Il monta quatre à quatre les échelons, se rua dans la coursive, sans aucun respect pour le sommeil de ses compagnons, et pénétra en coup de vent dans la cabine du biologiste.

— Lewis ! Lewis ! Réveillez-vous, bon sang ! hurla-t-il en secouant le mari de Lisbeth. C'est moi, Kerreck. Je ne suis pas mort, comme vous le pensiez. Il faut que vous expliquiez ma résurrection.

Lewis ouvrit les yeux. Il aperçut le commandant penché sur lui. Alors, il crut s'éveiller d'un cauchemar.

*

* *

Françoise laissa retomber le stéthoscope avec une espèce de fausse résignation. Elle soupira et jeta un regard admiratif sur le torse musclé de Kerreck.

— Vous pouvez vous rhabiller, commandant.

Kerreck haussa les épaules. Il n'aimait pas être examiné comme une bête curieuse. Pourtant, sur les instances pressantes de Françoise et de Lewis, il s'était plié à un examen médical approfondi.

Il agrafa sa chemise en tissu synthétique et déplia un chewing-gum. Il commença une lente mastication et personne ne parut choqué. D'abord, chacun connaissait la manie de Kerreck. Ensuite, ses compagnons étaient trop heureux de pouvoir observer à nouveau, avec bonhomie, le geste devenu rituel de l'homme du Kentucky.

— Alors ? grogna Kerreck, sollicitant une explication de la part de la doctoresse.

— Vous êtes en parfaite santé, assura la jeune Française. L'examen radiologique ne décèle aucune anomalie dans vos organes et je puis vous affirmer que votre organisme n'a subi aucune modification interne.

— En somme, conclut le commandant, je me porte aussi bien qu'avant mon accident.

— Je dirais même mieux, confirma Lewis. La régénérescence de vos tissus a effacé toute trace de fatigue. Je n'irais pas jusqu'à comparer que vous avez fait peau neuve, mais il y a un peu de ça.

— O.K. ! fit Kerreck. L'essentiel est que je me retrouve vivant, après avoir trépassé. Je ne sais pas si les physiologistes de la Terre apprécieront mon histoire, à mon retour, mais le scepticisme brillera dans leurs yeux. Comme je les comprends ! En termes clairs, je serai le premier homme à ressusciter ! C'est une référence qui m'attirera certainement de la publicité, mais aussi pas mal d'embêtements. Pourtant, nous ne pouvons passer sous silence un tel événement.

Kerreck s'approcha de James Lewis.

— Ce qui vient de m'arriver, unique dans les annales d'un homme, ressort du domaine de la biologie. Je pense, Lewis, que vous êtes en mesure d'expliquer le fait.

Le mari de Lisbeth, devenu le point de mire de tous les regards, s'anima lentement. Ses gestes devinrent de plus en plus nerveux. Ses prunelles étincelèrent. Au seuil d'un prodigieux mystère, il pensait que les lois de la biologie n'étaient pas universelles.

— Il est certain, Kerreck, que vous avez subi une transformation cellulaire. Un élément d'origine externe, caractéristique à cette planète, a provoqué une multiplication spontanée de cellules fraîches destinées à remplacer vos cellules détruites lors de votre accident. Alors qu'en réalité une plaie se cicatrice grâce à la production de cellules nouvelles issues de cellules préexistantes, en ce qui vous concerne, vous avez été la proie — heureuse — d'éléments vitaux externes qui, associés, ont contribué à la régénérescence totale de vos organes atteints. Pendant votre « mort », ces éléments rétablissaient donc votre métabolisme et opéraient une véritable réparation de votre organisme.

Pendant que Lewis parlait, Lisbeth s'était absentée discrètement. Elle revenait maintenant, portant un plateau chargé de rafraîchissements. Elle fit le tour de l'auditoire et, un à un, les verres disparurent du plateau.

— Bonne idée que vous avez eue là, Lisbeth, apprécia Kerreck. Je mourais de soif !

Il porta le jus de fruit glacé à ses lèvres. Il but à petites gorgées. La glace déposait une buée opaque sur les parois du verre.

— Je pense, Lewis, qu'en parlant d' « éléments » extérieurs, vous désignez les animalcules. Mais comment des animalcules peuvent-ils produire des cellules ?

— Parce que ces êtres microscopiques sont eux-mêmes des cellules en gestation ! Je suis persuadé que ces genres de protozoaires constituent la

forme de vie élémentaire de la planète. Chaque animalcule représente donc une cellule sans forme apparente, mais capable de se modifier instantanément, de se multiplier selon les nécessités et de s'adapter à n'importe quelles conditions biologiques. Ces germes à texture universelle veillent sur tout organisme vivant et lui prêtent assistance en cas de besoin. Leur pouvoir consiste à conserver la vie à la Vie. Voilà pourquoi l'herbe rougeâtre a repoussé, malgré l'action conjuguée des acides et des rayons thermiques. Voilà qui explique encore la disparition de l'antilope-tortue.

Kerreck et ses compagnons méditèrent longuement sur le problème développé par Lewis. Ce qui, sur Terre, paraissait impensable, ne l'était plus sur une planète située hors du système solaire, où il fallait réviser toutes les lois sur la biologie.

Lewis ne risquait donc rien en bâtissant des hypothèses. Il ne rencontrait aucun détracteur, aucun scepticisme non plus, les événements précédents ayant aboli certains sentiments chez ces six humains perdus à plus de quatre années-lumière de leur terre d'origine.

D'autre part, puisque tout semblait possible, l'imagination se donnait libre cours. Chaque esprit bâtissait séparément, mais ces constructions fictives finissaient toujours par se rejoindre en un faisceau commun : l'absurde. Mais l'absurde ne constituait-il pas le terme de la logique ?

Il restait l'issue de secours du savant embarrassé. Certains s'y réfugiaient en songeant qu'il existait peut-être une absurdité intelligente, basée sur une théorie scientifique. Ce qu'on croyait absurde, dans la fiction, n'a-t-il pas fini par se réaliser ?

Kerreck cracha rageusement son chewing-gum.

— Des êtres civilisés habitent cette terre. Je pense aux humanoïdes à tête de batracien. Ils connaissent forcément l'existence des animalcules et ils sont les seuls, à mon avis, à détenir le secret de la planète. Car, ne nous illusionnons pas. Nous avons abordé une terre exceptionnellement mystérieuse dont nous ne pouvions jusqu'à présent nous faire aucune idée. Les animalcules jouent un rôle prépondérant dans la vie de cet astre et nous sommes au seuil de bouleversantes découvertes. Qui sait si un nouvel avenir ne s'annonce pas pour notre humanité ? Il faut, coûte que coûte, capturer un autochtone. Son corps est peut-être composé d'animalcules.

— Vous allez vite en besogne, Kerreck, dit Lewis en souriant. Réfléchissez. Je vous ai expliqué que les monocellulaires étaient des

éléments de vie en gestation, prêts à se transformer biologiquement. J'ai, par exemple, examiné au microscope un brin d'herbe. Il est constitué de cellules végétales, mais non d'animalcules. Du reste, ce terme me semble de plus en plus erroné, car les êtres microscopiques n'appartiennent pas plus au règne végétal qu'animal, mais au stade génésique, c'est-à-dire qu'ils représentent l'embryon de la Vie.

Kerreck se leva pesamment. Son regard exprima une farouche détermination.

— Peu importe. Il nous faut l'un de ces indigènes à tête de crapaud. Dès demain, nous organiserons une battue.

CHAPITRE X

Kerreck regarda à droite, puis à gauche. Il aperçut les bulles de Stockwell et de Mole qui, rigoureusement, se maintenaient dans la ligne de vol.

Une nouvelle fois, les trois appareils s'approchaient des montagnes. Déjà, la plaine d'herbe rougeâtre fuyait dans le lointain. Le relief devenait de plus en plus accidenté. L'énorme soleil du Centaure bleuissait la crête des pics déchiquetés.

La voix de Stockwell parvint dans les écouteurs de Kerreck :

— Les autochtones ont eu certainement la même idée que nous, commandant. Tous leurs efforts vont tendre à découvrir l'astronef qui nous a amenés. Ils sont d'autant plus furieux que vous leur avez échappé.

Kerreck se remémora les derniers événements. Il avait eu de la chance, beaucoup de chance.

Il se revit, emporté dans les airs par les humanoïdes ailés à face de crapaud. Combien avait duré ce vol prodigieux au-dessus du décor tourmenté, fascinant, des montagnes déjà caressées par l'ombre violette de la nuit ?

Il l'ignorait. Ses yeux rougis par le vent de la course se brouillaient et ne parvenaient plus à suivre la marche des aiguilles de son chronographe fixé au poignet.

Au terme d'une randonnée inappréciable, les deux indigènes perdirent notablement de l'altitude. Visiblement, le poids constitué par le Terrien les handicapait. Une certaine fatigue, décelable grâce à des symptômes constants, altérait les traits inhumains des autochtones.

Ceux-ci réglèrent leurs appareils et le sol monta à une allure vertigineuse. Mais leur chute s'amollit rapidement et l'étrange équipage atterrit avec la souplesse et la grâce d'un oiseau.

Kerreck se demanda quelle énergie alimentait les appareils à force ascensionnelle, fixés sur le dos de ses gardiens. Bien vite, il cessa de se torturer l'esprit à ce sujet et songea à sa propre situation.

Il observa le ciel. Il n'aperçut pas les aérobulles de ses compagnons et, amèremment, il en déduisit que Mole et Stockwell avaient perdu ses traces.

D'une poigne robuste, ses geôliers le poussèrent vers une anfractuosité de rocher. Kerreck n'insista pas et s'assit sur un sol dur. Il étudia plus à

loisir ses ravisseurs, mais le jour déclinait rapidement.

Les deux aborigènes se concertèrent. Des borborygmes jaillirent de leurs bouches édentées, mais, bien qu'ils parlassent un dialecte inconnu, le commandant du *Firstar* comprit qu'il était question de lui. Il ne s'en soucia guère, l'important étant de conserver l'espoir d'une évasion éventuelle.

Ses geôliers, visiblement éprouvés par la fatigue, se débarrassèrent de leurs appareils dorsaux. Ils les posèrent devant eux. Sur l'une des faces planes de ce havresac miraculeux, véritable central électronique, un écran se matérialisa. L'un des indigènes manipula un bouton et des images, d'abord imprécises, puis de plus en plus nettes, emplirent l'écran.

Un coin de ciel surgit. Puis deux points imperceptibles que Kerreck identifia instantanément avec un pincement de cœur : les aérobulles de Mole et de Stockwell.

— Jamais ils ne me découvriront dans cette grotte ! songea le commandant. A moins que les bio-ondes...

Kerreck, cependant, ignorait une chose, un détail pourtant capital. La scène reproduite sur l'écran se déroulait à plus de vingt kilomètres. L'anfractuosité de rocher échappait donc à la prospection systématique des bio-ondes, de portée limitée.

Quand l'obscurité envahit totalement la grotte, Kerreck songea sérieusement à son évasion. La nuit ne pouvait que lui être favorable. Aussi grimaça-t-il un sourire de satisfaction lorsque ses gardiens s'installèrent pour passer quelques heures de repos.

Les deux humanoïdes à tête de crapaud s'allongèrent sur la roche, à côté de leurs appareils, merveille de mécanique. Mais le commandant du *Firstar* ne sut jamais s'ils dormaient exactement.

En réalité, l'un d'eux veillait sur le prisonnier. Celui-ci s'en rendit rapidement compte. Au moindre mouvement de reptation qu'il entreprit, il se sentit saisi par une poigne de fer.

Il n'insista pas et feignit le sommeil. Peut-être la vigilance des indigènes s'atténuerait-elle. Il simula une respiration lente et régulière.

Kerreck jeta un coup d'œil à son chronographe. Voilà plus d'une heure que ses deux gardiens demeuraient immobiles, apparemment endormis. L'entrée de la grotte dessinait une ouverture plus claire dans la nuit.

Imperceptiblement, Kerreck remua ses bras, puis ses jambes. Son corps glissa ainsi sur le sol et avança de quelques centimètres. Puis il

s'immobilisa, l'oreille tendue, le cœur anxieux. Rien ne bougea du côté des humanoïdes.

Encouragé par cette sérénité, le prisonnier recommença ses mouvements reptatoires. Il gagna, centimètre par centimètre, évitant le moindre bruit qui l'eût trahi. Aucune lumière non plus ne s'allumait sur les appareils dorsaux. Nulle sonnerie ne troublait le silence.

Kerreck compta, jusqu'à trois. Brusquement, il se dressa d'un bond de tigre et, de toute la vitesse de ses jambes, il se rua vers la sortie proche. Il émergea à l'air libre, emplît ses poumons d'une inspiration profonde, puis fila droit devant lui, un peu au hasard.

Là-bas, dans l'anfractuosité, son départ précipité avait dû réveiller les deux indigènes. Mais cela n'avait plus d'importance. Kerreck s'en moquait. Il se retourna et n'aperçut aucune ombre suspecte. Il fallait être fou, en effet, pour s'enfuir en pleines ténèbres, dans une région accidentée, désertique, où les abîmes s'ouvraient sous les pas comme autant de pièges.

Il fallait du courage aussi, une volonté inébranlable. Mais l'homme du Kentucky n'en manquait pas. Il ne tenait guère à moisir, entre les mains des autochtones, car il n'ignorait pas ce qui l'attendait : la vivisection, probablement.

Il courait, au hasard de sa frénésie subite, escaladant les sentes escarpées, où nul autre avant lui n'avait posé les pieds, dévalant les pentes raides, frôlant des abîmes insondables bordés par la nuit. Mille fois, il faillit culbuter, s'engloutir. Les pierres volaient sous ses pas précipités. Aveugle, il fonçait dans les ténèbres, talonné par le désir d'échapper à ses ravisseurs.

Hors d'haleine, le visage en sueur, il s'arrêta, prêtant l'oreille. Il haletait, et seul le silence trouait la nuit, accentuant les battements de son cœur. Un silence qui, en d'autres circonstances eût été déprimant, glacial, terrible, mais qui graduellement matérialisait l'espoir d'un homme en fuite.

Kerreck, bien vite, se persuada que les deux aborigènes avaient renoncé à le poursuivre. Trop heureux de s'en tirer à si bon compte, il ne chercha pas à expliquer le comportement de ses ravisseurs. Bien au contraire, il s'en félicita et se mit à réfléchir sur son propre sort.

Perdu au milieu d'un décor hostile, sur une planète inconnue où il ne fallait espérer aucun secours, comment parviendrait-il à rallier le *Firstar* ? Le plus sage ne serait-il pas d'attendre le jour ? L'aube éclairerait sa route incertaine, semée d'embûches et de traquenards multiples. De plus, les recherches entreprises par Mole et Stockwell, interrompues par la nuit,

reprendraient certainement avec les premiers rayons du soleil. Une chance existait donc de revoir les aérobulles.

Pourtant Kerreck reprit sa marche. Il tenait à mettre le plus de distance possible entre lui et ses ravisseurs. Question de sécurité avant tout. Il regrettait l'absence de sa lampe électrique et il avançait d'un pas mal assuré. Autour de lui, des abîmes s'ouvraient et il en avait conscience. Parfois une pierre se détachait, roulait, éveillant les échos des gouffres.

Kerreck décida de rechercher un endroit pour y passer le reste de la nuit. Une grotte ferait son affaire. Il n'y voyait pas à cinq mètres et cette opacité constante augmentait les difficultés. Dénicher une anfractuosité s'avérait malaisé, sinon impossible. Il ne rencontrait que la muraille lisse ou l'abîme.

Comment l'accident survint-il ? Il ne s'en souviendrait jamais. Faux pas ? Vertige ? Toujours est-il que son pied glissa sur une pierre. Il essaya de se retenir, mais ses mains ne griffèrent que le vide. Il perdit l'équilibre et roula sur une pente abrupte.

Il éprouva alors une terrifiante sensation de chute. Il entraînait des cailloux avec lui. Ses doigts, à plusieurs reprises, tentèrent d'agripper la terre, au passage. Il ne réussit qu'à se casser les ongles.

Meurtri, cahoté, roulé, il comprit qu'il était perdu. Sa chute s'accélérait. Les arêtes de rocher lui arrachaient des lambeaux de chair et de vêtement. Il hurla plusieurs fois de douleur, mais ses cris s'étranglaient dans sa gorge. Puis un choc terrible à la tête l'étourdit. Il perdit connaissance et sombra dans le néant.

Lorsqu'il se réveilla, il se trouvait allongé sur l'une des couchettes de l'infirmerie du *Firstar*. Deux cierges brûlaient à ses côtés....

Oui, Kerreck se souvenait, alors que les trois aérobulles filaient vers les montagnes, papillons de verre synthétique dans le ciel orangé.

*

* *

Kerreck perçut encore la voix de Stockwell dans les écouteurs :

— Croyez-vous, commandant, que les autochtones aient repéré notre astronef ?

— Certainement. Des créatures qui disposent de bio-ondes peuvent aisément détecter une masse métallique de l'importance du *Firstar*. Cette

éventualité a l'air de vous gêner.

Le mécanicien marqua une hésitation :

— Heu... Eh bien ! je n'aime pas particulièrement ce genre de surveillance. Songez que s'il arrivait une grave avarie à notre astronef, nous serions cloués sur cette planète pour le reste de notre vie. Or, je vous l'avoue, cette perspective ne m'enchanté pas du tout. Je tiens à revoir la Terre !

— Plaignez-vous, Stockwell ! Vous ne retrouverez jamais une planète comme celle-là : où les plaies se cicatrisent instantanément, où la mort même semble exclue, bref, où l'on vit dans une sécurité indéniable.

L'Anglais lança vers l'aérobulle du commandant un long regard courroucé.

— Vous appelez ça de la sécurité ! se récria-t-il. Nous sommes constamment en alerte et nous pouvons, à tout moment, nous écraser au sol, désintégrés ! Quand je pense que vous mettez toute votre confiance en des bestioles microscopiques, cela me révolte !

— Tout doux, Stockwell, je ne vais pas jusque-là. Mais sans les animalcules découverts par Lewis, il est à peu près certain que je ne serais pas là, assis tranquillement à bord de mon aérobulle, à vous traiter de râleur.

— C'est bon, grommela le mécano, ravalant sa mauvaise humeur, je n'insiste pas, mais l'amour que vous vouez à ces monocellulaires frise le ridicule... Ah ! bon Dieu ! Regardez les bio-ondes !

Kerreck fronça le sourcil et observa l'appareil, à son poignet. La plaque noire, ultra-sensible, pâlisait de façon singulière, par intermittence. Nul doute qu'une onde corporelle influençait l'instrument. Du reste, le bio-ondes de Mole trahissait, lui aussi, la présence proche d'un organisme vivant.

Mole brancha l'interphone.

— Observez le ciel dans la direction sud-ouest. N'apercevez-vous pas ce point imperceptible qui paraît planer avec une certaine facilité ?

Kerreck orienta son regard dans la direction indiquée. Il saisit une paire de jumelles et les porta à hauteur de ses yeux. L'appareil grossissant lui montra un indigène à tête de crapaud, évoluant à une altitude sensiblement analogue à la leur.

— Atterrissons ! intima le commandant, joignant le geste à la parole.

— Pourquoi ne nous portons-nous pas du côté de cet aborigène ? s'étonna Mole, déconcerté par l'attitude de son chef. Je croyais que vous

désiriez vous emparer de l'un d'eux ?

— Ma décision tient toujours, expliqua Kerreck. Seulement, je veux bénéficier de la surprise. Or, je ne pense pas que cet indigène nous ait aperçus, du moins visuellement. C'est l'essentiel. En atterrissant, nous nous soustrayons automatiquement à la vue de l'autochtone qui restera ainsi dans l'expectative à la lecture de son propre bio-ondes.

Un à un, les aérobulles touchèrent le sol et s'immobilisèrent. Les trois hommes se concertèrent.

— Nous n'avons encore jamais exploré cette région, fit Kerreck. Elle se compose de vastes plateaux successifs, alternant avec des précipices. Les accidents de terrain ne manquent pas et favoriseront notre avancé. Si l'autochtone est seul, nous pourrions nous emparer assez facilement de lui. Si un groupe l'accompagne, nous aviserons sur place. Pas d'objection ?

Mole et Stockwell secouèrent négativement la tête. Ils se déclarèrent prêts à suivre l'homme du Kentucky.

Les trois astronautes, abandonnant leurs aérobulles, se mirent en route dans la direction du sud-ouest. A mesure qu'ils avançaient, leur anxiété augmentait. Ils avaient appris à se méfier à leurs dépens des indigènes à tête de crapaud.

De nombreux obstacles naturels entravaient leur chemin. Parfois, c'était un bloc énorme de rocher, échoué là par un hasard inexplicable. Souvent, il fallait contourner une profonde excavation du sol, semblable à un trou de bombe ou à un cratère lunaire.

Mole et Stockwell dégainèrent leurs pistolets à bio-rayons, résolus à les utiliser si les autochtones manifestaient quelque velléité. Mais d'un geste, Kerreck signifia à ses compagnons de rentrer leurs armés.

A contrecœur, le physicien et l'Anglais obéirent, ne sachant trop s'il fallait approuver ou critiquer cette décision. L'avenir l'apprendrait.

Le commandant du *Firstar*, qui marchait en tête, s'immobilisa soudain. Il se baissa vivement et ses deux camarades l'imitèrent, sans comprendre encore l'initiative de cette attitude.

Mole et Stockwell rampèrent auprès de Kerreck. Celui-ci plaça un doigt sur ses lèvres, intimant le silence. Puis il tendit sa main en avant, invitant à regarder par l'interstice d'un rocher.

L'Anglais et le physicien retinrent difficilement un « Oh ! » d'étonnement, tant le spectacle les fascinait. Seul Kerreck restait

apparemment, calme, mais intérieurement, une intense émotion l'animait.
La vérité sur les autochtones se déchirait brutalement.

CHAPITRE XI

Quatre humanoïdes à tête de crapaud s'agitaient devant une grosse boule métallique posée sur de puissants amortisseurs. Un cinquième planait comme un aigle au-dessus du plateau rocheux, observant probablement les environs.

La boule métallique n'était autre qu'un véhicule spatial. Une ouverture béait sur le flanc de la sphère et un escalier amovible permettait d'y accéder. Aucun hublot n'apparaissait sur les parois, mais à la base de l'engin, plusieurs orifices ressemblaient à des réacteurs.

L'être qui se balançait mollement dans les airs perdit de l'altitude et se posa auprès de ses compagnons. Un long conciliabule s'échangea entre les cinq créatures. Celle qui venait d'atterrir montrait fréquemment du doigt l'énorme rocher derrière lequel se dissimulaient les trois Terriens.

— Ils nous ont repérés une nouvelle fois ! estima Mole avec dépit.

— C'était inévitable, concéda Kerreck. Leurs bio-ondes ont réagi à notre présence et il faut s'attendre à ce que les humanoïdes à face de batracien viennent jeter un coup d'œil dans notre direction.

Instruits par leur précédente aventure, Mole et Stockwell tirèrent leurs revolvers et les assurèrent dans leurs mains. Leurs doigts, un peu crispés, ne quittaient pas la gâchette.

Le commandant jeta à ses compagnons un coup d'œil courroucé.

— Je vous ai dit de rentrer ça ! vociféra-t-il, désignant les armes.

— Mais, protesta Stockwell, vous ne pensez tout de même pas...

— Je ne pense rien du tout ! coupa Kerreck sèchement. Je donne des ordres et je tiens à être obéi. Je n'ai jamais dit que nous n'aurions pas à utiliser nos revolvers, mais je ne veux aucune provocation. Ce n'est pas avec du vinaigre que l'on attrape des mouches !

L'Anglais et le physicien n'insistèrent pas. A contrecœur, certes, ils rengainèrent leurs pistolets à bio-rayons, mais ils éprouvaient une profonde considération à l'égard de leur chef et, à aucun moment, ils ne désiraient altérer leurs relations avec lui, d'autant plus que Kerreck, délégué des Nations Occidentales, dirigeait l'expédition.

Cependant, contrairement à ce qu'on eût supposé, aucun des humanoïdes à face de crapaud ne s'approcha de l'endroit occupé par les Terriens. Leur conciliabule achevé, ils gravirent l'échelle amovible

conduisant à leur véhicule et disparurent à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, un panneau obturait l'ouverture.

— Ils vont partir ! grinça Mole en se levant.

Il voulut s'élancer vers la sphère immobile, mais la poigne de fer de Kerreck le retint in extremis.

— Ne faites pas l'imbécile, Mole. Ignorez-vous que la projection des gaz libérés par les réacteurs peut vous brûler en quelques secondes ?

Mole recula et s'aplatit sur le sol, le visage en sueur. Là-bas, sous la sphère, un bruit formidable éclatait. Des flammes gigantesques, orange et violettes, jaillissaient en force des tubulures, calcinant les roches d'alentour. Des gerbes d'étincelles accompagnaient le rugissement constant des moteurs. L'immense sphéroïde s'agitait convulsivement sur ses amortisseurs.

Kerreck jeta un œil inquiet à son bio-tests. Avec soulagement, il constata que les réacteurs de l'engin n'émettaient aucune radioactivité. L'énergie atomique n'alimentait donc pas le puissant véhicule.

Celui-ci, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, commença à pivoter sur son axe, comme une toupie. Le mouvement rotatif s'accéléra et une intense luminosité verdâtre auréola la boule, qui, déjà, se soulevait du sol, happée par la force ascensionnelle.

Les flammes émises par les réacteurs sous-jacents, augmentèrent d'intensité. Elles léchaient maintenant le sol, monstrueusement, faisant éclater les roches sous la chaleur torride dégagée. Puis, catapultée dans l'espace, la sphère fonça à une allure vertigineuse et disparut rapidement aux yeux des observateurs demeurés à terre.

Les trois hommes du *Firstar*, éblouis, assommés par les radiations thermiques, se levèrent en titubant. Leurs corps luisaient de sueur et il s'en était fallu de peu qu'ils fussent grillés. Une intolérable sensation de picotement, provoquée par le brusque accroissement de température, affectait leur peau tandis qu'une soif ardente dévorait leur gosier.

Kerreck essuya son front ruisselant.

— Nous l'avons échappé belle. Mais, maintenant, le doute n'est plus permis. Ces créatures à tête de crapaud n'appartiennent pas à cette planète. Elles sont venues des étoiles, à bord de leur véhicule sphérique, dans le même but que le nôtre. Lorsque nous avons abordé le Centaure, la sphère était déjà là, nous y ayant précédés. Ainsi, une autre humanité, avant la

nôtre, a étudié cet astre et, maintenant, elle regagne sa planète d'origine, ses travaux achevés. Peut-être a-t-elle découvert le secret des animalcules.

— Pourquoi, s'étonna Mole, les créatures à tête de batracien ne sont-elles jamais entrées en contact avec nous, puisqu'elles n'ignoraient pas l'existence du *Firstar* ?

Kerreck haussa les épaules.

— Il existe des mystères que nous ne parviendrons jamais à percer. Chaque humanité raisonne différemment. Les êtres, que nous prenions pour les autochtones, ont essayé de nous contacter. En m'enlevant, ils espéraient probablement parlementer, mais lorsque je me suis enfui, ils n'ont plus cherché à me poursuivre. Ils ont sans doute pensé que je ne tenais pas à m'associer à leur genre de vie. Ils m'ont laissé tranquille, en se désintéressant du *Firstar*. De toute façon, ayant assisté à notre arrivée, ils savaient que nous n'étions pas des indigènes, mais des pionniers venus d'un autre système solaire. Or, deux pionniers explorant la même planète, ne peuvent cohabiter, à cause des revendications de chacun d'eux. Aussi les créatures à tête de crapaud ont-elles jugé préférable de nous céder la place.

Les trois Terriens revinrent vers leurs aérobulles. Ils s'y juchèrent et bientôt les appareils s'élevèrent gracieusement dans les airs, prenant la direction du *Firstar*.

Lewis, Lisbeth et Françoise attendaient anxieusement leurs compagnons. D'aussi loin qu'ils aperçurent les bulles, ils manifestèrent leur joie par des cris d'enthousiasme et des gestes démonstratifs.

A leur descente d'aérobulles, Kerreck, Mole et Stockwell furent vivement entourés et assaillis de questions.

— Vous revenez bredouilles, constata amèrement Lewis, avec une pointe de déception. Que s'est-il passé ?

Kerreck marcha vers le *Firstar*. Il tira de sa poche un bâton de chewing-gum, le déplia consciencieusement et le logea dans sa bouche.

— Nous nous sommes trompés, dit-il en mastiquant énergiquement. Les humanoïdes à face de batracien ne sont pas des autochtones, mais des voyageurs interplanétaires, comme nous, venus sur cet astre dans un but d'exploration. Nous ayant devancés, ils ont dû probablement amasser une somme considérable de renseignements et, nantis de ces éléments, ils ont repris le chemin du retour. Nous ne les verrons plus jamais.

Lisbeth restait sceptique. Elle se demandait si Kerreck n'émettait pas une déduction un peu trop hâtive, que rien n'étayait en définitive.

— Réfléchissons. Les humanoïdes à tête de crapaud sont issus, incontestablement, d'une civilisation avancée. Mais pourquoi ne constitueraient-ils pas l'humanité de cette planète ?

Le commandant s'assit sur les échelons inférieurs du *Firstar*.

— Plusieurs arguments, deux tout au moins, indiquent que les créatures rencontrées appartiennent à une race extra-planétaire. Souvenez-vous des microfilms développés après le vol circumvolaire de la fusée d'exploration. L'examen des bandes, leur grossissement, n'ont révélé aucune trace d'agglomération. Je veux bien admettre que les autochtones aient édifié des cités souterraines, mais une civilisation aussi avancée que celle des humanoïdes à tête de batracien ne peut exclusivement se confiner sous terre. Des travaux extérieurs, témoins d'une intense activité, devraient surgir du sol. D'autre part, nous avons appris que les soi-disant habitants de cette planète avaient résolu le problème du plus lourd que l'air. Des appareils dorsaux leur permettaient le vol individuel. Or, aucun engin volant collectif n'a sillonné, à notre connaissance, et malgré nos observations, l'atmosphère. J'en conclus donc que le groupe humanoïde rencontré provient d'une expédition spatiale, venue d'un autre soleil que le nôtre. Le second argument capital, auquel je faisais allusion tout à l'heure, consiste justement en la présence de cette sphère qui n'était autre qu'un véhicule de l'espace.

Lisbeth, considérablement ébranlée, ne se tint pas battue pour autant :

— Quoi de plus naturel que les autochtones, à notre image, aient découvert la clef des voyages spatiaux, ce qui expliquerait la présence de la sphère ?

— Vous faites fausse route, Lisbeth, soupira Kerreck. Croyez-vous qu'il viendrait à l'esprit des Terriens d'utiliser leurs astronefs pour se véhiculer dans leur propre atmosphère ? Sûrement pas, alors que notre civilisation dispose de moyens de transport beaucoup moins onéreux pour les vols sub-atmosphériques.

Élisabeth quêtait un soutien chez ses compagnons. Elle ne rencontra qu'une froide hostilité et semblait la seule à contredire Kerreck. Déjà, son scepticisme s'émoussait.

— Vous raisonnez avec votre conception d'homme de la Terre. En partant de ce fait, toutes les explications sont faussées.

— Je vous en prie, n'essayez pas de m'induire en erreur. J'ai roulé ma bosse dans toutes les planètes du système solaire et vous ne m'apprendrez

pas ce qu'est un astronef, ni son équipage. Qu'il soit en forme de fusée, discoïde ou sphérique, un vaisseau spatial restera toujours un engin destiné aux vols sidéraux, et un précieux refuge pour les astronautes. J'ai observé de près les humanoïdes à tête de batracien. Ils se comportaient exactement comme des pionniers mettant le pied pour la première fois sur cette planète. Leurs prunelles reflétaient une certaine inquiétude. De toute évidence, ils connaissaient, eux aussi, cette peur de l'inconnu, éprouvée par tous les explorateurs.

— Bref, conclut Elisabeth, définitivement convaincue, si les humanoïdes à face de crapaud ne sont que des visiteurs venus de l'espace, il faut admettre que cette planète ne possède aucune humanité.

— En effet, opina le commandant en se levant. Cet astre est dépourvu d'êtres intelligents.

— Vous faites erreur, intervint Lewis, étrangement pâle. Dites que cette planète ne renferme aucune créature de type humanoïde, mais n'affirmez pas qu'aucun être intelligent ne l'habite.

Kerreck, qui gravissait les échelons métalliques, s'arrêta et se retourna. Il fronça le sourcil :

— Votre allusion vise-t-elle les animalcules ?

— Précisément. Je vous ai expliqué que ce terme s'adaptait mal à ces organismes microscopiques, qui constituent le premier stade de la vie élémentaire. L'intelligence de ces êtres ne fait que se confirmer. N'oubliez pas que vous leur devez la vie, Kerreck. Or, le plus grand chirurgien de la Terre n'aurait pu vous sauver. Le comportement des monocellulaires exige une certaine organisation, un élément évolutif qui pourrait bien être une intelligence embryonnaire.

Kerreck hocha la tête, se bornant à un geste évasif. Il évita le moindre commentaire, gravit les derniers échelons et pénétra dans sa cabine.

Il se sentait fatigué. Il s'allongea sur sa couchette et, fermant les yeux, sombra dans une demi-somnolence.

*

* *

Lewis, portant un réservoir sur son dos, quitta le *Firstar*. Il foula de ses bottes l'herbe rougeâtre et, au bout de quelques mètres, s'arrêta.

Il se retourna et observa la puissante structure de la fusée. L'aube se levait, rose et pâle. L'énorme soleil bleuâtre ne tarderait pas à émerger à l'horizon, distribuant sa chaleur et sa lumière avec une profusion généreuse.

Le biologiste tenait à la main un tuyau relié au réservoir dorsal. Il appuya sur un déclic, dirigeant l'extrémité du tuyau vers le sol. Un jet d'acide corrosif aspergea l'herbe rougeâtre sur un périmètre localisé.

L'herbe, immédiatement calcinée, tomba en poussière noirâtre. Satisfait, le mari de Lisbeth relâcha le déclic. Instantanément, le jet d'acide se tarit.

Une voix claironna soudain dans le matin :

— Que diable fabriquez-vous, Lewis ?

Celui-ci regarda dans la direction du *Firstar*.

Il aperçut Kerreck qui dévalait l'échelle et accourait vers lui. Il sourit et désigna le réservoir.

— Je me livre à une expérience. Elle m'apportera certainement des éléments nouveaux.

Le commandant écrasa l'herbe noircie avec sa botte. Une poussière impalpable naquit du sol.

— Qu'espérez-vous ? Que l'herbe repousse une seconde fois ?

— Je ne vous cache pas que cette perspective m'enchanterait. Elle m'ouvrirait un vaste horizon. Mais j'ai besoin de votre concours.

— A quoi donc puis-je vous être utile ? s'étonna l'homme du Kentucky.

— Je connais vos dons de chasseur. J'aimerais que vous me rameniez un spécimen zoologique.

— Une antilope-tortue ?

— Oh ! cela importe peu. L'essentiel est qu'il s'agisse d'un animal.

Kerreck comprenait mal le but poursuivi par Lewis. Mais il n'insista pas, car il savait que le biologiste ne s'engageait pas à la légère. Il ne parlerait pas tant qu'il n'aurait pas achevé les expériences qu'il préparait.

— Je suppose que vous désirez votre animal vivant ?

— Inutile. Je me contenterai d'un cadavre. Car, voyez-vous, je suis à peu près certain que ce cadavre n'en restera pas longtemps un.

— Que voulez-vous prouver, au juste ?

— Une idée qui me trotte par la tête depuis un moment déjà. Supposez que cette herbe repousse une SECONDE fois. Supposez encore que le cadavre de l'animal que vous me rapporterez subisse à son tour une seconde

résurrection. Nous pourrions en conclure ceci : il n'y a aucune raison pour que végétaux et animaux ne reviennent pas à la vie une TROISIEME fois. La récidive indéfinie ne s'exclut pas.

Le problème se déchirait lentement, car tous les arguments de Lewis portaient. Kerreck sentait qu'il se trouvait au seuil d'une révélation sensationnelle et il semblait excité au plus haut point. Son cœur battait, et c'est avec de l'émotion dans la voix qu'il força le biologiste dans ses derniers retranchements :

— En admettent que je sois victime d'un SECOND accident mortel, croyez-vous que j'aurais droit à une DEUXIEME survie ?

Lewis ne marqua aucune hésitation :

— Je le pense sincèrement. Mais un conseil tout de même : ne vous livrez pas à ce test, cela ne servirait à rien. Partez donc immédiatement en chasse et ramenez-moi un quadrupède. L'essentiel est que je dispose de cellules, vivantes ou mortes.

Kerreck opina de la tête. Il exécuta trois pas en avant dans la direction du *Firstar*, puis se retourna, une inévitable question aux lèvres :

— Si donc, comme vous le supposez, la survie cellulaire existe réellement sur cette planète, quelles déductions en tirerez-vous ?

— Eh bien ! j'en conclurai une chose impensable, défiant les lois de la biologie terrestre : nous avons atterri sur un monde éternel, où la mort n'est qu'une période transitoire, de courte durée, entre deux époques de vie.

Des gouttes de sueur humectèrent le front du commandant. Le mystère de cette planète s'effondrait brutalement, sans transition, ouvrant d'affolantes perspectives :

— Mais alors, balbutia Kerreck sidéré, si nous demeurions ici, voulez-vous dire que nous serions... éternels ?

— C'est possible, approuva Lewis. Nos organes ne vieilliraient pas parce que nos cellules usées seraient continuellement renouvelées par des cellules jeunes. Une chose paraît certaine : nous ne risquerions plus la mort accidentelle ou par maladie. Nous ne mourrions que par sénilité complète organique.

Kerreck semblait effondré. Une telle possibilité dépassait la plus puissante imagination. Cette planète du Centaure, privilégiée au sein de la Galaxie, bénéficiait de la vie éternelle. C'est-à-dire que le Temps n'avait aucune emprise sur les organismes vivants qui l'habitaient. Pourtant, géologiquement parlant, l'astre vieillissait, comme ses frères gravitant dans

les espaces sidéraux. Mais à sa surface s'étaient développés des micro-organismes capables de combattre la mort. Et cette particularité restait un mystère de la biologie.

Lewis rejoignit le commandant du *Firstar*. Celui-ci, muet par le prodige, branlait la tête de droite à gauche, admettant difficilement la réalité. Pourtant, il était un ressuscité et il convint finalement que cette planète disposait d'un privilège certain.

Le biologiste prit le bras de son compagnon et l'entraîna vers la fusée.

— Ce qui nous arrive, Kerreck, est simplement merveilleux. Nous avons à notre disposition des monocellulaires capables de donner la vie éternelle à n'importe quel organisme vivant.

— Même aux hommes de la Terre ? demanda le commandant, sceptique.

— J'ai dit TOUS les organismes vivants, répéta le biologiste avec des tics nerveux. Vous voyez où je veux en venir ?

— Non., euh...

— Eh bien ! lorsque nous retournerons sur la Terre, nous ramènerons une énorme quantité de ces monocellulaires miraculeux et nous les libérerons dans notre atmosphère. Ils s'y multiplieront.

— Mais, fit remarquer très justement Kerreck, vos différents examens microscopiques n'ont jamais décelé la moindre prolifération.

Cet argument ne rebuta pas l'optimisme confiant du biologiste.

— Le hasard n'a pas voulu que j'assiste à cette multiplication, mais celle-ci existe, obligatoirement, sans cela, depuis longtemps, les monocellulaires ne pulluleraient pas au point d'envahir complètement la planète. Seulement, ils se reproduisent intelligemment, selon les besoins, les nécessités.

— Vivront-ils dans notre atmosphère ?

— Je m'en assurerai. Mais je le pense, car notre atmosphère ne se différencie guère de celle de cette planète. Envahie par les monocellulaires, la Terre risque donc de connaître à son tour le privilège de la vie éternelle.

Un mot, pourtant, prononcé par Lewis, sapa les espérances du commandant.

— Vous avez employé le verbe « risquer ». Cela signifie-t-il que vous envisagez la possibilité d'un échec ?

— Certainement. Tant de choses entrent en ligne de compte que je ne saurais rien affirmer avec une certitude absolue. Si nous avons affaire à des

micro-organismes vraiment doués d'intelligence, peut-être refuseront-ils de proliférer sur la Terre. Mais le jeu n'en vaut-il pas la chandelle ? Pouvons-nous rester indifférents devant le miracle de la vie éternelle ? Une chance exceptionnelle s'offre à nous. Nous devons la saisir, quitte à aller au-devant d'une désillusion.

Les deux hommes avaient atteint le pied de l'échelle. Une certaine crainte altérait les traits de Kerreck.

— Libérer dans l'atmosphère terrestre des micro-organismes issus d'une autre planète est peut-être un jeu dangereux. Quant à combattre par la suite ces monocellulaires, il n'y faudra pas songer, puisqu'ils sont eux aussi immortels !

Lewis esquissa un sourire ironique.

— Ne dramatisez pas. Si les micro-organismes constituaient un danger pour notre race, la plaie de Stockwell ne se serait pas cicatrisée et vous-même ne seriez pas revenu à la vie. Maintenant, vous pouvez partir en chasse. J'attends votre retour.

— O.K. ! acquiesça Kerreck, je vous ramènerai votre spécimen zoologique, soyez tranquille. Mais deux précautions en valent mieux qu'une : Mole m'accompagnera.

CHAPITRE XII

L'animal ressemblait à un écureuil. Mais il possédait un museau un peu plus long et un pelage bleuté. En outre, il avait des oreilles plus développées et des pattes armées de griffes acérées.

Apparemment, il ne semblait pas sauvage. Une certaine douceur, même dans la mort, émanait de cette charmante bête que Kerreck avait abattue d'un coup de pistolet, au moment où elle tentait de s'enfuir dans les futaies.

L'animal, atteint par les bio-rayons, avait lâché la branche sur laquelle il s'agrippait. Sans pousser un cri, il était tombé sur le sol et Mole l'avait ramassé avec un faux air de triomphe.

Les deux chasseurs étaient alors remontés dans leurs aérobulles, peu fiers de leur exploit, car leur mérite n'était pas immense. Puis, de retour au *Firstar*, ils avaient placé l'écureuil dans une cage, suivant les instructions de Lewis.

Le lendemain, personne ne parut bien surpris en voyant le petit animal s'agiter dans sa cage. Ses gros yeux roulaient dans leurs orbites et ils étaient empreints d'une certaine nostalgie. Peut-être la pauvre bête regrettait-elle sa forêt. En tout cas, incontestablement, la vie l'animait et, sans la présence de la cage, elle n'aurait pas mis longtemps à fuir. Mais les barreaux l'en empêchaient.

Lewis, mains aux hanches, contemplait le prisonnier avec acuité. Auprès de lui, Mole et Kerreck surveillaient également les évolutions sporadiques de la bête.

— Donnez-moi votre pistolet à bio-rayons, Kerreck, sollicita Lewis, tendant la main.

Le commandant hésita. Le biologiste haussa les épaules.

— Je vous en prie, ne vous apitoyez pas. Vous savez parfaitement que cet animal reviendra à la vie une SECONDE fois.

En soupirant, Kerreck tira de sa gaine son pistolet. Lewis s'en saisit et, sans même viser, il libéra le jet des bio-rayons. Ceux-ci frappèrent l'écureuil qui exécuta un bond sur lui-même et retomba, foudroyé.

— Il est mort, annonça tranquillement le mari de Lisbeth. Laissons-le. Maintenant, allons examiner l'herbe.

Ils se rendirent à l'endroit où, hier, Lewis avait pulvérisé de l'acide sur un court périmètre. Ils se baissèrent. L'herbe était encore noircie, mais des

symptômes de repousse s'annonçaient déjà. Sous la cendre noirâtre, pointaient des touffes rougeâtres.

— Vous voyez ! s'exclama le biologiste, triomphant. L'herbe repousse une seconde fois. Nous avons percé le secret de la vie éternelle.

Dans son regard brilla une flamme indéfinissable.

Lewis réunit ses amis. Kerreck, Stockwell, Mole, Lisbeth et Françoise s'installèrent confortablement sur des sièges et observèrent le biologiste avec une extrême attention.

Celui-ci avait une importante déclaration à faire. Son visage, d'une gravité exceptionnelle, était même impressionnant. Cet homme d'ordinaire excité manifestait maintenant un calme étrange, prélude à de sensationnelles confidences.

Il s'assit à son tour, face à ses compagnons, joignit les mains et commença d'une voix doctorale :

— Alors que nous cherchions sur cette planète la présence d'autochtones, alors que nous pensions les avoir découverts en la personne des humanoïdes à face de batracien, les événements récents de ces derniers jours ont prouvé que nous faisions fausse route. Les humanoïdes à face de crapaud viennent, comme nous, d'une autre planète, peut-être plus proche que la Terre, mais de toute manière dans un but unique d'observation. Ces voyageurs de l'espace sont partis à bord de leur astronef. Nous ne les reverrons jamais. Chose curieuse, ils nous ont pris, eux aussi, pour des autochtones, commettant la même erreur que nous. Bref, cela reviendrait-il à dire que cet astre de la constellation du Centaure n'abrite aucune créature intelligente ? A première vue, nous le penserions volontiers. Il existe ici quelques échantillons zoologiques : antilopes-tortues, écureuils, d'autres spécimens aussi que nous ne connaissons pas, sans compter les animaux plus petits. Incontestablement, nous ne pouvons classer ces êtres dans la catégorie intelligente. C'est alors que nous découvrîmes, par un hasard un peu providentiel, l'existence des micro-organismes, ressemblant par leurs formes imprécises à des amibes ou protozoaires. J'affirme que nous sommes en présence de créatures, sinon civilisées, du moins non dépourvues d'un certain sens d'organisation.

Cette assertion ne provoqua pas chez les compagnons du biologiste, de réaction véhémence. Chacun garda son calme, son sang-froid. Lewis, depuis quelque temps, avait prononcé le terme de « vie embryonnaire ». Il avait déjà préparé ses amis à de grandes révélations.

Il poursuivit :

— Au microscope, ces micro-organismes apparaissent comme des monocellulaires. Ils ont, en effet, la même structure que la cellule, le même mode de reproduction par cloisonnement. Mais cette reproduction n'intervient que sous certaines conditions et sous l'impulsion d'une volonté. Oui, je dis bien : d'une volonté. Ce qui signifie que ces créatures microscopiques sont capables de régir leur métabolisme, de le contrôler.

« Il faut que vous compreniez ce qui se passe sur cette planète, l'une des plus privilégiées de l'Univers. Nous avons atteint le monde de l'éternité, car la végétation que vous apercevez, les antilopes-tortues, les écureuils, bref, tous les organismes VIVANTS, sont les mêmes qu'au moment de la création.

Kerreck mâcha nerveusement son chewing-gum. Mole alluma une cigarette, sans même s'en rendre compte, et Lisbeth poussa un petit « oh ! » d'exclamation.

Lewis sourit.

— Je m'explique. Toute planète, à l'origine, était constituée d'une masse en fusion qui, lentement, s'est solidifiée, formant le relief. La vie est apparue beaucoup plus tard, grâce à la formation de nodules, d'une première cellule, qui s'est cloisonnée, reproduite à un nombre incalculable d'exemplaires. Ces cellules, assemblées, ont donné naissance à un être vivant qui, pendant des siècles, selon ses besoins, s'est modifié pour prendre enfin une forme définitive. Or, contrairement à ce qui s'est passé sur notre Terre, par exemple, certains de ces nodules à l'état primitif n'ont pas évolué. Plus exactement, ils ont poursuivi une existence indépendante, s'adaptant aux nécessités. Ils apprirent à subvenir à leurs besoins, à triompher des difficultés climatiques. A une certaine époque, leur structure interne se modifia et ils acquirent la volonté. Dès lors, ils ne cessèrent d'exploiter cette faculté et ils comprirent que cette volonté se muait lentement en intelligence. Ils ne doutèrent plus, alors, qu'ils pourraient jouer un rôle primordial dans le cycle de vie de la planète.

« Le nodule embryonnaire, par paliers successifs, s'orienta vers de nouvelles attributions. Volontairement, les « gènes » à l'état libre se multiplièrent à une cadence affolante. Bientôt, ils pullulèrent et prirent lentement possession de la planète. L'atmosphère les véhiculait et leur fournissait les éléments nutritifs indispensables à leurs fonctions. Leur vie organisée s'établit, se développa. Le jour vint où les micro-organismes

s'aperçurent que les substances mortes les attiraient. Leur métabolisme déclenchait spontanément une émission de cellules neuves, qui, très exactement, se substituaient aux cellules dégénérées. Cette prodigieuse faculté biologique ouvrait l'ère de l'éternité.

« Voilà pourquoi la végétation repousse ; pourquoi, aussi, l'écureuil ne meurt jamais. Comment pourrait-il mourir, en effet, puisque les cellules de ses organes usés sont spontanément remplacées par un apport de cellules jeunes ? La sénilité organique n'existe pas sur cet astre.

Kerreck leva la main, comme un élève en quête d'un renseignement.

— Vous avez une objection, commandant ?

— Oui, acquiesça l'homme du Kentucky. Puisque sur cet astre privilégié, végétaux et animaux ne meurent pas, comment expliquez-vous que la branche zoologique ne soit pas plus nombreuse ? Nous devrions découvrir des légions innombrables d'antilopes-tortues ou d'écureuils.

Lewis ne sourcilla pas. Ce biologiste étonnant tenait en réserve un argument décisif. Il avait longuement étudié toutes les faces du problème.

— Vous abordez, effectivement, un facteur important. Si, sur Terre, personne ne mourait, la population augmenterait rapidement dans des proportions alarmantes. Or, les nodules veillaient au grain, si j'ose dire. Leur intelligence a parfaitement compris que l'éternité ne signifiait pas surabondance. Aussi, pour pallier cette multiplication des organismes vivants, les « gènes » ont-ils libéré des anticorps qui entravent les fonctions vitales et ne permettent plus la reproduction de l'espèce. Animaux et végétaux de cette planète, je vous l'ai déjà dit, ont déjà des milliers d'années d'existence. Ils sont éternels. Seuls, les nodules conservent la faculté de proliférer, selon leur volonté. Vous voyez donc que tout est admirablement bien orchestré et que la Nature s'équilibre dans une parfaite harmonie.

Stockwell lança un regard brillant vers le biologiste :

— Si, comme vous le prétendez, ces nodules sont doués d'intelligence, pourquoi ont-ils facilité la guérison de ma plaie et donné à Kerreck une SECONDE vie ? Nous sommes des étrangers.

— D'accord, opina Lewis, nous sommes des étrangers. Mais il est fort possible que les « germes de vie » n'entrent pas dans ces considérations et n'accusent aucune différence. Nous restons, malgré tout, des organismes vivants. Or, ne l'oublions pas, toute cellule morte attire les nodules. Si l'un des humanoïdes à tête de batracien atterrissait sur notre globe, croyez-vous

que les microbes pathogènes n'essaieraient pas de s'infiltrer dans leurs organismes pour y déterminer des maladies infectieuses ? Non, j'ai prononcé le mot « intelligence » peut-être à tort, alors qu'en réalité il s'agit plutôt d'« instincts naturels ». Néanmoins, les embryons microscopiques demeurent la race la plus évoluée de cette planète, voilà ce que je voulais dire.

— Heu... d'accord, marmonna Kerreck. Et pensez-vous que ces monocellulaires pourraient vivre dans notre atmosphère ?

— Oui. Je me suis livré du reste à des tests. Incontestablement, l'atmosphère de notre planète, sensiblement identique à celle-ci, n'incommode nullement les « gènes ». Certes, il reste à savoir si les embryons voudront bien proliférer sur Terre, mais je le crois sincèrement. De toute manière, rien ne coûte d'emporter quelques échantillons dans une éprouvette. Je dis bien : dans une éprouvette, car, avant de libérer les gènes dans notre atmosphère, il restera à vaincre des difficultés... euh... d'ordre juridique. L'éternité ne plaît peut-être pas à tout le monde.

Françoise hocha la tête :

— Je me demande si la perspective de vivre indéfiniment m'enchanterait !

Le premier, Kerreck quitta la salle. Ses compagnons l'imitèrent. À l'extérieur du *Firstar*, l'herbe rouge moutonnait jusqu'à l'horizon. Le soleil bleu du Centaure plongeait derrière les montagnes.

Françoise fit quelques pas. Ses bottes foulaient l'herbe. Un bruit, derrière elle, la fit sursauter. Elle se retourna vivement et sourit.

— Ah ! C'est vous, commandant.

— Je vous en prie, appelez-moi Mac.

— Je n'oserai jamais ! dit la jeune fille en rougissant.

— Bah ! Ce n'est pas la mer à boire. Question d'habitude. Nous vivons ensemble depuis assez de temps pour nous permettre une telle familiarité. Pour moi, c'est décidé... Je vous appelle Françoise.

— À votre aise, com... Mac ! rectifia-t-elle dans un grand éclat de rire.

Ils marchèrent, s'éloignant de la fusée. Kerreck semblait grave.

— Bientôt, nous partirons d'ici. Nous regagnerons la Terre. Quatre ans de voyage... C'est long. Mais la perspective de revoir notre pays nous fera patienter. Tout à l'heure, je n'ai pas aimé quand vous avez lancé que vivre indéfiniment ne vous enchantait pas.

Elle leva vers lui des yeux étonnés.

— Eh bien ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par « vivre »... D'accord, rouler ma bosse dans la Galaxie, moi je ne trouve plus cela intéressant. J'ai quarante ans. Je laisse le soin à d'autres de découvrir des planètes nouvelles. Finie la vie d'aventures. Je deviens terriblement sentimental et sitôt mon retour sur Terre, je solliciterai un poste sédentaire. On ne me le refusera pas après mes états de service. J'imagine une petite maison de campagne, avec un jardin. Et puis un cœur pour vous tenir chaud... Oui, une femme qui sache me comprendre et...

Kerreck, le formidable Kerreck, pionnier de la Galaxie, l'homme au passé glorieux, ne trouvait plus ses mots. Il balbutiait, parce qu'il n'avait jamais pensé qu'un jour il serait las des voyages interplanétaires et qu'il aspirerait à fonder un foyer.

Il prit gauchement la main de Françoise et la tripota nerveusement dans sa grosse patte robuste. Il n'osait pas serrer ces doigts fins.

La jeune doctoresse le regarda profondément. Elle était pâle, un peu décontenancée par la bizarrerie de cette déclaration d'amour. Mais elle ne rit pas. Elle admirait Kerreck. Et elle laissa sa petite main dans les gros doigts de l'homme du Kentucky.

CHAPITRE XIII

Le *Firstar* fonçait dans les étendues glacées de l'espace. Il laissait derrière lui un sillage lumineux. Un énorme soleil s'amenuisait rapidement, jusqu'à devenir une poussière impalpable. Sous l'impulsion formidable de ses moteurs photoniques, la fusée ne tarderait pas à atteindre la vitesse absolue de la lumière.

Pour équilibrer la fantastique accélération, un système gyroscopique maintenait dans l'engin une pesanteur artificielle. De plus, les astronautes portaient tous des combinaisons anti-g, à bourrelets d'air comprimé. Ils étaient plutôt grotesques dans cet équipement, mais sans cette précaution, ils n'auraient pu supporter les terribles effets du départ.

A bord, une certaine nostalgie régnait. Chacun ruminait ses pensées. On quittait un monde où la vie était éternelle, où Kerreck et ses compagnons auraient probablement vécu des milliers d'années. Mais la vie se concevait-elle loin de la planète natale, de cette Terre vieillie prématurément par la civilisation des hommes ? Non !

Un Terrien appartenait à la Terre comme un Français à la France. En quittant sa planète, l'astronaute éprouvait le même sentiment qu'un autochtone s'éloignant de son pays. Des liens indestructibles l'attachaient à cette boule en suspension dans l'espace. Cela, même Kerreck n'y pouvait rien.

Puis, à bord du *Firstar*, la joie et la perspective de revoir des parents, des amis, succédèrent à la pénible impression d'isolement. Peu à peu, on oublia le monde de l'éternité. L'expédition ramenait des échantillons minéraux, des documents microfilmés, des bandes acoustiques, toute une foule de renseignements, sans compter les multiples rapports astronomiques effectués pendant le voyage. De quoi passionner tous les savants de la Terre et abreuver leur soif de connaissances !

Des constellations défilaient derrière les hublots. Mais la fusée se propulsait à une telle vitesse que les nébuleuses apparaissaient comme des traits continus. Kerreck et ses compagnons abordaient la partie la plus redoutable de leur expédition : le long et interminable séjour dans un local clos, où les nerfs s'émoussaient facilement, malgré les sédatifs, où l'ennui pesait sur chacun au point d'en faire oublier la notion du temps.

Heureusement, le chronographe du bord se chargeait de rappeler aux voyageurs de l'éther que les jours succédaient aux jours.

Quatre années passèrent ainsi. Déjà, le système solaire était visible dans les instruments d'optique. Une tâche jaunâtre surgissait sur les écrans, poussière lumineuse sur le noir de l'espace, terme de la prodigieuse randonnée. Les communications radiophoniques avec la Terre pourraient même bientôt être possibles.

En attendant, un morne abattement s'emparait des passagers du *Firstar*. Tout semblait réglé, résolu, terminé. Pourtant, un incident imprévisible allait marquer la fin de l'épopée interstellaire.

*

* *

Kerreck déplia un chewing-gum et le plaça dans sa bouche.

— Alors, Lewis, comment se portent vos micro-organismes intelligents ? dit-il en mastiquant et avec un sourire légèrement ironique.

Le biologiste haussa les épaules :

— Intelligents..., marmonna-t-il. N'exagérons rien. J'ai dit et répété que les « gènes » possédaient certains instincts naturels. Mais mes pensionnaires se portent admirablement bien et je crois que nous les ramènerons en bon port. Je sors du laboratoire à l'instant même et j'ai jeté un coup d'œil, à l'aide du microscope, à l'intérieur de mes trois éprouvettes. Les monocellulaires étaient toujours là, bien vivants. Leurs pseudopodes, qui leur permettent de se déplacer, s'allongeaient et se résorbaient, signe indubitable de vitalité. Leurs vacuoles contractiles pompaient sans interruption les éléments nutritifs de l'air ambiant, qui, je vous le rappelle, n'est autre que de l'air terrestre.

Kerreck jeta un coup d'œil à Françoise, mais celle-ci, soucieuse de préserver ses sentiments vis-à-vis de ses compagnons, ne répondit pas à ce signe d'intelligence. A peine ses joues se colorèrent-elles de rose.

Le commandant, un peu déçu, mais l'espoir nullement entamé, mastiqua plus ardemment son chewing-gum.

— En somme, résuma-t-il, notre atmosphère convient parfaitement aux micro-organismes.

— Exactement, approuva Lewis. Réciproquement, il est vrai, nos poumons s'adaptèrent parfaitement à l'atmosphère du Centaure. Mais je

vois d'ici la tête de mes collègues lorsque je leur annoncerai triomphalement que je ramène la vie éternelle dans les éprouvettes !

Kerreck grimaça un sourire :

— Leur scepticisme se renforcera si ces monocellulaires refusent de proliférer. Dans ce cas, comment prouverez-vous que vous ramenez vraiment la vie éternelle ?

Lewis hésita.

— Comprenez bien. Dans les éprouvettes, les micro-organismes n'ont aucune raison de se multiplier. Sur Terre, il n'en ira pas de même.

La perspective de ramener l'éternité sur sa planète d'origine ne semblait pas précisément enthousiasmer l'homme du Kentucky. Il craignait des difficultés.

— Franchement, Lewis, avez-vous le droit de déboucher les éprouvettes, sitôt arrivés à Washington ?

— Je ne le ferai pas, Kerreck. Libérer les monocellulaires dans l'atmosphère terrestre exposerait les Terriens à devenir éternels. Or, ce « passage » ne peut s'opérer sans transition. Certes, l'immortalité plairait à la majorité des gens, mais l'excès de population poserait des problèmes difficilement solubles. Non, ne nous laissons pas emporter par notre imagination et ne voyons pas encore la Terre vouée à l'éternité. Mais l'immortalité en éprouvette ne s'exclut pas.

— L'immortalité contrôlée, en somme ! résuma Françoise, se mêlant de loin à la conversation.

— Si vous voulez, acquiesça Lewis. Toutes les grandes découvertes ont été d'abord utilisées par un certain nombre d'individus privilégiés. Je pense que nous devons demeurer dans la formule et établir de solides preuves, avant de changer le destin de l'humanité. Nul doute que les difficultés s'aplaniront à la longue, et alors, une ère nouvelle s'ouvrira pour la planète.

Kerreck jeta un regard au tachymètre. L'aiguille, bloquée sur la vitesse absolue de la lumière, amorçait de légères oscillations, prélude à un freinage progressif de l'engin.

— A plusieurs reprises, Lewis, vous avez analysé l'air artificiel régnant à bord. Vous n'y avez décelé aucun micro-organisme. Comment expliquez-vous cette absence ? Pourtant, sur le Centaure, le sas communiquait fréquemment avec l'extérieur.

Le biologiste prit une profonde inspiration. Il avait noté ce phénomène, en effet, et, faute d'explications scientifiques, il se contentait d'hypothèses,

non dépourvues de clairvoyance, toutefois.

— Outre un comportement bizarre imputable aux germes de vie, il faut reconnaître que l'intérieur de notre engin, toujours alimenté en air terrestre par un système ininterrompu, n'incitait guère les gènes à s'exposer dans cette atmosphère nouvelle. Et puis, si l'on met l'accent sur ce fameux instinct naturel, une certaine méfiance se manifestait, de la part des micro-organismes, vis-à-vis de cette masse énorme que représenté le *Firstar*. Dites-vous bien une chose : les monocellulaires, prisonniers dans les éprouvettes, le sont assurément contre leur gré. Je suis même certain qu'ils ont conscience de leur situation.

Kerreck haussa les épaules :

— Allons donc ! Des microbes ne raisonnent pas à ce point !

— Une nouvelle fois, il ne s'agit pas d'animaux, mais d'êtres organisés, intermédiaires, qui régissent et contrôlent une planète entière, exactement, sous un angle différent, comme l'homme gère la Terre. Vous voyez ce que je veux dire.

L'homme du Kentucky acquiesça. Mais il paraissait profondément ennuyé. Une ride barrait son front.

Françoise, toujours bienveillante et soucieuse de la santé de l'équipage, se rapprocha :

— Cela ne va pas, commandant ?

Kerreck sourit faiblement.

— Si. Mais je me demande, au fond, si nous faisons bien de ramener sur la Terre les germes de l'éternité. Nous risquons tout simplement de provoquer d'immenses bouleversements sur la planète. Je ne suis pas de ceux qui croient aux miracles.

Lewis décocha à son chef un regard courroucé, prouvant nettement qu'il ne partageait pas l'opinion de son compagnon.

— Je garde la tête froide, riposta le biologiste, bien qu'il me soit possible d'être l'un des premiers à bénéficier de l'immortalité. Jeter dans l'espace les éprouvettes reviendrait à renoncer définitivement aux prodigieuses possibilités ouvertes par les micro-organismes du Centaure. Ceux-ci ne demandent qu'à mettre tous leurs moyens, toutes leurs facultés en œuvre, pour le plus grand bonheur de l'humanité. N'oublions pas que nous apportons le remède à la mort, à la sénilité. Songez, enfin, que les plus grands cerveaux de la planète pourront poursuivre leurs travaux

indéfiniment, sans redouter l'échéance fatale. En aucune façon, nous n'avons le droit de nous débarrasser des...

Lewis s'interrompit brusquement. Mole venait d'entrer dans la pièce. Il était pâle et ses lèvres tremblaient légèrement. Il se tourna vers le biologiste :

— Avez-vous jeté un coup d'œil dans votre labo, Lewis ?

— Oui, il y a à peine un quart d'heure. Pourquoi cette figure alarmante ?

Mole, l'apathique, le blasé, l'indifférent, était en proie à une émotion intense. Il reprenait peu à peu des couleurs, mais ses lèvres tremblaient toujours.

— Quelqu'un a cassé vos trois éprouvettes ! balbutia-t-il.

Lewis bondit.

— Quoi ? rugit-il. Quel est donc celui qui...

La rage l'étouffait. Il suffoquait. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Saisi soudain d'un noir pressentiment, il quitta précipitamment ses compagnons et se rua vers son laboratoire. Kerreck l'entendit s'exclamer :

— Damnation ! C'est du sabotage !

Le commandant, Françoise et Mole se lancèrent sur les talons du biologiste. Ils ne tardèrent pas à être rejoints par Lisbeth et Stockwell, alertés par le remue-ménage.

Tous s'arrêtèrent, frappés de stupeur, à la porte du labo. Ils aperçurent Lewis, penché au-dessus d'une table d'expérience, recueillant religieusement des morceaux de verre.

Il se retourna et, ramassant un gros débris transparent, il s'approcha de ses compagnons, le visage dur, les traits marqués par le mécontentement.

— Qui donc a touché à ces éprouvettes ? Toutes trois étaient solidement amarrées. Du reste, leurs bases demeurent encore dans leurs alvéoles. Elles ont donc été cassées volontairement. Par qui ?

Kerreck, Françoise, Mole, Lisbeth et Stockwell se regardèrent, un peu hébétés. Un silence gênant plana et le biologiste le rompit, désignant le gros morceau de verre qu'il tenait dans la main :

— Alors ?

Kerreck s'avança.

— Je crois me faire l'interprète de tous. Nous n'avons pas touché à vos éprouvettes.

Ses compagnons approuvèrent d'un signe de tête muet. Mais ils se dispensèrent du moindre commentaire.

— Je vois, grommela Lewis. Le coupable se tait. Pourtant, j'en suis persuadé, quelqu'un ne tient pas à ce que je ramène sur Terre les germes de vie du Centaure. Or, il a oublié une chose : nous voguons ici en vase hermétiquement clos. En brisant mes éprouvettes, il a libéré les microorganismes, mais ceux-ci ne pourront s'échapper du *Firstar*. D'autre part, ne croyez pas que le coupable ait agi dans l'intérêt de la Terre. Il est probable que je ne récupérerai pas TOUS les monocellulaires. De ce fait, quelques-uns m'échapperont et ILS SE REPANDRONT DANS L'ATMOSPHERE, sitôt notre arrivée. Alors qu'initialement, je tenais les germes de vie sous mon contrôle.

Lewis, dans sa rage impuissante, ne dissimulait pas la gravité de la situation. Il se complaisait même à mettre l'accent sur les conséquences imprévisibles de cet incident.

— Lorsque nous prendrons contact avec le sol, le sas libérera les gènes. Est-ce vraiment cela qu'espérait le coupable ?

Kerreck, extraordinairement lucide, fit preuve d'un sang-froid admirable.

— Ne dramatisons pas, estima-t-il. Pour remédier à cet état de choses, nous pouvons songer à abandonner le *Firstar* dans l'espace, grâce aux fusées individuelles de secours. De cette façon, aucun monocellulaire n'atteindra la Terre. De plus, Lewis, en attendant cette éventualité, vous aurez largement le temps de récupérer certains de vos pensionnaires. Vous les enfermerez à nouveau dans des éprouvettes et la situation sera rétablie. Nous perdrons le *Firstar* dans l'histoire, mais c'est tout de même mieux que de nous lancer à corps perdu dans la grande aventure de l'éternité.

Le biologiste hocha la tête. Il s'adressa aussi bien à Kerreck qu'à ses compagnons, toujours figés sur le seuil du labo :

— Vous désirez tous acquérir l'immortalité, mais vous la redoutez en même temps. Je ne vous comprends pas. Par votre faute, l'humanité risque d'être privée du plus grand bienfait de toute son histoire. Et maintenant, ajouta-t-il, j'ai du travail ; laissez-moi.

Kerreck esquissa un signe. Immédiatement, Françoise, Lisbeth, Mole et Stockwell n'insistèrent pas. Ils quittèrent le labo et se retrouvèrent dans le couloir. Le commandant, ayant fermé la porte derrière lui, les rejoignit.

Il se tourna vers la diététicienne.

— Je vous jure, Lisbeth, je ne suis pour rien dans cette histoire, bien qu'apparemment votre mari me soupçonne. Il est vrai que je ne tiens guère à ramener l'immortalité sur ma planète, mais votre mari devrait comprendre que je n'irais pas jusqu'à briser ses précieux échantillons. A bord, il reste seul juge en matière de biologie.

Lisbeth semblait navrée.

— Il faut excuser James. Sur cette planète extraordinaire du Centaure, sur ce monde de l'éternité, il a fait la plus sensationnelle découverte de sa carrière. Toutes les lois biologiques sont dépassées. Je connais mon mari. C'est un homme fier. Ses collègues ne croiront jamais à l'histoire des germes de vie. Aussi a-t-il décidé de ramener des preuves palpables. D'où la présence des micro-organismes dans ses éprouvettes.

Kerreck soupira, un peu excédé. Il n'en voulait pas à Lewis qui couvait avec amour ses pensionnaires depuis le départ du Centaure. Mais il se demandait avec insistance qui pouvait avoir volontairement brisé les trois éprouvettes. Sûrement pas Elisabeth, et encore moins Françoise, plutôt gênée par la tournure des événements. Alors, Mole ou Stockwell ?

Les paris restaient ouverts.

*

* *

Ce fut Elisabeth qui, par inadvertance, entra la première dans la salle de pilotage automatique. Elle s'était tout bonnement trompée de porte, trop absorbée par ses pensées, et elle se gourmanda vertement. Depuis l'incident des éprouvettes brisées, une atmosphère lourde d'anxiété, d'insécurité même, régnait à bord. En tout cas, les nerfs étaient à fleur de peau et il semblait permis, dans ces conditions, de se tromper de porte.

Lisbeth allait tout simplement refermer le battant, quand, par inadvertance aussi, son regard se posa sur l'imposant tableau de bord, truffé d'une multitude d'instruments que Kerreck consultait fréquemment, pour simple vérification. Car les différents cerveaux électroniques équipant le pilote automatique ne nécessitaient nullement l'intervention de l'homme, hormis à l'atterrissage, où Kerreck préférait prendre lui-même les commandes.

La diététicienne resta figée, la bouche à demi ouverte, les yeux dilatés par l'effroi. Elle sentit un frisson glacé dans le dos et elle poussa un cri

démentiel.

Une énorme masse gélatineuse, visqueuse, recouvrait entièrement les instruments de contrôle, submergés par cette brutale invasion. Lisbeth avait même l'impression que cette masse s'étendait à vue d'œil, grossissait fantastiquement. De couleur grisâtre, elle grouillait, composée probablement d'une multitude infinie d'animalcules. Son épaisseur croissait à une cadence affolante et déjà atteignait le hublot central. Nul doute que le moment viendrait, proche, où cette innommable invasion occuperait tout le volume de la pièce. Dieu sait même si la coulée gélatineuse ne s'étendrait pas à l'ensemble du vaisseau !

Lisbeth hurla une seconde fois, incapable d'échapper à la fascination. Elle resta figée, mais elle ressentit un immense soulagement lorsqu'elle perçut un pas pressé derrière elle. Bientôt, elle sentit l'haleine tiède de Kerreck sur sa nuque.

— Que se passe-t-il ?

Le commandant poussa la diététicienne de côté. Son regard, d'un seul coup, embrassa la salle de pilotage.

— Tonnerre ! hoqueta-t-il, soudain livide. D'où sort toute cette saleté ? Il y a une heure, j'ai effectué les derniers relevés et tout semblait normal... Expliquez-moi ça, Lisbeth.

Il guettait une réponse bien improbable de la part de la diététicienne. Celle-ci ouvrit la bouche, avala sa salive avec difficulté et bégaya :

— Je... je ne sais pas. J'ai poussé la porte, par mégarde, et...

— Prévenez immédiatement votre mari ! hurla Kerreck.

Elisabeth acquiesça silencieusement. Elle se tira non sans effort de son immobilité et disparut dans le couloir en criant :

— James ! James !

Kerreck, demeuré seul face à la masse de gélatine qui, de seconde en seconde, gagnait du terrain, ne perdit pas complètement son sang-froid. Il fit même preuve d'un courage admirable.

Il s'avança vers les instruments de contrôle, complètement submergés par la marée visqueuse et, après une courte hésitation, dominant sa répugnance, il plongea l'une de ses mains dans la matière grisâtre.

Il n'éprouva pas, comme il le redoutait, de douleur apparente. Mais il fut envahi par un immense dégoût. Il retira sa main et constata qu'une pellicule poisseuse, sans odeur, adhérerait fortement à sa peau. Pour l'enlever, il dut se laver dans un bain chimique.

Il contempla sa main nette, propre. Par contre, la masse gélatineuse collait fortement au tableau de bord, s'infiltrait dans les plus minces interstices. L'inquiétude burina les traits du commandant.

« Cette saleté s'étend de plus en plus et si nous ne parvenons pas à l'endiguer, elle risque de détériorer les cerveaux électroniques. Dans ce cas, notre retour sur la Terre devient problématique.

Lewis, en courant, survint à ce moment-là. Il se figea sur le seuil de la porte.

— Lisbeth vient de me raconter que...

Il s'interrompit net. Il venait d'apercevoir la couche gélatineuse, envahissante comme une lèpre. Son sang se retira de son visage et sa pâleur devint cadavérique.

— Kerreck ! dit-il avec une espèce de râle dans la voix. Je crois comprendre... Il faut nous débarrasser de ce...

— Les micro-organismes du Centaure, hein ? trancha le commandant, crispé.

— Oui. Ils se multiplient à une cadence affolante. Songez que chaque animalcule donne naissance à un autre animalcule, par simple cloisonnement. Ces deux êtres, à leur tour, engendrent des rejetons. Ils sont bientôt quatre, huit, seize, trente-deux... Puis des centaines, des milliers, des milliards ! Ils nous submergeront si nous ne tentons rien.

— Que pouvons-nous ? demanda l'homme du Kentucky d'un geste las, un peu découragé.

— Il faut brûler ce formidable conglomerat de cellules à l'aide des bio-rayons. Vous savez que les bio-rayons n'attaquent que la matière vivante. Ils épargneront par conséquent les instruments de contrôle. Pas question d'utiliser les produits chimiques, les acides, les corrosifs et les rayons thermiques.

Déjà, Lewis tournait vivement les talons pour se lancer vers l'armoire aux scaphandres iso thermiques, quand Kerreck le retint.

— Une question, Lewis. Ne pensez-vous pas, maintenant, que les micro-organismes de l'éternité se sont échappés d'eux-mêmes des éprouvettes ? Ils se sont multipliés à une cadence affolante et, sous leur pression, leurs prisons de verre ont éclaté. Avec facilité, ils se sont répandus à bord du Firstar. Désormais, leur prolifération ne cesse pas et je me demande si elle s'arrêtera un jour.

— Oui, approuva sombrement le biologiste. Les choses ont bien dû se passer telles que vous les décrivez. Mais je vous le jure, je n’y suis pour rien. Pouvais-je prévoir cette subite multiplication ? Un moment, en effet, en apercevant mes trois éprouvettes brisées, j’ai pensé à une mauvaise intention de votre part. Rapidement, j’ai reconnu mon erreur. J’ai analysé l’air du labo. Il pullulait d’êtres microscopiques et cette soudaine prolifération m’inquiéta. Je compris comment les éprouvettes furent brisées. Afin d’éviter l’affolement, je gardai pour moi mes alarmes. Du reste, comment aurions-nous pu lutter contre des créatures visibles seulement au microscope ?

Kerreck marcha dans le sillage de Lewis. Tous deux se dirigèrent vers l’armoire à scaphandres où ils savaient trouver également les pistolets à bio-rayons.

— Les germes de vie passent délibérément à la lutte ouverte. Peu à peu, ils envahissent le vaisseau et ils vont tenter de le paralyser. Voilà pourquoi ils se sont attaqués en premier lieu aux cerveaux électroniques du pilotage automatique.

Lewis passa la main sur son front et ramena des gouttes de sueur :

— Une intelligence guide les monocellulaires. C’est indubitable. Sinon, comment auraient-ils, simultanément, brisé les trois éprouvettes ? Ces êtres communiquent entre eux par un système télépathique ou par un autre moyen. Ils agissent suivant une discipline rigoureuse, dictée par des cellules principales, effectuant un travail parfaitement coordonné. Du reste, le simple fait d’être attirés par les substances mortes n’implique-t-il pas un système équilibré d’organisation ?

Le premier, Kerreck parvint devant l’armoire. Il appuya sur un bouton et la porte coulissa. Aussitôt, les deux hommes poussèrent une double exclamation de surprise, de rage, de désespoir.

Un véritable mur vivant, composé de milliards et de milliards de germes agglomérés, se dressait devant Kerreck et Lewis, stupéfaits. Une viscosité répugnante suintait légèrement de l’énorme masse palpitante, grouillante, ciment organique absolument impénétrable.

Lewis recula, le front baigné d’une sueur glacée.

— Les gènes nous ont devancés ! Ils ont compris que les pistolets à bio-rayons constituaient des armes efficaces, capables, sinon de les détruire. – puisqu’ils semblaient invulnérables – mais tout au moins de contenir leur frénétique prolifération. Les cellules principales donnèrent l’ordre de

s'attaquer d'abord à l'armoire, puis au pilotage automatique, organe vital du vaisseau. Nul doute qu'une autre armée de germes cherche à entraver le fonctionnement des moteurs photoniques, en bloquant les canalisations, les générateurs ou les filtres.

— Mais alors, hurla Kerreck défiguré, nous luttons désormais à armes inégales contre un envahisseur diabolique qui essaie de nous chasser de notre astronef ! Comment attaquer ce mur vivant ?

Le biologiste haussa les épaules, impuissant.

— Seuls, les bio-rayons auraient pu dégager les cerveaux électroniques, soumis à des pressions énormes. Or, nos pistolets restent inabordables. Une sorte de magnétisme soude les monocellulaires les uns aux autres et il serait vain de chercher à rompre cette parfaite cohésion. En admettant même que nous y parvenions, il semble à peu près certain que nos armes ont subi d'importants dégâts irréparables, en contact permanent avec l'énorme masse gélatineuse qui a le pouvoir de s'infiltrer partout.

Rageur, Kerreck appuya sur le bouton de fermeture. La porte coulissa et le mur vivant, qui ne permettait plus d'accéder à l'armoire, s'estompa.

— Il est inutile de donner à cette saleté l'occasion de se propager.

— Ce ne sont pas des « saletés », rectifia Lewis d'une voix éteinte, mais des germes de vie éternelle.

— La vie éternelle ! rugit Kerreck, levant les bras au ciel. Parlez-en. Nous voilà bien avancés, maintenant. Au lieu de l'immortalité, nous allons trouver la mort, car dites-vous bien qu'au rythme où se multiplient les micro-organismes, nous serons bientôt submergés par cette marée gélatineuse et obligés d'abandonner le *Firstar*, sous peine d'être étouffés ! A moins que vous découvriez un moyen pour endiguer cette invasion.

— Il n'en existe aucun, fit Lewis sombrement. Même si nous parvenions à tuer un grand nombre de germes, il en resterait encore suffisamment qui, proliférant sans cesse, prépareraient un nouvel assaut ou bien, tout simplement, se logeraient dans nos organes et y provoqueraient des tumeurs envahissantes.

La panique s'empara de Kerreck. Celui-ci ouvrit des yeux immenses et peu s'en fallut que, sous l'empire de la hantise, il ne se jetât sur le malheureux Lewis, principal responsable de cette dramatique situation, au moment même où le système solaire était en vue.

Il se contint, mais il lança au biologiste un regard éperdu.

— Il faut fuir pendant qu'il en est temps encore. Je vais ordonner l'abandon du vaisseau.

Lewis, dépassé par les événements, martelait sa tête de ses poings. Pendant quatre années, au cours du long voyage de retour, il avait veillé avec amour sur ses pensionnaires microscopiques. Et voilà que ceux-ci se vengeaient terriblement.

— Il était écrit, sanglota le pauvre homme, que la Terre ne bénéficierait jamais de l'éternité. Mais si les germes de la vie éternelle avaient déclenché leur invasion plus précocement, nous n'aurions eu aucune chance de nous en sortir. Beaucoup trop loin du système solaire, nous n'aurions attendu aucun secours puisque les ondes-radio ne pouvaient lancer le moindre appel de détresse.

Le biologiste poursuivit, beaucoup moins abattu :

— Nous avons voulu ramener la vie éternelle. Or, les germes du Centaure ne l'ont pas désiré ainsi. Leurs cellules principales, coordinatrices, ont décidé que l'immortalité resterait l'exclusivité de leur planète d'origine. Aussi, sachant l'issue qui les attendait, ont-elles décidé de passer à l'action. Seulement, à aucun moment, elles n'ont souhaité notre perte. Elles nous laissent une chance de survie, à proximité de notre système solaire, mais elles nous ôtent définitivement l'espoir de voir s'instaurer sur la Terre l'ère de l'éternité. En somme, elles défendent leur intégrité menacée et nous font comprendre, à leur façon, leur désapprobation. Peut-être même nous sauvent-elles d'un immense péril : le péril de l'immortalité !

Mole arriva en courant. Il était à bout de souffle. Il connaissait la nouvelle par Lisbeth, mais il ramenait d'alarmantes informations :

— Stockwell, à l'approche de Pluton, a cru bon de procéder à certaines vérifications des moteurs photoniques. Il a constaté une chose effarante : les réacteurs ne fonctionnent plus, car les circuits d'alimentation sont obstrués par des bouchons de matière organique, de couleur grisâtre. Certaines canalisations, sous des pressions mystérieuses, ont même éclaté.

— Le *Firstar*, privé de ses moteurs et de ses cerveaux électroniques, risque de s'égarer dans l'espace et de dériver vers l'infini. Nous ne sommes plus maîtres du vaisseau ! hurla Kerreck. J'ordonne à tout l'équipage de gagner les fusées de secours.

Alors, à bord de l'immense nef en détresse régna une intense animation. On chargea hâtivement les documents recueillis au cours de l'expédition dans les fusées de sauvetage, afin de préserver de la destruction

les précieux enseignements de la randonnée interstellaire. Tandis que Mole et Lewis s'occupaient de cette formalité, Kerreck se précipitait devant le poste d'intercommunications.

Il tripota nerveusement les boutons, effectua des réglages. Un sifflement jaillit du haut-parleur. Alors, anxieux sur l'issue de sa tentative, il approcha ses lèvres du micro :

— Allô ! *Firstar* appelle base spatiale américaine sur Pluton... *Firstar* appelle Pluton... Ici, commandant Mac Kerreck. M'entendez-vous ?

Kerreck savait que la réponse, en raison de l'éloignement encore considérable – plus d'un milliard de kilomètres – qui le séparait de Pluton, mettrait beaucoup de temps à lui parvenir, trop de temps, même, pour qu'il puisse espérer l'attendre. Aussi, fébrilement, répéta-t-il son appel pendant un quart d'heure. Puis, les traits tirés, il rejoignit ses compagnons.

*

* *

Une à une, les fusées de sauvetage s'expulsèrent de leurs alvéoles. Bientôt, la flottille des six véhicules se trouva à plusieurs centaines de mètres du *Firstar*.

Chaque fusée comportait une cabine étroite, semblable à celle d'un avion à réaction, où le pilote, fixé à un siège, ne pouvait remuer que parcimonieusement. Au-dessus du passager, une vaste coupole de verre synthétique permettait de découvrir le panorama des étoiles. Un cerveau électronique guidait le vaisseau de secours, équipé en outre d'une ample provision de carburant, de vivres concentrés et de médicaments. Un poste radio permettait de communiquer entre les minuscules fusées.

Kerreck n'ignorait pas que Pluton se trouvait encore à de nombreux jours de route. Le carburant des fusées s'épuiserait bien avant cette date, mais les vivres concentrés, en grande quantité, permettraient de tenir jusqu'à l'arrivée d'un astronef de la Patrouille de l'Espace. Du moins, le commandant du *Firstar* le pensait. Il fallait, pour cela, que la base américaine de Pluton ait capté son appel.

Kerreck décrocha son microphone et s'accorda sur la longueur d'ondes de la fusée de secours n° 3.

— Allô ! Françoise... M'entendez-vous ? C'est moi, Mac...

Il perçut une voix un peu affaiblie, néanmoins reconnaissable. Un voluptueux frisson le parcourut.

— Je vous entends, Mac.

— Courage ! Bientôt, nous serons sauvés, car mon appel a forcément été entendu. Nous naviguons assez loin de Pluton et il faut attendre le temps nécessaire pour que l'astronef de la Patrouille de l'Espace parvienne jusqu'à nous. Mais laissez-moi vous dire une chose, Françoise : je vous aime !

Kerreck coupa instantanément la liaison. Il ne tenait pas visiblement à une réponse immédiate de la jeune fille. Mais ses yeux cherchèrent la fusée n° 3. Il la localisa rapidement, point imperceptible dans l'espace.

La jeune Française, penchée sur son micro, avait rougi. Elle appela en vain :

— Allô ! Mac ! Mac !... Pourquoi diable avez-vous coupé ? J'aimerais vous dire que, moi aussi, je...

Le reste se perdit dans un sourire de bonheur.

*

* *

Aveugle, emportant dans ses flancs les germes de l'éternité, le *Firstar* filait dans l'espace. Un silence mortel régnait à bord. Détourné de sa route initiale, il reprenait le chemin des étoiles, s'éloignant à toute vitesse du système solaire. Il s'enfonçait dans l'éther infini et probablement n'achèverait-il jamais sa course folle, à moins qu'il ne rencontrât un météore ou bien le champ d'attraction d'une planète.

Sur Pluton, de la base spatiale américaine, un astronef frappé aux couleurs de la Patrouille de l'Espace, s'élevait lentement dans l'atmosphère raréfiée. Il quitta bientôt l'orbite de la planète la plus lointaine du soleil et, résolument, mit le cap vers l'immensité galactique.

L'astronef emmenait quatre hommes d'équipage. Une prime était offerte à celui qui, le premier, apercevrait l'une des six minuscules fusées de sauvetage à la dérive. Dès lors, Kerreck et ses compagnons pouvaient espérer. Ils étaient sauvés !

FIN

[[1](#)] Température du corps noir à la distance moyenne de la planète, en degrés absolus (température centésimale augmentée de 273°).